TABLEAU
DE L'ITALIE

TOME PREMIER.

TABLEAU DE L'ITALIE;

CONTENANT DES ANECDOTES CURIEUSES ET INTÉRESSANTES;

Par M. D'ARCHENHOLZ, ancien Capitaine au service de S. M. le Roi de Prusse.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

TOME PREMIER.

Les deux volumes brochés 3 livres.





A BRUXELLES;

Chez LE FRANCQ, Imprimeur-Libraire; rue de la Madeleine.

1788.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

DE L'ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

Obſervations générales ſur l'Italie. Etat malheureux de ſes habitans. Gouvernement. Nul patriotiſme. Ignorance groſſière. Haine nationale. Poltronnerie. Manque de ſociabilité & d'hoſpitalité. Etat des ſciences. De la librairie, de la poéſie & de l'éloquence.

L'Italie eſt de tous les pays du monde celui qui prouve le plus évidemment combien la forme du gouvernement influe ſur le caractère national. Elle n'a qu'un climat, qu'une religion, qu'une ſeule & même langue, dans une étendue de pays médiocre à la vérité; mais quelle étonnante difference entre un Vénitien & un Romain, un Génois & un Milanois, un Florentin & un Napolitain! Cette remarque ne ſauroit échapper à tout voyageur obſervateur; mais le caractériſtique d'une nation, qui prend en grande partie ſa ſource dans les loix & la forme du gouvernement, ne peut être ſaiſi qu'en faiſant un long ſéjour dans le pays même : tant il eſt vrai de dire que les hommes reçoivent

toujours de gré, ou involontairement, les impressions qu'il plaît aux souverains de leur donner : vérité dont la plupart des législateurs n'ont assez senti ni le poids ni l'importance.

Quoique l'Italie ait eu de grands hommes d'Etat, qui ont profondément réfléchi sur l'art de gouverner, les habitans de ce pays n'en sont cependant pas devenus meilleurs : on peut affirmer, au contraire, qu'en dépit de leurs palais, de leurs églises, de leurs galeries de tableaux, & des autres merveilles de l'art, on doit les compter au nombre des plus malheureux peuples de notre hémisphère. Leurs divers systêmes de gouvernement, qui diffèrent d'ailleurs si essentiellement entre eux, s'accordèrent malheureusement de tout temps sur un seul point : il consiste à laisser croupir le peuple dans l'ignorance & la pauvreté. Rien n'est d'ailleurs plus rare que de rencontrer chez eux une loi dictée par la sagesse.

Si vous en exceptez les beaux-arts, je ne connois rien qui appartienne plus originairement à l'Italie que la science du gouvernement. La quantité d'Etats divers qui la partagent en grandes & petites parties, lesquelles ne sont pas même, comme l'empire d'Allemagne, unies par un lien commun en un seul corps politique, a forcé ses petits souverains à pourvoir à leur conservation par la dissimulation & l'artifice : vices que

l'on honora depuis du beau nom de politique, lorsque, plus répandus dans l'Europe, on les rédigea en système, & que de grands ministres les eurent approfondis & mis en pratique. La politique fut dès lors une science ministérielle. Les Espagnols & les François l'apprirent dans les guerres d'Italie, & surent l'employer très-à-propos avec d'autres nations dont les chefs n'étoient point encore initiés dans ces profonds mystères.

Les beaux-arts percèrent avec la politique au-delà des Alpes ; ils vinrent polir nos mœurs, multiplièrent nos jouissances ; &, après quelques générations, l'Europe, dont les capitales avant cette heureuse époque n'avoient presque été que des amas informes de charpente ensevelis dans la boue, les vit remplacés par des maisons de pierres, des églises & des palais superbes. Tout prit alors sous la main des beaux-arts une forme brillante & nouvelle ; & aujourd'hui encore nous jouissons des fruits de cette bienfaisante révolution.

L'amour de la gloire & le patriotisme, ces deux grandes vertus qui caractérisoient les anciens héros de l'Italie, sont entièrement éteints dans l'ame de leurs foibles descendans ; car comment donner le nom de patriotisme à quelques ridicules préventions en faveur de leur patrie dont ils sont infatués ? Le dur esclavage sous lequel gémit tout ce beau pays, étouffe jusqu'au plus

petit germe de l'amour de la gloire, cette autre vertu de leurs illustres ancêtres; chez les plus grands artistes même, on la trouve constamment subordonnée à un intérêt sordide. L'ignorance crasse dans laquelle croupit l'Italie presque entière, est encore une suite nécessaire de la paresse & de l'indigence de ses habitans. Leurs écoles, leurs universités & leurs académies sont la vraie satire des sciences, de l'érudition & des beaux-arts. Ils végètent perpétuellement, & font un pas en arrière quand les autres nations en font un en avant. Cet état de dépérissement n'est pas même senti par leurs meilleures têtes, qui n'ont aucune connoissance des langues modernes, & ne voyagent jamais. Il n'existe point de nation qui sorte moins de chez elle. Vous ne verrez voyager ni gentilshommes, ni savans, ni artistes; les négocians même qui par ce moyen étendroient leurs connoissances sur le commerce & multiplieroient leurs connexions, ne sentent pas ces avantages, & restent chez eux. Les peintres & les *castrati* ne font que traverser les pays pour se rendre aux lieux de leur destination, qu'ils quittent après un séjour de plusieurs années, généralement aussi ignorans que s'ils étoient restés au-delà des Alpes. Les seuls voyageurs de l'Italie sont les colporteurs, qui, allant toujours à pied, sont à la mode sans le savoir.

Les Italiens aiment leur pays sans être

patriotes. La diversité des gouvernemens, les lois & les avantages politiques de provinces si nombreuses & de si inégale grandeur, font un obstacle presqu'insurmontable aux progrès du patriotisme, ou en étouffent plutôt jusqu'au germe. Si nous songeons combien cette vertu est rare en Allemagne, qui, pour la division infinie de son territoire en petits États, ne peut bien être comparée qu'avec l'Italie seulement, ne seroit-on pas tenté de croire que ce défaut commun part aussi d'une source commune? Les Italiens ne se font point la guerre entre eux; & cependant chaque Etat a pour son voisin une antipathie naturelle, laquelle dégénère souvent en une haine & un mépris sans bornes. Les membres nombreux de ces corps d'Etats si imparfaits, se regardent comme autant de nations séparées; on ne sauroit en conséquence jamais espérer une union sincère & durable entre eux. Jamais les François & les Anglois ne se sont haïs aussi cordialement que les Génois, les Florentins, les Napolitains & les Romains. Cette haine n'est point un sentiment particulier au peuple; les personnes-de-qualité, celles même qui ont reçu une éducation plus soignée, la font éclater publiquement, & souvent de la manière la plus indécente.

L'Italien moderne est d'un caractère poltron: de-là proviennent ces assassinats fréquens, ces piéges secrets qu'ils vous tendent,

& , sur-tout, cette aversion qu'ils ont pour l'état militaire.

L'Italie est le pays d'Europe le mieux défendu contre ses ennemis, & je n'en connois cependant pas qui ait constamment été attaqué avec plus de succès. Ses forces militaires ont été & sont encore fort peu de chose aujourd'hui, si l'on en excepte celles des provinces appartenantes à la maison d'Autriche. J'aurai occasion de m'étendre sur ce point, & de réfuter un vieux préjugé qui règne en Allemagne au sujet des troupes du roi de Sardaigne.

L'hospitalité n'est nulle part moins en usage qu'en Italie. Le peu de sociabilité de cette nation, son goût extrême pour l'économie, ou disons mieux, pour l'avarice, qui perce en toute occasion, & qui cependant ne se remarque pas d'abord, leur fait négliger cette vertu si aimable, comme une infinité d'autres. Sont-ils absolument contraints de faire politesse à un étranger, ou ont-ils sur lui des vues intéressées ; ils s'imaginent, en l'invitant à prendre le chocolat avec eux, lui donner une preuve non équivoque de leur estime. Ils n'ont point d'idée de ces sociétés de thé ou de café si agréables & d'une si grande ressource ; ce sont les cafetiers qui fournissent même les maisons les plus rangées ; car l'Italien ne regarde l'usage du café que comme un besoin que l'on satisfait sur l'heure, & qui n'admet pas l'agré-

nent de la conversation. Ce qui paroîtra presque incroyable, c'est qu'on ne rencontre pas dans toute l'Italie un seul jardin public où l'on puisse se rassembler, converser & se divertir en commun. Point d'assemblées, point de repas, point de bals de société; en un mot, on ne connoît dans ce triste pays aucun de ces plaisirs qui, en Angleterre, en France, en Allemagne, & dans toute l'Europe, lient les hommes entre eux, & deviennent une source inépuisable de mille jouissances. Je plains, en vérité, l'homme que les arts & un beau climat, quelques attraits qu'ils ayent d'ailleurs, peuvent dédommager entièrement de tant de choses.

Quant aux beaux-arts, les Italiens ont été sans contredit nos maîtres; mais ce n'est qu'avec des restrictions infinies, que l'on peut leur accorder le même honneur à l'égard des sciences, puisqu'il est de fait qu'il existe des branches de littérature qui n'ont jamais fleuri chez eux. Quelle distance immense entre le point où ils étoient parvenus dans leur tems de gloire, & celui que les François, les Anglois & les Allemands ont atteint de nos jours! Qui oseroit comparer *Machiavel*, ou *Guicciardini* avec *Hume*, *Robertson*, *Voltaire*, *Raynal* & *Gibbon*? Jamais écrivain n'a imaginé chez eux de faire parler à la philosophie un langage populaire, & nous pouvons citer une quantité d'excellens ouvrages dans ce genre.

Quelque imparfaite qu'ait été la plus brillante époque des ſciences en Italie, elle devint cependant, dans un bien court eſpace de temps, plus imparfaite encore. Vers le milieu du dix-ſeptième ſiècle, la décadence des arts entraîna celle de la littérature. La lecture des auteurs claſſiques fut entièrement négligée; on ne s'occupa plus de ſes voiſins; l'ignorance s'étendit inſenſiblement ſur le berceau des beaux-arts, & finit enfin par le replonger, au dix-huitième ſiècle, dans la barbarie du moyen âge. Les mathématiques & l'hiſtoire naturelle ſont les deux ſeules ſciences que les Italiens cultivent encore avec quelque ſuccès. Vous chercherez vainement chez eux ces ſortes d'ouvrages en proſe qui ont ſu joindre l'agrément à l'inſtruction; de ceux qui enſeignent la philoſophie pratique; des recherches ingénieuſes ſur des objets intéreſſans de l'antiquité. Cette partie, dans laquelle les trois nations les plus éclairées de l'Europe ſont ſi richement pourvues, manque entièrement en Italie. La librairie eſt encore dans l'enfance; vous ne rencontrerez pas un libraire riche, & qui poſsède ce qu'on nomme *un magaſin*. Chaque ville a ſon *marchand de livres*, dont le commerce ne s'étend pas au-delà de ſon enceinte. Il eſt facile de voir que ces ſortes de gens ne ſauroient faire à un écrivain des avantages capables d'exciter ſon émulation. La feuille ſe paye un florin de l'Empire, non pas en

Calabre, mais dans cette même ville de Florence dont on se fait une si brillante idée en Allemagne.

Les Italiens aiment à parler de politique, & s'intéressent assez vivement aux affaires du temps, sans avoir un seul bon ouvrage en ce genre, si nous en exceptons ceux de *Machiavel.* On lit si peu, que les traductions même sont rares. Les voyageurs autour du monde, qui ont fait tant de bruit en Europe il y a quelques années, que l'on ne lisoit pas, mais que l'on dévoroit, ne sont point encore connus de cette nation ignorante & paresseuse. Le nom du respectable *Cook* est étranger dans les meilleures sociétés; de prétendus savans, des ministres même ne le connoissent point.

Les chef d'œuvres des grands poëtes que l'Italie a produits dans le moyen âge, & que cette nation dégénérée cite à tout propos, n'ont point encore communiqué de leur feu poétique à ceux du dix-huitième siècle, dont tout l'art se borne à versifier un sonnet; leur petit génie ne sauroit embrasser le plan d'un grand poëme.

Il en est de même de leur éloquence: images fausses, comparaisons impropres, phrases embrouillées, &c. &c. le tout accompagné de gestes & de grimaces d'Arlequin; telle est leur éloquence de la chaire, telle est celle des tribunaux. L'orateur prend diverses postures grotesques, se défigure, &

gesticule d'une manière si comique, qu'un étranger qui n'est point au fait, s'imagine voir un fou. Cette véhémence ridicule plaît aux auditeurs; ils l'exigent même; elle fixe leur attention, tandis qu'une déclamation douce & touchante l'émousseroit presque aussi-tôt. Ces observations sont communes à la nation en général. Je dirai dans la suite ce qui caractérise chaque état en particulier.

CHAPITRE II.

Venise.

Gouvernement despotique. Caractéristique du carnaval. Foire de Venise. Misérable arsenal. Marine. Troupes de terre. Noblesse. Sénat humilié par le comte Orlow. Gondoliers. Filles-de-joie. Moines. Place de Saint-Marc.

Le Vénitien croit vivre dans un État libre, & parle avec horreur du despotisme des Etats monarchiques. Cependant il est gouverné avec un sceptre de fer qu'il sentiroit bien plus vivement, si l'on n'avoit soin continuellement de le distraire par des réjouissances qui procurent, à la vérité, de grands avantages à la république, par la quantité

d'étrangers qu'elles attirent, mais dont le but principal est toujours d'occuper le peuple. Sans ces utiles distractions, le Vénitien, nonobstant la vivacité de son caractère, auroit la gravité de l'Anglois. Il devient sérieux & méfiant aussi-tôt qu'on lui parle d'autre chose que de ses plaisirs. La crainte de l'inquisition & de ses espions lui lie la langue. L'inquisition, ce tribunal redoutable qui condamne sans jamais rechercher la vérité des accusations, est indispensable à la conservation du pouvoir aristocratique, & protége les citoyens contre les violences des nobles. Cependant il s'est relâché beaucoup de sa sévérité envers les étrangers, se contentant de punir leurs indiscrétions en les faisant sortir du pays. Ils ne comparoissent point devant les inquisiteurs. Des sbires les arrêtent la nuit, & les conduisent sur les frontières; car, depuis la grande décadence du commerce, Venise ne subsistant, pour ainsi dire, que de l'argent des étrangers qui séjournent chez elle, il falloit nécessairement adopter des maximes moins sevères: c'eût été mal fait de les éloigner, ne pouvant se passer d'eux.

Le sénat défendit en 1774 tous les jeux de hasard. La ruine d'un grand nombre de familles nobles, que cette malheureuse passion avoit précipitées dans la plus affreuse misère, nécessitoit cette défense: mais l'affluence des étrangers diminuant au carnaval

ſuivant, on en fut tellement inquiété, que la révocation de cet édit fut agitée dans le grand-conſeil, & paſſa à la majorité de deux voix. L'Empereur vint l'année ſuivante aſſiſter à la fameuſe foire de cette ville. Cet événement y attira un nombre infini d'étrangers; on multiplia les réjouiſſances; & le jeu étant, d'ailleurs, prohibé dans tout le reſte de l'Italie, ce célèbre carnaval rentra dans ſon ancienne prérogative d'être principalement viſité des étrangers.

Ce carnaval tant fréquenté, tant cité & célébré, n'a point encore rencontré de voyageur qui l'ait analyſé de ſang-froid pour donner aux perſonnes qui n'y ont point aſſiſté, la véritable idée de ce qui le caractériſe. Je compte pour rien toutes ces deſcriptions vagues, tous ces panégyriques farcis de lieux communs, tels qu'on en lit journellement. Au riſque de paſſer pour un obſervateur atrabilaire, puiſqu'il eſt queſtion de dire la vérité, je raconterai auſſi nettement que poſſible, mais ſans entrer dans des détails faſtidieux, ce que ce carnaval a de particulier. Les divertiſſemens ſont, 1°. les ſpectacles, 2°. les redoutes, 3°. les promenades ſur la place de Saint-Marc. La préſence d'un grand prince donne encore quelquefois lieu à un *zagatta* ou courſe de bateaux.

Le ſpectacle, qui eſt partagé ſur ſept théâtres, conſiſte en opera ſerieux & bouf-

ſons, ballets, comédies, farces & marionnettes. Les trois premiers genres ne ſauroient intéreſſer ceux qui ont fréquenté ces mêmes ſpectacles à Paris, à Londres, ou même à Rome, Naples, Turin & Florence. Un certain nombre de chanteurs, de danſeurs, de muſiciens ſe réuniſſent, & empruntent des Juifs & des Chrétiens, les ſommes miſes, à cet effet, en dépôt, par le gouvernement, à vingt, trente, & même au-delà, pour cent d'intérêt. Il compenſe, par ce moyen, les riſques qu'il court quand les troupes qu'il tient en ſolde ne réuſſiſſent pas. Le cas n'eſt pas rare; car, comme ils n'ont qu'autant de chanteurs qu'il en faut pour remplir exactement les rôles, il s'enſuit que l'enrouement d'un ſeul des principaux acteurs, ou quelqu'autre petit événement fâcheux, ruine la ſociété, & détruit toutes ſes belles eſpérances. Par-tout ailleurs on a bientôt remédié à ces ſortes d'inconvéniens; mais cela eſt impoſſible à Veniſe. Comme il reſte encore tant d'autres ſpectacles à fréquenter, ce malheureux théâtre reſte vuide, & l'obſtacle fût-il même levé par la guériſon du chanteur, ou de quelqu'autre manière, il n'en a pas moins perdu en grande partie ſon crédit pour le reſte du carnaval. Il eſt facile de voir, d'après cela, que tout doit être bien meſquinement diſtribué, & que cette extrême économie empêche de former cet enſemble brillant que l'on rencontre dans

les cours que j'ai citées précédemment. Si la musique est bonne, la garde-robe est négligée, & les décorations sont pitoyables. Se trouve-t-il un peintre dans la société ; sa partie sera brillante, mais alors les chanteurs ne sauront pas chanter, & les danseurs ne feront que sauter. Ajoutez à cela quelques *incongruités* qui ne se rencontrent que là ; l'incommodité de l'heure du spectacle, qui commence à dix heures ; & vous conviendrez avec moi qu'il n'a rien de bien attrayant. Il en est de même des *opéra bouffa*, où le projet de tuer le temps, ou l'entière impossibilité de se distraire d'une autre manière, peuvent seuls attirer un être raisonnable.

Les autres divertissemens méritent à peine qu'on en fasse mention. Contre une prétendue *comedia di carattere*, on représente dix farces enrichies de saillies plattes du Signor Pantalone, d'Arlechino, & de Tartaglia, &c. &c. &c. Les acteurs qui remplissent ces rôles sont largement payés, tandis que leurs camarades reçoivent à peine de quoi satisfaire modiquement aux besoins de première nécessité. De là vient que la meilleure troupe italienne, qui est actuellement celle de *Sachi*, ne sauroit être comparée au plus mauvais théâtre de société de l'Allemagne.

Il est incroyable à quel point, non-seulement les Vénitiens, mais l'Italie entière

ſt paſſionnée pour ces arlequinades. La ſalle ſt vuide à la repréſentation d'une pièce ſé-ieuſe, tandis que l'annonce d'une de ces arces chéries garnit les loges & remplit le arterre; il y règne le plus grand ſilence; out eſt oreille pendant toute la pièce. Même hoſe avec les marionnettes : non-ſeulement e peuple, mais les femmes-de-qualité les réquentent avec délices.

Les redoutes n'ont rien de particulière-ment intéreſſant depuis l'abolition des jeux e haſard. Elles ſont infiniment plus bril-antes à Vienne, Londres, Rome & Naples. 'affluence des étrangers n'entre point ici n conſidération; ils augmentent la foule ans rendre l'aſſemblée plus brillante & le oup-d'œil plus ſuperbe : ce ſont-là des avan-ages qu'on ne ſauroit attendre que d'une obleſſe opulente & nombreuſe.

Les plaiſirs de la place de Saint-Marc ont la maſcarade générale, puis les joueurs le gobelets, les batteleurs & les lutteurs, lont elle eſt garnie. Il faut avouer que ces gens font leur métier avec adreſſe. Il eſt ur-tout, un tour très-dangereux dans lequel ls excellent, & qui conſiſte à faire une py-ramide : pour cet effet, ils grimpent à la hauteur de ſix à ſept hommes ſur les épaules es uns des autres. La baſe eſt compoſée de ſeize perſonnes & plus; la pyramide s'effile enſuite en juſte proportion; & un enfant qui ſe tient ſur la tête, en forme pour l'or-

dinaire la pointe. Ce tour de force, qui ne se voit presque qu'à Venise, étoit, à ce que nous assure Claudien, très-connu des anciens Romains. Leur méthode étoit exactement la même.

Pour prendre de l'exercice, on est forcé, par la position singulière de la ville, à se rendre sur la place de Saint-Marc, à moins que l'on n'ait envie de se laisser balloter à travers des rues étroites & puantes; mais, comme cette place est le rendez vous général à toutes les heures du jour, & que les nobles aussi bien que la populace, sont obligés de la choisir pour leur promenade; il s'ensuit nécessairement que, nonobstant sa grande beauté, elle devient, en peu de temps, pour les étrangers, le lieu le plus ennuyant de la terre. La foule innombrable qui se rassemble, pendant le carnaval, dans ce petit espace, occasionne une telle presse, que, bien loin de pouvoir considérer exactement aucun objet, il est même souvent impossible de se retourner. Le concours perpétuel & le vacarme que produit tout ce monde, fait presque perdre la tête, & l'on est bien heureux lorsqu'on parvient à s'emparer d'une chaise dans un des cafés attenans, pour reprendre haleine. Ainsi, pour peu qu'on se représente cette fatiguante uniformité, cette gêne pressante & inévitable, rapprochée du plaisir que donne la vue de cette foule innombrable de masques,

qui ne sont, en grande partie, couverts que d'un simple *domino* Vénitien, l'on sera forcé de convenir que cette jouissance est bien équivoque. Concluons donc, d'après cette esquisse fidelle, que ce fameux carnaval est infiniment au dessous de sa réputation.

La foire de Venise s'ouvre ordinairement le jour de l'Ascension, & dure quinze jours. C'est encore une espèce de carnaval; avec cette différence, que les masques de caractères sont défendus, & que l'on n'ose porter que des *dominos*. Cette foire courroit risque d'être fort peu visitée, se tenant dans la plus belle saison de l'année, où le séjour de la campagne est aussi agréable que celui de Venise l'est peu, si une sage politique n'y avoit point la superbe cérémonie du mariage du doge avec la mer Adriatique. Elle attire non-seulement les étrangers des pays les plus reculés, mais encore les habitans de la terre ferme (della terra ferma) ne dussent-ils y rester que quelques jours.

En 1775 le nombre des personnes arrivées à Venise la veille de l'Ascension, se montoit à 42480, sans compter les jours précédens. Comme la santé exige que cette cérémonie ne se fasse que par le beau temps, (elle n'a pas lieu lorsqu'il fait mauvais) il faut convenir qu'on ne sauroit se figurer un plus beau spectacle. Les vaisseaux de guerre que l'on tire de l'arsenal, ornés de banderolles & de pavillons, se rangent sur une

même ligne, & saluent par des décharges de canons au son des instrumens, le *bucentaure*, (bucentauro) au moment où ils passent devant eux, suivis de plusieurs milliers de gondoles; ils sont ensuite relevés par le canon & la mousqueterie des forts bâtis sur la rive de la mer. L'Empereur fut cette année présent à la cérémonie dans une assez mauvaise gondole: il avoit refusé toute marque de distinction & toute espèce de fête; cela n'empêcha cependant pas qu'on ne lui donnât sur le grand canal près duquel il s'étoit logé dans une auberge, le divertissement d'une *ragatta*.

Cette course si vantée par les Vénitiens, est la chose du monde la plus platte. Les spectateurs qui remplissent les maisons tout le long du canal, les tapisseries suspendues aux fenêtres, quelques gondoles agréablement décorées qui appartiennent à la noblesse, qui vont & viennent sur le canal, sont les seules choses remarquables. Le spectacle lui-même consiste en une course dans de petits batelets conduits chacun par un seul homme, qui rassemble toutes ses forces pour accélérer sa marche. Ils étaient ce jour-là au nombre de vingt, dont la plupart restèrent bientôt en arrière; de sorte que cinq seulement arrivèrent au pont de Rialto. Voilà ce que les Vénitiens, qui sont tout aussi gascons que ceux qui habitent les bords de la Garonne, appellent *la famosissima Ragatta*.

Les trois batelets qui arrivent les premiers
 but, reçoivent des prix qui tous ensemble
 font pas cent *zechini*. Cette course & la
coration de la place de Saint-Marc, qui
nsiste à réunir & illuminer les boutiques
sperfées çà & là, voilà tout ce que la répu-
ique fit dans cette circonstance extraordi-
ire. Cette décoration ne coûte pas au-delà
 500 zechini. D'ailleurs elle servit non-
ulement à cette foire, mais encore à toutes
 suivantes. Telle est la lésinerie du gou-
rnement, tandis que toutes les gazettes
rangeres & les leurs même ne parlent que
s grandes & superbes fêtes qu'il a données.
On est accoutumé à ne parler qu'avec ad-
iration de l'arsenal de Venise. Le voyageur
 regarde comme le premier objet qui doit
er son attention; & cependant tout ob-
rvateur impartial conviendra qu'il n'a rien
 qui ne soit infiniment mieux chez d'autres
iissances. Il n'est pas difficile de deviner la
use de cette illusion. La position de Venise
 force de réunir dans un même lieu ses
iaux & munitions de guerre: il est en-
uré d'une muraille, & se nomme l'arsenal.
n y trouve des munitions de guerre de
ute espèce, des vaisseaux de ligne de la ré-
iblique, des galiottes, des galères, des fré-
tes; de plus, une fonderie, une manu-
cture de voiles & de cordages, une salpê-
ière, une fabrique d'armes à feu, &c. &c.
 un mot, toutes les choses nécessaires pour

soutenir une guerre sur terre ou sur mer se trouvent ici réunies, tandis qu'elles sont dispersées ailleurs. Ajoutez à cela les atteliers de tous ces ouvriers, les casernes de la garnison, le chantier de l'amirauté, où l'on construit & radoube les vaisseaux; les charpentiers & les soldats qui demeurent tous dans cette enceinte; & l'on sentira que cet ensemble imposant doit éblouir d'abord, quoique ce ne soit què l'exacte répétition de ce que l'on trouve, je ne dis pas à Brest, Portsmouth, Chatam, &c., mais même à Copenhague. On est cependant forcé de louer un usage établi dans cet arsenal, qui, malgré sa grande utilité, n'a point encore trouvé d'imitateurs. Je veux parler du soin qu'on a de couvrir la carcasse des vaisseaux pour les préserver de l'intempérie de l'air. La durée & le bon état d'un grand nombre de vieux vaisseaux de guerre de la république, prouvent combien cette méthode est excellente. Un de mes amis la recommanda avant la guerre d'Amérique au lord Sandwich; mais ce ministre avait un intérêt personnel dans la nombreuse construction de nouveaux vaisseaux. Cet intérêt fut naturellement préféré à celui de l'État, & l'on se garda bien de se prêter à un semblable projet. Les munitions de guerre rassembleés dans l'arsenal de Venise sont plus pour la vue que pour l'usage; car ces tas de fusils, d'épées, &c. en supposant même qu'ils ne fussent pas mangés en grande partie

par la rouille, n'en sont pas moins tout-à-fait inutiles, & leur usage nous est aussi étranger que celui de cette quantité d'armures du moyen âge, qu'on rencontre en grand nombre. Cet ensemble frappe un voyageur ordinaire, & il s'accorde à dire avec la foule que cet arsenal est une chose merveilleuse. Il est fort possible qu'il fût aux quatorze & quinzième siècles unique en son genre, & qu'il méritât alors cette grande réputation; mais les temps sont changés, & je suis convaincu que cet arsenal si célèbre ne suffiroit pas à l'armement d'un seul régiment prussien, ou à l'équipement d'une flotte tant soit peu nombreuse, tel que l'exige notre manière de faire la guerre & le siècle où nous vivons. Vient ensuite l'ignorance grossière des officiers de terre & de mer, fruit d'une longue paix. Nonobstant ce magnifique étalage que l'on remarque dans l'arsenal, le gouvernement a tellement négligé la marine, qu'elle suffit à peine pour protéger le commerce contre les corsaires, & pour les épouvanter quelquefois dans leurs repaires.

L'armée de terre ressemble plutôt à une troupe de bandits qu'à des soldats. Sans honneur, sans discipline & sans habits, ce sont les plus pitoyables troupes de toute l'Italie, sans même en excepter celles du Pape. On ne sauroit citer une seule action éclatante qui parle en leur faveur. Tout le monde sait que dans le temps du fameux

siége de Corfou, les officiers eux-mêmes, parmi lesquels se trouvoient quelques nobles, preférèrent dès le commencement du siége le célèbre général Schoulenbourg de rendre la forteresse aux Turcs. Ils aimoient mieux devenir esclaves que de se défendre plus longtemps. Heureusement pour Venise, Schoulenbourg ne fut pas de leur avis, & sauva par son courage ce boulevart de l'Italie. Ces bandes armées prouvèrent encore, il y a quelques années, combien peu elles méritoient le nom de soldats. La peste avoit engagé l'Empereur à former un cordon aux frontières de la Dalmatie. Les houssards qu'il y envoya rencontrèrent quelques régimens de la république qui s'y étoient rendus pour la même cause. A l'approche des troupes impériales, ils se rangèrent en bataille. Les houssards, pour répondre à cette honnêteté, tirèrent leurs sabres ; mais cette politesse martiale fit une si vive impression sur ces régimens de poltrons, qu'ils se débandèrent & s'enfuirent tous en même temps, comme s'ils s'étoient donné le mot.

Une petite partie de la noblesse vénitienne est riche ; le reste est si pauvre qu'ils logent presque tous dans des mansardes, vont acheter leurs provisions, & font eux-mêmes leur cuisine. La vente de leurs voix, qu'ils ont aussi bien que les riches le droit de donner au sénat, fait la partie principale de leurs revenus. Ce droit de voter est la plus grande

rérogative de la noblesse. Dans le sein de
'indigence, ces nobles gueux sont fiers &
nsolens. Le privilége de ne point être arrêtés
eur fait souvent commettre des choses qui,
ans aucun pays de l'Europe, que je sache, ne
esteroient impunies. Un gentilhomme fran-
ois coudoya un jour dans la presse de la
lace de Saint-Marc un noble Vénitien, qui,
 saisissant d'abord par le bras, lui demanda
uel étoit l'animal qu'il croyoit le plus massif?
e François un peu déconcerté répondit qu'à
n avis c'étoit l'éléphant. Eh bien! monsieur
éléphant, repartit le noble, soyez une autre
is mieux sur vos gardes, quand vous
isserez devant un noble Vénitien. Si l'on
ouloit se plaindre de semblables imperti-
ences, on s'exposeroit à des suites dan-
reuses.

Les plus illustres familles de la terre-
rme, parmi lesquelles on compte plusieurs
scendans des plus anciens comtes de l'Eu-
pe, sont traitées avec la même arrogance
r ces nobles, qui, malgré leur extrême
uvreté, se croient égaux aux princes. Ils
étendent de tout le monde le titre d'ex-
llence, & ne le donnent que fort rare-
ent. Leur orgueil est tel, que sous l'air &
 haillons de mendians, ils s'imaginent
re une classe d'hommes à part, capables
mposer le respect, non-seulement à leurs
ncitoyens, mais encore à toutes les na-
ns. Cette insupportable vanité, que son

impuissance rend souvent très-comique, engage aussi les ministres de la république, dans les cours étrangères, à mettre une grande pompe dans leur entrée publique. Quelque convaincus qu'ils soient d'ailleurs de leur propre foiblesse, ils n'ont cependant pas honte de chercher, par cette farce ridicule, à se donner un certain relief dans l'esprit du peuple au détriment de leurs confrères, sous le spécieux prétexte qu'étant nobles & sénateurs, ils ont part au pouvoir législatif, & sont conséquemment les parfaits représentans de leur république. Est-ce qu'un ministre Anglois, membre du parlement, n'est pas dans le même cas ? Cependant quelle extrême différence entre ses rapports, son pouvoir, & sur-tout sa façon d'agir & & de parler ! Le tyran aristocratique est un véritable esclave comparé au sénateur anglois; son honneur, sa liberté & sa vie sont entre les mains de trois personnes, qui, sous le titre d'inquisiteurs d'Etat, ont moins les loix que leur caprice pour règle de leurs actions. Ils n'ont de compte à rendre à personne. Avouons cependant que, quoique autorisés par les loix fondamentales de l'Etat, ils se servent rarement de ce pouvoir illimité.

Nous avons déjà dit que ce tribunal a été érigé pour protéger les bourgeois contre les violences des nobles. Cette protection est absolument nécessaire. Sans cette espèce

de

frein, les nobles pauvres se permettroient vol & l'assassinat. J'ai été témoin moi-ême d'un acte de despotisme assez étrange, ais très-ordinaire parmi eux : il fit alors e telle impression sur moi, que je me crus instant transporté de Venise à Maroc. n noble entra dans la boutique d'un mar-and cincailler, & s'informa du prix d'une rtaine boëte; le marchand qui connoissoit n homme, demanda en tremblant la moi- du prix. Ce procédé honnête ne lui servit ien; le noble vomit contre lui mille in-es; l'appela un fripon, (un birbo) puis ant quelques pièces de monnoie sur la ble; il prit la boëte & partit. Le malheu-ux marchand rassembla tristement cet ar-nt, qui ne faisoit pas le quart de la valeur la boëte. Comme je lui marquois com-en ce procédé m'avoit surpris : que faire, répondit-il ? nous sommes bien contens and ils n'en agissent pas plus insolemment core. Il faut qu'ils poussent les choses bien n, avant que nous allions porter des plain-s contre eux : cela nous fait toujours tort ien des égards.

La noblesse devenant de jour en jour plus uvre, le sénat fut contraint en 1775 d'ou-ir le *livre d'or*, où sont inscrits les noms tous les nouveaux nobles. C'est un moyen nt on s'étoit déjà servi plusieurs fois, afin donner à ce corps des membres opulens, d'augmenter le trésor de la république.

Dans la dernière guerre contre les Turcs, il en coûtoit cent mille sequins. Un grand nombre de négocians de Venise profitèrent de cette circonstance favorable, & échangèrent avec plaisir cette somme contre un diplôme. Mais on s'y prit tout autrement cette fois-ci; on ne chercha point de l'argent, mais uniquement des candidats parmi la noblesse de la terre-ferme. Les preuves étoient quatre quartiers, dix mille ducats vénitiens de rente, & un séjour perpétuel à Venise. Cette dernière condition que le systême de l'État rendoit absolument nécessaire, restreignit beaucoup le nombre des candidats. On compte aujourd'hui plus de quatorze cens nobles, qui ont entrée au sénat.

Il n'est point d'état en Europe dont la décadence soit aussi marquée que celle de la république de Venise. Chûte de commerce, revenus de l'État diminués, marine délabrée, forces de terre plus pitoyables encore & fort peu respectées au dehors; ce sont là les indices les plus sensibles de cette décadence. Il y a quelques années qu'on la fit sentir au sénat d'une manière assez nouvelle. Cette anecdote, qui, quoique fort extraordinaire, n'a point été encore connue en Allemagne, mérite d'occuper une place dans l'histoire du dix-huitième siècle.

Ces despotes orgueilleux n'avoient point encore été humiliés dans l'enceinte de leurs

lagunes : cet honneur étoit réservé de nos jours au comte Alexis Orlow. Il commandoit en 1772 la flotte Russe dans la Méditerranée, & étoit venu relâcher à Venise, où il acheta une grande quantité de munitions & d'armes, en un mot, tout ce qui manquoit à sa flotte; il avoit aussi enrôlé secrettement des Monténégrins & des Albanois. (1) Cette conduite inquiéta le gouvernement, qui regardoit encore l'heureux succès des armes Russes dans l'Archipel comme fort incertain. D'ailleurs il appréhendoit de donner à la Porte un sujet de mécontentement. On exigea en conséquence du comte qu'il quittât Venise aussi-tôt. Je partirai quand bon me semblera, répondit Orlow; & il commanda à ses officiers qui étoient au nombre de cent & plus, de se tenir prêts à repousser la force par la force. L'orgueil vénitien, offensé d'une manière si nouvelle d'agir, rendoit probable toute espèce de violence. L'affaire fut agitée dans le sénat; & comme on trouva trop d'inconvéniens à employer la force ouverte pour le faire obéir, on prit une résolution plus modérée. Des députés vinrent au nom de la république prier le comte Orlow de s'éloigner avec sa flotte, parce qu'elle ne vouloit pas rompre

(1) Les Albanois sont les anciens Epirotes, qui passent encore pour être aussi bons guerriers que leurs ancêtres.

cette parfaite neutralité qu'elle s'étoit imposée dans le cours de cette guerre. Le comte répondit qu'une prière & des considérations de cette espèce auroient peut-être fait quelqu'impression sur lui, si l'on n'avoit pas d'abord voulu lui donner des ordres; qu'il n'en recevoit que de sa souveraine, & qu'il partiroit quand il en auroit envie. La chose en resta là, car le prudent sénat ne jugea pas à propos de la pousser plus loin.

La police est une partie essentielle dans toutes les grandes villes; elle contient la populace; & quand les gens préposés à cet effet ne suffisent pas, on fait marcher le soldat. A Venise, au contraire, c'est dans cette même populace que le sénat, dans les cas urgens, met toute sa confiance. La cause de cette singularité se trouve dans l'étrange position de la ville, qui nécessite l'entretien perpétuel d'une foule de bateliers, connus sous le nom de gondoliers, qui forment une classe d'hommes à part. On en compte jusqu'à quatorze mille, nombre presque incroyable, quand on considère que Venise ne contient pas plus de cent-vingt mille ames.

Le gouvernement favorise ces gondoliers d'une manière toute particulière, & ferme les yeux sur tous leurs débordemens. Une bonne partie est aux gages de la noblesse: au moyen de cette politique, on est parvenu à les attacher intimement au sénat,

lont ils ſont un des plus fermes ſoutiens.
Quoique ces ſortes de gens naviguent jour
& nuit ſur mer, ils ne ſauroient cependant
aire le ſervice de matelots. Le talent d'un
ondolier ne s'étend pas au-delà de ſa barque.
a conduire avec adreſſe, ſe rendre d'une
anière illicite ou permiſe l'entremetteur
'intrigues galantes, dont il eſt amplement
écompenſé, c'eſt à quoi ſe borne toute ſon
mbition. On ne ſauroit ſe paſſer d'eux quand
n veut courir les bonnes fortunes. Sans eux,
ne aventure amoureuſe eſt ſouvent ſuivie
'un aſſaſſinat; ils connoiſſent tous les cou-
es & angles des canaux & des rues; par-
i ils cachent la retraite, ou vous facilitent la
iite. Pluſieurs d'entre eux s'entendent avec
s gouvernantes & les *camariſtes*, & pro-
urent au beſoin des échelles de corde & de
uſſes clefs.

Il eſt à remarquer cependant que de tant de
ille gondoles qui vont & viennent tous les
urs ſur la mer, aucune ne périt; il n'y a pas
'exemple d'un tel accident. C'eſt, dit-on, l'a-
reſſe extraordinaire des gondoliers & la conſ-
ction toute particulière des gondoles, qui
eſt cauſe. Je n'examinerai pas juſqu'à quel
oint ceci peut être vrai; il n'en eſt cepen-
int pas moins extraordinaire que dans tou-
s les villes commerçantes ſituées ſur les
ords d'un grand fleuve, il n'arrive journel-
lement quelque malheur, tandis qu'à
enise, bâtie au ſein de la mer, les habi-

tans passent sans danger une partie de leur vie sur l'eau. Toutes ces gondoles sont peintes en noir; il est défendu par une loi expresse de leur donner une autre couleur, ou de les embellir. Rien n'est si triste que cette grande uniformité. Les ministres étrangers ont seuls le droit d'orner leurs gondoles à leur fantaisie, & ils s'en servent presque généralement.

Il faut avouer que ces gondoles, outre cette grande sûreté dont nous avons déjà parlé, ont l'avantage d'être très-commodes & d'un usage très-agréable. Je ne conçois pas pourquoi l'on ne s'en sert pas sur la Seine & sur la Tamise; dans Londres comme à Paris, on est sans cesse occupé à multiplier les agrémens de la vie: que n'y ajoute-t-on encore celui-ci? J'en parlai un jour à un Anglois de distinction qui se trouvoit avec moi à Venise; il saisit mon idée & fit aussitôt construire un modèle long de quatre pieds, qu'on embarqua pour Londres; mais le vaisseau & notre projet firent naufrage ensemble. Les gondoles dont on se sert à Londres, à Marseille & à Hambourg, dans des parties de plaisir, ne sont point à comparer aux Vénitiennes; ce ne sont que des bateaux grossiers, qui cependant coûtent fort cher.

Les filles-de joie forment encore à Venise un corps à part; elles jouissent d'une protection particulière de la part du gouvernement.

'es nymphes complaisantes entrent pour eaucoup dans les plaisirs du carnaval, qui eut-être ne se maintiendroit pas sans elles. a plupart sont vendues dès l'âge le plus ɔndre par leurs parens qui passent avec des natrices ou entremetteuses, en présence 'un notaire, un contrat dans toutes les ɔrmes, & valide devant tous les tribunaux; s s'engagent à livrer leur fille vierge enɔre, à un certain terme fixé, en recevant ; prix convenu, qui est ordinairement de ɔnt jusqu'à deux cents sequins. On appuye resque toujours dans ces sortes de contrat ır l'extrême pauvreté des parens & sur leur ıotif, qui est de procurer une dot à leur nfant & de la marier ensuite honnêtement; ıais ce n'est là qu'un simple prétexte; les arens gardent l'argent, & la fille reste chez ı *tante*.

Venise est le paradis des moines. Ils se ıasquent pendant le carnaval, fréquentent :s spectacles, entretiennent des maîtresses, : font en général tout ce qu'ils veulent. De tous les pays catholiques, c'est celui où ı discipline ecclésiastique est la plus relâhée. Plusieurs évêques ont déjà vainement ɔnté de réformer des abus si scandaleux. 'n assure même, non sans fondement peutre, que le gouvernement s'opposoit en ɔcret à leurs louables projets. Il semble que ɔ soit une politique du sénat, toujours loux de ce qui peut porter la plus légère

atteinte à son autorité, de ne point laisser prendre aux ecclésiastiques trop de considération dans l'esprit du peuple. Cette grande considération a été de tout temps dans les autres pays catholiques, la cause de mille désordres, dont Venise s'est toujours sagement mise à couvert. Voilà la cause de cette extrême indulgence du gouvernement pour la mauvaise conduite des moines; c'est de-là que provient ce calme intérieur dans les plus violens démêlés avec la cour de Rome. C'est aussi la cause du peu de respect que les Vénitiens ont pour les ecclésiastiques; par-là celui que l'on porte au sénat demeure intact. On connoît assez le proverbe: *Siamo Veneziani e poi Christiani.* Nous sommes Vénitiens & puis chrétiens.

Le Vénitien fait, en général, fort peu de cas de Dieu, encore moins du Pape, mais beaucoup de St.-Marc. Ce saint a été choisi pour patron de Venise, du moment où son corps y a été porté d'Alexandrie; autrefois c'étoit Saint-Théodore. L'orgueil vénitien n'etoit pas satisfait d'un saint aussi commun; il suffisoit dans les premiers temps de la république; mais lorsqu'elle acquit plus de puissance & de splendeur, il lui fallut nécessairement un patron du premier rang. On fit, en conséquence, venir le corps de St. Marc; on lui bâtit une église superbe, & l'on congédia l'ancien protecteur.

Rien de plus magnifique que l'église de

t.-Marc; c'eſt le plus beau monument de
architecture du dixième ſiècle. Veniſe étoit
lors la plus belle ville de l'Italie; ſes égliſes,
:s palais, ſes autres édifices publics ont la
upart été bâtis par des architectes Grecs.
out ce qui nous reſte de ces maîtres fa-
eux nous prouve le bon goût qui régnoit
leur temps. Mais remarquons que les
ef-d'œuvres d'architecture que Veniſe nous
éſente, ſont du ſeizième ſiècle, ce ſiècle
e les beaux arts rendirent immortel; de
; temps heureux où *Sanſovino* & *Palladio*
ıbellirent cette ville ſingulière d'édifices
ɔerbes.

Le Florentin Sanſovino, élève du célèbre
ıgallo, fut architecte de la république;
ıourut en 1570, & Palladio lui ſuccéda.
; plus beaux palais & les plus belles égliſes
Veniſe datent de cette époque. Sanſovino
ıſtruiſit ce ſuperbe hôtel de la monnoie,
nmé *la Zena*, le palais des procurateurs
la place de St.-Marc, & la bibliothèque
St.-Marc. En élevant ce dernier édifice,
ui arriva un malheur dont les ſuites ca-
térisent parfaitement l'eſprit du gouver-
nent vénitien, tel qu'il étoit dans ce temps
& qu'il eſt encore aujourd'hui. Sanſovino
ora cette fameuſe bibliothèque d'une ma-
re auſſi noble qu'ingénieuſe; il eſſaya
me de donner à la voûte une forme nou-
le; mais cet effet ne réuſſit pas: la voûte
nqua. Le gouvernement irrité ne voulut

point écouter sa justification, & le fit jeter en prison, où cet artiste célèbre languit un assez long espace de temps. Il fut enfin relâché ; mais il perdit avec sa pension son emploi d'architecte de la république ; & condamné à une amende, il fallût encore qu'il la payât. Cependant, après bien des supplications, on lui permit de relever sa voûte, ce qui lui valut enfin sa grâce.

CHAPITRE III.

La place St.-Marc. Conversations politiques. Le costume. Les femmes. Le palais de St.-Marc. L'île Rialto. Les lagunes. Giocondo. Les ponts. Les mœurs des Vénitiens & leur façon de penser. Padoue. La pierre des banqueroutiers. Vicence. Le théâtre olympique. Vérone. Le spectacle de l'amphithéâtre de cette ville. Politique du sénat.

Il faut convenir que l'aspect de la place St.-Marc a quelque chose de superbe. Tous les objets qui l'environnent sont grands, nobles & beaux, en exceptant toutefois cette tour gothique qui, sans nul agrément, forme un contraste désagréable avec les autres bâtimens, & fait, à-peu-près, l'effet qu'Arlequin feroit dans une tragédie. L'en-

ceinte de la place est enfermée par des arcades sous lesquelles on ne trouve que des cafés & des *cassino*. C'est dans ces derniers que des sociétés d'hommes & de femmes se assemblent; car il n'est pas d'usage que elles-ci fréquentent les cafés, qui ne sont que de grandes niches sans portes & garnies e chaises, où une foule nombreuse de ainéans passent des jours entiers. Comme es gens ont ordinairement leur café de rédilection où ils vont toujours, il semleroit à les voir assis, immobiles & enveoppés dans leurs manteaux, que ce sont es grouppes faits exprès pour ces niches. 'est-là l'endroit de l'Italie où l'on parle le oins; car que l'on se moque du bavardage olitique tant que l'on voudra, il n'en est as moins l'ame de la conversation dans utes les assemblées publiques.

Défendre de s'entretenir de ces matières r lesquelles les ignorans, les plus grands ts même, croient pouvoir raisonner perlemment, ce seroit porter un coup mortel la vie sociale.

Venise est un exemple sensible de ce que vance. Ses habitans sont les plus enjoués l'Italie; mais ce sentiment ne se manifte que dans les sociétés particulières; ils nt muets en public. En effet, de quoi rleroient-ils, puisque le mot *politique* est crime d'état, un monopole appartenant clusivement au sénat? Du commerce? il

mène droit à la politique aussi bien qu'à tout ce qui tient au pouvoir législatif. De l'histoire, de la géographie, &c. ? ces connoissances essentielles, la religion même, tout cela conduit à la politique. Les Vénitiens ne peuvent donc parler que des arts, ou plutôt du théâtre uniquement, car tous les autres sont chez eux, comme dans le reste de l'Italie, dans un triste état de décadence. Mais cette matière, la seule qui serve encore de cannevas aux conversations, est rebattue jusqu'à la satiété pendant le carnaval, & alors tout est dit.

Que l'on me permette de remarquer ici que l'époque de la plus grande sociabilité des nations policées de l'Europe, a constamment été celle où l'on s'est entretenu le plus d'affaires politiques : j'ose prétendre même que cette mode si ridiculisée a infiniment contribué aux progrès de la civilisation, & qu'elle a toujours été & est encore la juste mesure de cette même civilisation chez tous les peuples, à cause des diverses connoissances qu'elle entraîne nécessairement après elle. Que l'on se transporte dans ces temps où le peuple d'Athènes & de Rome se mêloit des affaires d'état; où les grands hommes de ces deux républiques agissoient si puissamment sur les esprits de leurs concitoyens, en communiquant par les harangues qu'ils tenoient dans les places publiques, des idées & des connoissances nouvelles, même aux génies

les plus bornés. Quand ces peuples cessèrent-ils de prendre part aux affaires politiques? Dès-qu'ils sentirent le poids du despotisme & de la barbarie, sous le joug pesant desquels l'Europe entière a langui tant de siècles consécutifs, jusqu'à ce que le cercle de nos connoissances, s'élargissant de plus en plus, nous a rendu de nouveau ce même esprit politique. Si la nation angloise est la plus éclairée de notre globe, comme *Montesquieu*, *Voltaire*, *Raynal* & *Linguet* même, ne font pas difficulté d'en convenir; il faut l'attribuer, en grande partie, à cet intérêt si vif qu'ils prennent aux affaires publiques, intérêt qui devient par fois abusif, mais qui n'en exige pas moins une certaine multiplicité de connoissances. On ne lit point les gazettes en Portugal ni en Sicile : aussi croit-on dans ces pays là que les protestans sont une espece d'antropophages, & des miliers d'hommes, de la lie du peuple, sont persuadés que Dieu les a tous visiblement marqués du sceau de la réprobation. Si l'on veut plus de preuves encore de cette vérité, qu'on jette les yeux sur l'Orient, où ces peuples esclaves ne sont pas seulement à s'occuper des affaires politiques de leur propre pays, & bien moins encore d'événemens étrangers : souvent même les habitans de la capitale ignorent les choses les plus intéressantes, ou sont punis de mort s'ils cherchent à les apprendre. Après cette digression, qui, peut-être, n'étoit point

hors de propos, retournons à Venise (1).
Les Vénitiens qui n'appartiennent ou ne

(1) Que M. d'*Archenholz* me permette de croire que ce n'est point cette insouciance ou impossibilité totale de s'occuper des affaires politiques, qui est la cause première de l'ignorance crasse où croupissent les peuples qu'il vient de citer, mais bien une suite nécessaire de la superstition & de la forme de leur gouvernement. Mahomet a inspiré à ses sectateurs un mépris profond & une haine mortelle pour toutes les autres nations; faut-il s'étonner qu'ils ne s'en occupent pas? Ce que l'on méprise ne sauroit intéresser. Leur sultan ne tolère qu'une seule imprimerie; l'Alcoran est le seul livre respecté & estimé dans toute l'étendue de son empire. Il se fait apporter la tête de quiconque ose prononcer trop haut le mot de *liberté*. Est-il surprenant que le Turc soit ignorant, fanatique, superstitieux & lâche? J'ignore d'ailleurs s'ils lisent les gazettes ou non, mais je sais que toutes les gazettes de l'univers ne leur donneront jamais des idées plus saines & plus philosophiques. On sait assez que le siècle de Louis XIV a été aussi politique, mais bien moins philosophe que le nôtre. La nation angloise est, j'en conviens, une des plus éclairées de l'Europe; mais est-ce bien leur amour pour la politique (qui dérive uniquement de leur constitution) qui leur inspire cette passion si vive? Je ne puis le croire. — Je répète donc que la forme du gouvernement & la religion sont les causes premières de l'ignorance, de la pusillanimité d'esprit & de l'imbécillité de ces peuples, & que l'insouciance des affaires politiques, ou l'impossibilité de s'en occuper, n'en sont que des suites.

'eulent point appartenir à la classe du peu-
›le, portent des manteaux rouges. Les mi-
iistres étrangers eux-mêmes ont adopté cette
node à cause de sa grande commodité. Cette
iniformité a quelque chose de républicain,
uoique cependant elle ait un autre motif.
.u moyen de cet habit d'*incognito*, dans
:quel on s'enveloppe, & qui cache le visage,
n est dispensé des signes extérieurs de la
olitesse, que les tyrans aristocratiques exi-
:eroient sans cela : eux seuls n'ont point
lopté ce costume ; ils portent ordinaire-
ient un habit noir, qui ressemble assez à
ne robe-de-chambre, afin que personne ne
uisse leur manquer de respect, faute de les
:connoître.

Si l'on fait reflexion que la place de St.-
larc est la seule promenade de cette grande
lle; qu'on y rencontre sans cesse un con-
›urs immense; que les nobles pauvres y
ıssent tout le jour, on sentira assez la né-
ssité de ces manteaux, qui vous mettent
l'abri des entraves du cérémonial.

Dans les grandes occasions les nobles por-
nt en rouge ces mêmes robes-de-chambre
:roussées, qui sont ordinairement noires,
avec cela de longues perruques. Il n'y a
n de si comique que de les voir danser
ns cet habillement.

En 1775. j'assistai à un de ces bals que
nnoit *Pisani*, un des nobles les plus ri-
:s, lorsqu'il fut élu procurateur de Saint-

Marc. Cette fête étoit vraiment royale. Les femmes, qui sont les plus belles de l'Italie, & qui mettent infiniment de goût & de grâce dans leur parure, dédommagèrent amplement les yeux choqués de ces habits de magistrats, qui sont si peu propres à la danse.

Les Vénitiennes relèvent encore leur beauté naturelle par les charmes d'une conversation vive & agréable. Leur costume ordinaire est un habillement juste à la taille, & traînant un grand voile d'étoffe de soie noire, dont elles rejettent les pans en arrière, de façon que le visage, la gorge, les bras & la taille soient entièrement découverts : cette manière heureuse de porter ce voile communique à tout l'ensemble de leur parure une grâce infinie. Mais tant de charmes sont à moitié perdus, les Italiens n'osant pas avoir un commerce libre avec elles. Les hommes n'ont d'autre société que celle des individus de leur sexe : de-là provient le caractère sérieux & méfiant, commun à toute la nation, & qu'elle partage avec les Espagnols & les Portugais, qui cependant en sont encore plus infectés, parce que ces liaisons avec le beau sexe sont chez eux bien plus rares & plus difficiles qu'en Italie.

Il n'existe point en Europe de plus beau palais en Architecture gothique que celui de Saint-Marc à Venise. La partie extérieure est remarquable par la singulière prodigalité des

lécorations, & l'intérieur est superbe & najestueux. Les grandes salles sont ornées de ableaux dont les sujets sont tirés de l'hisoire de la république. Il en est un entre utres qui représente l'événement extraorinaire de l'absolution donnée en grande ompe à l'Empereur Frédéric I à Venise, ar le pape Alexandre en 1175. L'Empereur st, d'après l'histoire, représenté aux pieds u pape pendant cette cérémonie ridicule.)n raconte que lorsque Joseph II visita ce alais, on crut devoir, par délicatesse, lui érober la vue de ce tableau; on s'efforça en onséquence de tourner son attention vers 'autres objets; mais ce fut en vain: l'Empeeur l'apperçut; & après qu'on lui eut déaillé le sujet avec toute la discrétion possible, dit, en souriant: *tempi passati* (ces temps ont passés.

Le voyageur observateur sera sans doute noins surpris de tout ce que ce palais lui ffre de magnifique & de frappant, qu'il ne era choqué de la conduite indécente & nal-propre des Vénitiens, tant de ceux qui ont du palais, que de ceux qui n'en ont pas. Chacun se permet de choisir ce eu pour satisfaire à ses besoins les plus vils. Ce n'est pas seulement l'entrée du palais qui essemble à un cloaque, mais encore les escaliers de l'intérieur. L'œil voit avec dégoût uisseler de toute part une eau puante qui nfecte tous les coins des murs. Les nobles

qui ne contribuent pas peu à cet agrément, n'y font pas du tout attention; mais passent tranquillement au beau milieu, en se contentant de relever leur robe. Il en est de même jusqu'aux portes des salles.

Devant ce palais sont placés ces célèbres lions de pierre; c'est dans leurs gueules ouvertes que les espions & d'autres personnes jettent les dénonciations qu'elles veulent faire passer à l'inquisition. La république a, en quelque sorte, réalisé par-là cette idée poëtique, qui nous transportant dans l'âge d'or de la féerie, nous peint des dragons & des lions qui, quoiqu'inanimés en apparence, n'en étoient pas moins les gardiens redoutables de châteaux enchantés. Ces lions sont en effet les zélés protecteurs du sénat aristocratique, qui siége dans le palais de Saint-Marc. C'est par eux qu'on a déjà fait les découvertes les plus importantes, étouffé dès leur naissance les plus dangereuses fermentations. Ils servent même encore journellement à répandre la crainte & l'épouvante.

Dans la partie de la place Saint-Marc qui conduit au port, on a élevé deux colonnes; l'une d'un beau granit, l'autre de pierre commune, qu'on fit pour servir de vis-à-vis à la première, après qu'on eut par mal-adresse laissé tomber son pendant dans la mer durant le court trajet du vaisseau au port. Ces deux belles pièces sont venues de

nstantinople; les Vénitiens s'en emparè-
t en se rendant maîtres de cette capitale.
st entre ces deux colonnes isolées que
exécute les criminels; ce qui a attaché
et espace une tache d'infamie qui em-
ie les personnes de quelque considéra-
, & bien plus encore les nobles, de le
erser. Sa brillante exposition, & la
ide affluence de monde, sont souvent
e que bien des gens surmontent leur
pule puérile, & passent ainsi que tous
étrangers par cet endroit, qui d'ail-
s n'a aucune marque distinctive d'in-
ie.

'île Rialto, considérée comme le centre
Etats de la république, est située au mi-
de cette multitude d'îles, qui, toutes
mble, forment la ville de Venise. Elle
it de refuge aux familles les plus illus-
qui, lors de l'invasion de l'Italie par
'isigoths, quittèrent la terre-ferme. L'ar-
ecte Entinopus se trouva du nombre des
rds: l'île de Candie étoit sa patrie; il
euroit à Padoue; & la peur que lui
irèrent ces barbares l'avoit engagé à
cher un asyle dans Rialto. Bientôt il y
sa demeure ainsi que les vingt-quatre
illes qui l'avoient accompagné dans cette
la plus considérable des lagunes. Il y
t l'église de Saint-Jacques, qui subsiste
ore, & vingt-quatre maisons ou cabanes
r loger les compagnons de sa fuite, dont

les descendans sont en partie ceux qui gouvernent encore de nos jours la république. Le fameux pont qui appartient aussi à cette île, est de Palladio ; c'est une seule arche qui s'étend par-dessus le grand canal. Tout l'ouvrage est en marbre ; ce qu'il ne faut pas regarder comme un luxe, puisqu'il n'est point poli, & que par conséquent il n'a rien qui le distingue des autres pierres. Les petites & vilaines boutiques dont ce pont est couvert, la quantité de marches qu'il faut monter & descendre pour le traverser, & bien d'autres désagrémens, le rendent très incommode. Sa grande renommée provient uniquement de ce qu'il n'est formé que d'une seule arche, mais tout l'art de son ingénieuse construction ne sauroit compenser de si grandes incommodités.

Quelque étonnante que soit la position de Venise, elle frappe beaucoup moins que l'odeur infecte qui lui est particulière, & qui est presque insupportable le premier temps qu'on y séjourne. Insensiblement cependant l'odorat s'émousse & se fait à ces exhalaisons perfides. D'ailleurs cette infection n'influe en aucune façon sur la santé : la preuve en est que, proportion gardée, il ne meurt pas plus de monde à Venise, que dans les autres grandes villes. Cependant la cause de cette singulière odeur qui augmente de plus en plus, inquiète vivement le sénat ; car malgré la précaution que l'on a d'enlever

a vase qui s'accumule continuellement dans
es lagunes, elle augmente de plus en plus,
& l'eau diminue à proportion. On trouve
lans plusieurs endroits des marques certai-
ies de l'élévation de l'eau dans les temps
allés; tristes pronostics pour l'avenir ! Des
ens experts prétendent même que nous ne
ommes pas à deux cents ans de cette mal-
eureuse époque. Alors cette ville magnifique
ue nous admirons tant aujourd'hui, ne sera
lus même habitable ; nos descendans iront
i contempler comme nous contemplons
Pompeji ; & lorsqu'enfin cette vase sera en-
èrement desséchée, une nation nouvelle
ui aura d'autres usages & d'autres mœurs,
: sûrement point d'inquisition, viendra
rendre possession de ces superbes ruines. La
urée de la république romaine n'a jamais
:é aussi étroitement liée avec l'existence de
i capitale, que celle de Venise avec la sienne,
est sur elle que repose *sa constitution*, *ses*
ix, *d'anciens usages & ses maximes poli-*
ques, *&c. &c.* Jamais république n'a moins
irié qu'elle dans son ancien systême : jamais
icune aussi n'a duré aussi long-temps. Il est
ès-naturel en conséquence que le sénat ait
cœur la continuation de son existence. Tous
s projets hydrostatiques donnés par d'ha-
les architectes, sont reçus avec empresse-
ient, & souvent exécutés avec ponctua-
:é. On n'est jamais rebuté par l'énor-
iité des frais, quelque considérables qu'ils

ſoient. Le curage des canaux s'opère aujourd'hui principalement par le moyen d'immenſes machines travaillées avec beaucoup d'art, qui voguent ſur le grand canal, & entraînent la vaſe. Ces machines ſont, il eſt vrai, d'un fort bon effet, mais elles ne répondent point à la grandeur du but que l'on ſe propoſe.

La république fait travailler près d'un petit endroit nommé Paleſtrine, à une digue qui doit retenir le redoutable élément qui ſans ceſſe la menace. Cette digue eſt déjà commencée depuis bien des années, & doit, d'après le plan qu'on en a fait, s'étendre ſur une longueur de douze milles d'Italie; mais on y travaille ſi lentement, qu'elle ne ſera probablement jamais achevée. Le voyageur Biœrnſtæhl, auquel, les bibliothèques & les manuſcrits exceptés, on pouvoit faire accroire tout ce que l'on jugeoit à propos, & qui d'ailleurs écrivoit ſans réflexion tout ce qu'il entendoit dire, rapporte très-férieuſement & dans un grand détail, que chaque pied de cette muraille coûte vingt ſequins pour la main-d'œuvre, & quarante pour les matériaux. Si l'on ſe donne la peine de calculer la hauteur, l'épaiſſeur & la longueur de cet ouvrage d'après cette donnée, l'on trouvera que le produit additionnel excède tout l'or & l'argent monnoyé & non monnoyé qui circule dans le monde. Et cependant le docte Biœrnſtæhl oſe aſſurer que le tiers de cette

mmense digue est achevé. Pour que ce conte ridicule fût vrai, il faudroit que le gouvernement eût déjà dépensé à cet effet à-peu-près mille millions de sequins dans le court espace de trente à quarante ans. Disons cependant que les frais, qui sont véritablement immenses, sont pleinement justifiés par la grandeur du mal que l'on cherche à détruire.

Cet inconvénient s'étoit tellement accru au seizième siècle, dans les temps les plus florissans de la république, qu'elle étoit visiblement menacée de sa ruine. Un Dominicain sauva l'Etat. Pour récompenser en quelque sorte un service aussi signalé, le sénateur Cornaro déclara publiquement que ce moine étoit le second fondateur de la république. Cet homme, grand même jusque sous le froc, se nommoit Giocondo: comme il est fort peu connu en Allemagne, l'on me permettra d'entrer dans quelques détails à son sujet. Né à Venise, il entra de bonne heure dans les ordres, & se rendit incontinent après à Rome pour y faire ses études. Il apprit les langues mortes, & étudia à fond les auteurs classiques; après quoi il publia les ouvrages de Végèce & de Vitruve, avec des commentaires accompagnés de gravures. Ce travail servit beaucoup à développer ses grands talens pour l'architecture, qu'il ne tarda pas à manifester. Le grand pont de pierre de Vérone se trouvoit en

danger d'être ruiné par les eaux de l'Adige; on ne savoit comment en assurer les piles. Giocondo assura en avoir trouvé un moyen infaillible dans les commentaires de César. Il se servit en effet de la même méthode que ce grand général avoit mise en usage lorsqu'il jeta un pont sur le Rhône. L'entreprise réussit, & jeta les premiers fondemens de la réputation de son auteur. Louis XII, roi de France, fit venir Giocondo à Paris, où entre autres ouvrages, il construisit le pont de Notre-Dame qui existe encore. Bientôt après, il eut le bonheur de rendre à sa patrie le service signalé dont nous avons déjà fait mention. L'eau de la Brenda charioit continuellement du sable & de la vase dans les lagunes, & déjà le volume en étoit si considérable, que l'on craignit qu'elles ne cessassent bientôt d'être navigables. Giocondo fit creuser un canal qui détourna une bonne partie de ces eaux du côté de Chioggia; & le reste se précipita avec tant de violence dans les lagunes, qu'elles entraînèrent en peu de temps toute la vase qui s'y trouvoit. A quelque temps de là, un incendie consuma le pont de Rialto avec beaucoup d'autres. On pria encore Giocondo de fournir des plans pour en rebâtir d'autres. Il en donna, mais ils ne furent point exécutés, ce qui le mortifia au point qu'il se retira à Rome, où il mourut dans un âge fort avancé, après avoir dirigé, de concert avec Raphaël

aphaël & Sangallo, la construction de Église de St. Pierre.

Les ponts nombreux qui forment la joncon de ces îles, n'ont tous qu'une arche & int de garde-fou; & cependant il arrive ès-rarement que quelqu'un tombe dans au. Cela vient de ce que l'ivresse est un e très-rare à Venise, aussi bien que dans it le reste de l'Italie. Cette sobriété est utant plus étonnante, quand on songe grand nombre de jouissances dont les nitiens sont privés. Il n'existe qu'un trèsit nombre de chevaux à Venise; on n'en nt même que dans les manéges, de sorte il y a des Vénitiens qui n'en ont jamais ; & ceux qui n'ont jamais passé en terreme, n'ont aucune idée, ni de carrosse, le chariot, ni de charrette, ni de charrue, de jardin, ni de mille autres choses sembles, regardées comme indispensables mi les nations policées. Toutes ces singutés offrent quelque chose de si surpreit & de si marqué, qu'elles ne manqueent pas de produire des effets extraoraires dans un État véritablement libre.

Dans une étendue de pays médiocre, nise posséde des villes très-considérables, es que Padoue, Vérone, Bergame & scie: Padoue, long tems l'asyle des sciences, célèbre, pendant plusieurs siècles, par sa ssance, présente maintenant aux yeux voyageurs une bien triste image des

vicissitudes des choses de ce monde. On ne sauroit se faire une idée de la pauvreté de cette ville. L'œil découvre encore çà & là des églises & des palais superbes, monumens de son ancienne splendeur; mais ces édifices sont ou environnés de terreins en culture, ou tellement relégués dans des rues sales & étroites, que tout l'art du grand Palladio, qui n'a brillé nulle part autant qu'à Padoue, s'y trouve comme perdu. Quand on rencontre dans ces rues sombres leurs indigens habitans, on les prendroit, aux lambeaux qui les couvrent, à leurs figures haves & décharnées, pour autant de spectres errans dans ces masures. Ajoutez à tout cela le costume le plus désagréable; tant les hommes que les femmes enveloppés dans de hideux manteaux, cette foule de moines que l'on rencontre par troupes, cette quantité de couvens dont les cloches étourdissent continuellement les oreilles de leurs sons lugubres; rien dans tout cela qui ne tende à la dégradation de l'espèce humaine, & à bannir tous les plaisirs de la vie. Faut-il s'étonner après cela que l'ignorance siége aujourd'hui dans une ville où régnoient jadis les sciences & les arts, & qu'on appelle encore la docte? Le Napolitain, tout superstitieux qu'il est, ne l'est pas plus que le Padouan, qui a toujours les yeux fixés sur le tombeau de son St. Antoine. Sa vénération pour ce saint va si loin, qu'il l'appelle *il*

Santo par excellence. L'église qui lui est dédiée est une des plus belles de l'Italie. C'est Nicolas de Pise, architecte célèbre, qui l'a bâtie. De très beaux bas-reliefs, pour la plupart de ce même Nicolas, y attirent principalement l'attention. Parmi les miracles de ce saint qu'ils représentent, on n'a eu garde d'oublier ce fameux sermon qu'il fit aux poissons. Rien ne contraste plus avec la pauvreté de Padoue, que les richesses qu'on a si follement prodiguées autour de son tombeau; ceux de St. Népomucène a Prague, & de St. Janvier à Naples, ne sont pas, à-beaucoup-près, aussi richement décorés.

Il existe à Padoue, ainsi que dans quelques autres villes de la Lombardie, un usage assez singulier. Quand un particulier n'est point en état de payer ses dettes, & que sa pauvreté est telle qu'il n'a plus cinq livres vaillant, il va déclarer au juge le triste état de ses finances, & se délivre par-là de la poursuite de ses créanciers. Mais à cette dèclaration est attachée une petite cérémonie si désagréable, qu'il est bien rare qu'on y ait recours. Le débiteur est obligé de s'asseoir le postérieur à nud sur une pierre placée à cet usage devant la maison-de-ville, & de se donner, pendant une heure entière, dans cette posture humiliante, en spectacle à toute la populace, sous la protection d'une garde de sbires. Comme un homme qui a

ſubi cette peine, encourt la même infamie que ceux qui ſont fouettés & marqués en Allemagne, il en réſulte que cette farce qui, dans une ville auſſi pauvre que Padoue, ſembleroit devoir ſe renouveler journellement, & perdre ainſi tout ſon effet, s'y donne néanmoins très-rarement.

VICENZE.

VICENZE eſt la patrie de Palladio; entr'autres beaux édifices dont il l'a décorée, on diſtingue le théâtre olympique, qu'il conſtruiſit à la prière d'une ſociété de gens-de-lettres, qui avoit adopté cette épithète, & qui deſiroit avoir un modèle des théâtres des anciens: Palladio prit pour le ſien le théâtre de Marcellus à Rome. Son entrepriſe fut couronnée du plus brillant ſuccès; mais il mourut malheureuſement avant d'y avoir mis la dernière main, & d'y avoir placé les ornemens qu'il ſe propoſoit d'y ajouter. Le Scamozzi qui en fut chargé après lui, s'en acquitta très-mal-adroitement. Ce théâtre eſt cependant toujours le plus bel ornement de la ville. Palladio a commenté Vitruve, Céſar & Polybe; mais ces commentaires qui n'ont jamais été imprimés, ſont probablement enterrés ſous la pouſſière de quelque bibliothèque. Quelque reſſerré que ſoit le territoire de la république de Veniſe, on met cependant en œuvre, pour

e gouverner, les ressorts les plus déliés de la plus fine politique. Des villes très-voisines l'une de l'autre, sont souvent, par une suite de principes inconnus au reste de l'Europe, traitées d'une manière diamétralement opposée. Vicenze qui s'est soumise de plein gré à la domination vénitienne, est gouvernée avec beaucoup de douceur, ainsi que Bergame, dont le peuple inquiet & remuant fournit les plus habiles bandits de l'Italie. Ce témoignage constant de la reconnoissance du sénat pour Vicenze lui fait honneur; aussi est-ce de toutes les villes de la domination, celle qui lui est le plus dévouée. Mais à l'égard de Bergame, ce n'est point par magnanimité, mais par crainte, qu'il en use de même. La position de cette ville, le caractère de ses habitans qu'on rencontre souvent en troupes armées sur les grandes routes, & chargés de contrebande, rend indispensable cette condescendance d'un État si foible d'ailleurs. Brescie qui confine au Milanois, force le sénat à la même modération. Vérone n'est pas si heureuse; on sait que cette ville n'est rien moins que portée pour la république, & qu'elle préféreroit de passer sous la domination de la maison d'Autriche, dont les États touchent au territoire de la république. La petite ville de Roveredo, peu distante de Vérone, & dont le commerce est très-florissant, donne au Véronois une idée de ce que leur grande

ville pourroit être ſous un tel gouvernement, & juſtifie encore plus leur averſion pour l'ariſtocratie ſous laquelle ils gémiſſent. Auſſi le ſénat en agit-il durement avec elle, & ſemble-t-il la regarder comme une poſſeſſion dont la durée ſeroit fort précaire.

On donna à l'Empereur, à ſon paſſage par cette ville en 1771, une fête unique en ſon genre, & qui le ſurprit extraordinairement. Ce n'étoit, à-la-vérité, qu'un combat de taureaux, mais qui ſe donna dans un amphithéâtre des anciens Romains, dont on ſait que l'intérieur s'eſt parfaitement conſervé. Ce ſuperbe monument de la magnificence de ſes anciens maîtres frappa l'Empereur qui avoit déjà admiré ce beau monument, lorſque le gouverneur l'invita d'y aſſiſter à un ſpectacle dont on lui avoit bien ſoigneuſement caché les apprêts. On amène le monarque à l'entrée; & ne la voyant pas conſidérablement garnie de peuple, il ne ſoupçonne rien d'extraordinaire : on le fait monter par les anciennes galeries couvertes des Romains, & il arrive tout-d'un-coup à ſa place, d'où il apperçoit d'un coup-d'œil tous les habitans de la ville & des villages voiſins renfermés dans cet eſpace reſſerré, & garniſſant tous les degrés de l'amphithéâtre, depuis le bas juſques en haut, & qui ſe levant tous à-la-fois à ſon aſpect, le ſaluent avec des acclamations & des battemens de mains: ſpectacle qui mit l'Empereur entièrement hors de lui-même.

De toutes les villes de la république, Padoue, dont nous avons déjà décrit la triste situation, est sans contredit celle qui éprouve le plus vivement tout ce qu'un gouvernement dur a de malheureux. Impôts exorbitans, des lois des plus sévères, des châtimens exercés avec la dernière rigueur, & une opposition perpétuelle à toutes les mesures qui tendroient au bien général; telles sont les causes palpables de l'extrême pauvreté de cette ville, qui est l'une des plus grandes de l'Italie, & qui compte vingt-quatre mille ames dans son enceinte. C'est ainsi que Venise se venge des vives inquiétudes qu'elle lui donna jadis, & des dangers auxquels elle l'exposa pendant tant de siècles, lorsqu'elle étoit encore libre & florissante.

La république de Venise n'influe en rien dans le systême actuel de politique de l'Europe. Cette indépendance qu'elle a su conserver si long-temps, repose uniquement sur la modération de son redoutable voisin qui tient son sort entre ses mains.



CHAPITRE IV.

Milan. Mœurs des Milanois. Le nouveau théâtre. L'églife cathédrale. St. Charles Borromée. La cour de Sardaigne. Etat floriffant du Piémont. Sa conftitution militaire. Parme. Plaifance. Ferrare. Bologne. Ancone. Lorette.

Il n'eft aucune partie de l'Italie qui reffemble autant à un jardin que la Lombardie. Ce beau pays furpaffe auffi toutes les autres provinces par fa population & la bonne culture de fes terres.

Milan en eft la capitale, &, après Rome, la feconde ville de l'Italie. Sa deftinée a toujours été, depuis les temps les plus reculés, de changer continuellement de maîtres. Les ufages & les mœurs de ces différens fouverains, ont influé fur ceux de fes habitans qui diffèrent à cet égard des autres Italiens. Ce caractère diftinctif n'eft pas bien fenfible dans les individus, mais frappe dans la totalité. Les Efpagnols leur ont laiffé un certain ton de *grandezza*, qui fe fait principalement remarquer chez la nobleffe; les François, pendant leurs fréquentes guerres dans ce pays, ont fu adoucir ce ton roide & cé-

rémonieux qui régnoit auparavant dans les sociétés; rendre les femmes plus accessibles & d'un commerce plus aisé; enfin, y amener la sociabilité à un degré de perfection qui n'existe pas dans tout le reste de l'Italie; ils doivent, d'un autre côté, aux Autrichiens ce caractère hospitalier inconnu chez tous leurs compatriotes Italiens; & c'est de Vienne, où cette vertu sociale est montée à son plus haut degré, qu'elle s'est transmise à Milan.

La sage administration du respectable comte de Firmian a fait un bien infini à ce pays. Il jouissoit d'un pouvoir très-étendu, & jamais ministre n'en fit un plus bel usage. Sa conduite plut même à la noblesse, qui, toute haute qu'elle est, l'estimoit infiniment. La noblesse Milanoise est nombreuse & riche. Son principal luxe consiste dans l'élégance de ses équipages, & en un grand nombre de coureurs & de chevaux. Milan est la première école des bons coureurs; c'est elle qui en fournit, non-seulement toute l'Italie, mais encore les provinces méridionales de l'Allemagne. Comme elle est l'entrepôt de cette espèce d'hommes, leur grand nombre fait qu'on peut les y avoir à fort bon marché. Il y a des maisons qui en entretiennent trois, quatre, & même davantage. Leur principale occupation est d'accompagner leurs maîtres au *Corso*, qui est une promenade où la no-

bleſſe ſe rend vers le ſoir quand il fait beau, non pour s'y promener, mais pour en faire pluſieurs fois lentement le tour en voiture. Le ſeul but des promeneurs eſt de voir, ou bien plutôt d'être vus. Ce plaiſir inſipide eſt commun à toutes les grandes villes de l'Italie.

On vient d'achever, depuis quelques années, un théatre à Milan qui paſſe pour le plus vaſte & le plus beau de l'Italie. Il n'a qu'un petit défaut : ſon immenſe étendue empêche de voir & d'entendre à un certain éloignement. Les loges de la nobleſſe ſont ſi ſpacieuſes, qu'on les prendroit pour des appartemens ; elles ſont toutes magnifiquement meublées, avec de riches tapiſſeries, des luſtres, des glaces & des ſophas ; & comme ces ameublemens dépendent du goût du propriétaire, leur variété fait un très-bel effet. Chaque loge a ſon cabinet attenant, quelquefois deux, dans leſquels on peut s'éclipſer. On a ſongé à toutes les commodités imaginables : non-ſeulement les portes, mais encore l'ouverture qui donne dans la ſalle & ſur le théatre, ſe ferment à clef dès-que le ſpectacle eſt fini. La propriété de chacune de ces loges a été payée lors de leur conſtruction, deux, trois & juſqu'à quatre mille ſcudi. En revanche, l'abonnement eſt fort peu de choſe. J'eus occaſion d'y admirer la plus belle & la plus riche décoration que j'aye rencontrée

dans tout mon voyage d'Italie. Elle avoit été faite pour un ballet intitulé *Cleopatra.* Je n'ai jamais vu traiter aussi pitoyablement en pantomime un sujet héroïque. C'étoit bien la meilleure parodie de cet événement célèbre qui entraîna la mort de Cléopâtre & d'Antoine, & donna un nouveau maître à l'univers. On n'y dansa pas, mais l'on y sauta. Le décorateur avoit prodigué tout son art pour transporter le spectateur dans les souterreins d'Alexandrie; il avoit parfaitement atteint son but; mais les contorsions des sauteurs eurent bientôt détruit cette trop courte illusion, qui, dans une bonne tragédie bien représentée, auroit été durable & ravissante.

L'église cathédrale, tant vantée, n'a rien de bien frappant: elle n'est remarquable que par une grande quantité de statues, & une profusion de marbres d'une richesse étonnante. On travaille encore toujours à cet édifice, moins cependant pour l'achever, que pour réparer des parties qui tombent en ruine. On allègue des legs, des clauses & d'autres prétextes semblables pour justifier cette farce d'architecte, qui durera jusqu'à ce qu'un ordre émané de l'autorité suprême vienne y mettre fin. L'intérieur de cette église, ou plutôt le bâtiment tel qu'il existe, avoit été construit dès le quinzième siècle, par Cezarini, après que le célèbre architecte Bramante, dont Ra-

phaël fut depuis le disciple, en eut approuvé le plan.

C'est St. Charles Borromée qui est le patron de Milan. S'il est un saint dans toute la légende qui soit digne de la plus haute estime, c'est certainement celui-ci, puisqu'indépendamment de sa grande piété & de sa dévotion exemplaire, il s'est acquis, par une vie des plus actives, entièrement employée à des œuvres de bienfaisance dont les effets subsistent encore, les droits les mieux fondés sur la vénération de ses concitoyens. Ses grandes richesses l'avoient mis en état de faire beaucoup de fondations pieuses, & de faire beaucoup de bien. Il fut élu archevêque à l'âge de vingt-six ans, & mourut vingt ans après. Cette mort prématurée plongea tout Milan dans le désespoir. La grande réputation du défunt, les supplications des Milanois, son illustre famille, qui sut probablement dans cette circonstance ouvrir à propos ses coffres-forts, engagèrent enfin la cour de Rome à se relâcher, dans cette circonstance, de l'ancien usage, de ne canoniser les saints que cinquante ans après leur décès. Charles Borromée le fut après trente ans. La mère du saint vivoit dans un âge fort avancé, & put jouir d'une satisfaction qu'aucune femme chrétienne n'avoit goûtée avant elle, la satisfaction de voir son fils révéré dans toutes les églises, & tous les genoux se plier devant son image.

On trouva ici, en 1756, dans la bibliothèque d'un particulier, les œuvres de Bramante en manuſcrit. Cet homme célèbre y traitoit de l'architecture, de la peinture & de tous les arts en général. Elles ont été imprimées en Italie : je doute fort qu'on les ait encore traduites en allemand.

LA SARDAIGNE.

La cour de Sardaigne jouit depuis longtemps de la réputation d'offrir un excellent modèle ſoit dans la ſcience du gouvernement, ſoit dans la conſtitution militaire ſoit dans l'adminiſtration de ſes finances. On ne ſauroit en douter lorſque l'on voit ce petit État s'acquérir une couronne par tous les reſſorts d'une fine politique, obtenir un rang reſpectable en Europe, & ſavoir le maintenir avec fermeté. Cette exiſtence délicate exigeoit néceſſairement un militaire nombreux ; ſon entretien, un ſyſtême de finance bien calculé. C'eſt ce qu'on a fait. Le roi eſt lui-même grand économe ; le même eſprit d'ordre règne à ſa cour. La nobleſſe qui la compoſe étant la plus pauvre de toute l'Italie, ſe contente de modiques appointemens ; ceux des miniſtres dans les cours étrangères le ſont également. Les ambaſſadeurs de Sardaigne en Hollande & à Gènes, ne reçoivent que douze mille francs de notre monnoie.

Aucun gentilhomme Piémontois ne ſauroit voyager, ni entrer au ſervice de quelque puiſſance étrangère, ſans la permiſſion de ſon roi. Il eſt expreſſément défendu de prêter de l'argent hors du pays. La nobleſſe ſe vend ici, comme dans tout le reſte de l'Italie. Un étranger veut-il s'etablir dans les états du roi de Sardaigne; il faut qu'il ſe faſſe naturaliſer, & qu'il prête le ſerment ordinaire de fidélité.

Les Piémontois paſſent pour être les gaſcons de l'Italie. Ils attachent, il eſt vrai, actuellement encore beaucoup trop de prix à des avantages qui avoient jadis quelqu'eſpèce de fondement. Le Piémont eſt ſans contredit la province la plus floriſſante de l'Italie; & le peuple n'y eſt nulle part auſſi actif ni auſſi induſtrieux. L'ordre & l'harmonie de toutes les branches de l'adminiſtration y eſt parfaite. Il n'eſt pas juſqu'à la police, ſi généralement mauvaiſe en Italie, qui ne mérite ici des éloges, quoiqu'elle laiſſe encore bien à deſirer. Turin, par exemple, manque de réverbères, &c. Cependant la propreté, qui eſt ſi rare parmi les ultramontains, y eſt très-grande. Le roi en donne l'exemple dans ſon palais. On ſeroit tenté de croire que la ſymmétrie naquit dans ces contrées. Turin eſt un vrai modèle dans ce genre d'architecture, qui ne trouve heureuſement d'imitateurs nulle part; & ſi cette grande unifor-

ité frappe d'abord, elle fatigue bientôt.
citerai la rue du *Pô*, qui est une des
us belles de Turin: les maisons y sont
utes tirées au cordeau, & élevées à la
ème hauteur; mais cette uniformité géo-
étrique prive entièrement l'œil du charme
la variété.

Le commerce de la soie fait la grande ri-
ıesse du Piémont. Les Anglois seuls en
:ent annuellement pour deux cens mille
/res sterling, qu'ils payent argent comp-
nt; car on a eu soin de mettre des droits
exorbitans sur toutes les marchandises
: cette nation, qu'ils équivalent à une
ıterdiction formelle. Si les Anglais trouvent
n jour à se procurer des soies ailleurs qu'en
iémont, ce sera un coup mortel pour
: commerce de ce pays, dont toute la
›lendeur s'éteindroit au même instant.

Il est à remarquer que le Piémont n'a
›oint encore fourni un seul poëte de quel-
ue réputation. Les Piémontois ont cepen-
ant cultivé quelques branches des sciences
ıumaines avec un succès assez marqué;
nais les beaux-arts n'ont jamais été cul-
ivés chez eux avec un certain degré de
›erfection.

On se fait ordinairement une idée bien
'ausse de la puissance de cet Etat. Nos ga-
:etiers ne manquent jamais, lorsqu'il est
question d'une de ces alliances qui tendent
à maintenir le système d'equilibre de l'Europe

politique, d'y faire entrer Sa Majesté le roi de Sardaigne; un souverain qui, après avoir garni ses forteresses, ne peut mettre sans toucher des subsides, que quelques mille hommes en campagne. Cette idée vient d'un préjugé qui règne en Allemagne, comme presque par-tout ailleurs, que les troupes du roi de Sardaigne sont excellentes. Tout observateur Allemand en état d'en juger avec connoissance de cause, trouvera qu'elles ne sont au fond guères meilleures que celles du reste de l'Italie. Elles ne se distinguent de ces dernières ni par un esprit plus martial, ni par ces idées sublimes de l'honneur, qui, fussent-elles trop exaltées, sont toujours plus utiles que nuisibles chez le militaire; bien moins par la manière dont elles manœuvrent & par leurs connoissances de la bonne tactique, mais simplement par un certain extérieur qui en impose. Il règne de plus dans cette petite armée un ordre, une uniformité que le reste du militaire Italien ne connoît point. Ajoutez à cela une solde exactement payée. La quantité de forteresses qui défendent le Piémont, exige de plus une espèce d'exactitude dans le service; ce qui éblouit encore quelques voyageurs, sur-tout s'ils jugent par comparaison avec leurs voisins. Ces mêmes forteresses font que bien des officiers étudient la partie des fortifications, s'y distinguent même; mais tout cela ne fait point encore d'excel-

entes troupes, & je ſuis perſuadé que toute 'armée Piémontoiſe, qui ne paſſe pas vingt-juatre mille hommes, ne tiendroit pas long-emps en raſe compagne contre une parade ournalière de Berlin. Croiroit-on que cette etite armée eſt commandée par ſoixante-ix généraux ?

Le titre de roi donne à la vérité plus de onſidération à un ſouverain, mais n'aug-nente en rien ſa puiſſance; c'eſt la valeur ıtrinsèque de ſes Etats qui la détermine. .e royaume de Sardaigne ne fait preſque ien entrer dans le tréſor royal, & tout ſon evenu ſuffit à peine à l'entretien de ſon tat civil & militaire. Il en eſt de même e la Savoie; enſorte que tout dépend u duché de Piémont, & qu'on peut dire vec raiſon que c'eſt le duché qui nourrit e roi.

Les revenus de ce duché ſont conſidéra-les, mais ne le ſont pas aſſez pour que le oi de Sardaigne puiſſe, par leur moyen, ouer de lui-même un rôle ſur le théâtre olitique de l'Europe. Leur ſomme totale monte à vingt millions de notre monnoie; z la population de tout le duché de Piémont e va pas à quinze cent mille ames.

PARME ET PLAISANCE.

CETTE heureuſe fertilité qui diſtingue articulièrement la Lombardie, fait auſſi la

richesse des duchés de Parme & de Plaisance, qui en occupent le centre. Si l'industrie & la population n'y sont pas grandes, en revanche l'or de l'Espagne y circule en abondance. Parme est remarquable par les chefs-d'œuvre du Corrége qui ornent ses églises & ses palais. L'orgueil que lui inspire les ouvrages de cet artiste célèbre, lui fait négliger tous les autres arts, & nommément l'architecture. Si l'on considère l'ancienneté de cette ville, son étendue, le nombre de ses habitans; si l'on pense sur-tout qu'elle est la résidence d'un souverain, on est tout étonné de ne pas y rencontrer plus de palais, & de plus belles églises; choses pourtant si communes en Italie.

La salle tant citée de l'opéra de Parme, fait constamment l'étude & l'admiration des architectes. C'est à un avantage tout-à-fait singulier qu'elle doit sa célébrité. Chaque mot prononcé sur le théâtre est entendu très-distinctement dans toutes les parties de cet immense édifice. Les loix de l'acoustique ne nous sont point encore assez connues, pour avoir pu guider l'architecte qui construisit cette salle; on peut donc croire avec fondement, qu'une cause encore ignorée a produit un effet aussi heureux.

M. de Knobelsdorf, colonel prussien, qui a construit la salle d'opéra de Berlin, avoit commencé par faire le voyage d'Italie, & s'étoit arrêté long-temps à Parme, pour

ıdier les proportions de cette ſalle. Elle ; ſans contredit la plus ſpacieuſe de :urope ; mais les ſommes immenſes ı'exigent les repréſentations, ſont cauſe ı'on n'y joue plus depuis paſſé qua-ıte ans.

Si Parme eſt trop pauvre en beaux mor-:aux d'architecture, Plaiſance, toute dé-:uplée qu'elle eſt, en préſente en ſuperflu. 'eſt certainement la plus belle ville de la ɔmbardie. On la prendroit plutôt pour la :ſidence d'un grand monarque, qu'une mple ville de province. A chaque pas vous :ncontrez des traces de ce goût pour les eaux-arts, & la magnificence qui diſtin-uoit la maiſon des Farnèſes. La cour qu'elle tenoit autrefois, étoit vraiment royale.)n y voit de grandes rues, d'une belle ɔngueur & fort larges, qui offrent par-out des palais & des édifices publics de ı plus grande ſomptuoſité. De jets-d'eau ırnent les places qui ſont belles & ſpacieuſes. .a principale eſt décorée de deux ſtatues :queſtres, dont l'une repréſente le fameux :énéral Alexandre Farnèſe, & l'autre ſon ils Ranuccio. Tous les connoiſſeurs comptent .es deux morceaux parmi les chefs-d'œu-'res de l'art. Le Corrége, le Guerchin &c. & autres, ont rempli les égliſes des eurs.

Ce fut dans les environs de cette ville, que le cardinal Albéroni, après avoir joué

un rôle si brillant en Europe, vint passer les dernières années de sa vie au sein du repos, & dans le calme de la solitude.

FERRARE.

On est saisi d'effroi, losqu'en quittant les villes de la Lombardie, on entre dans Ferrare, qui appartient au Pape : il semble que la peste vient de ravager cette ville qui, grande & bien bâtie, étale aux yeux du voyageur de beaux palais & de superbes édifices publics; mais tout cela est désert; à peine rencontre-t-on quelques créatures vivantes, & les maisons inhabitées s'y comptent par centaines. Il seroit difficile de fournir une preuve plus sensible des malheureux effets d'une mauvaise administration. Aussi les étrangers ne s'arrêtent-ils ordinairement que fort peu de temps dans cette ville, mais s'empressent d'en sortir aussi tôt qu'ils ont porté sur le tombeau de l'Arioste le juste tribut d'admiration dû aux cendres de ce grand poëte.

BOLOGNE.

Bologne, ville peu distante de Ferrare, est infiniment plus florissante, parce qu'elle n'est pas comme celle-ci entièrement sous la dépendance du St. Siége. Cette ville grande & bien peuplée, est la seule en Europe

maintienne la forme républicaine de son
ıvernement, quoique soumise à un prince
ıverain. (1) En effet la puissance du légat
Rome, qui y réside en qualité de gou-
'neur, est extrêmement restreinte, parce
: tout dépend du sénat, qui entretient
'pétuellement un ministre à la cour de
me, où il jouit des mêmes préroga-
es & du même rang que ceux des autres
.ssances. C'est la position de Bologne,
son éloignement des autres domaines
St. Siége, qui la font jouir encore de
ı 'ancienne liberté; il seroit même aussi
possible à la cour de Rome de la lui
lever par violence, qu'il le lui seroit de
nserver Ferrare, si la maison d'Est venoit
enouveler ses prétentions si solides sur ce
ché.

On est dans l'habitude à Bologne, ainsi
e dans beaucoup d'autres villes de la Lom-
rdie, d'élever des deux côtés des rues des
rtiques couverts, qui protégent à la vérité
ntre la pluie & les rayons du soleil, mais
ıi ont aussi de bien grandes incommodités.
défigurent & rétrécissent les rues, mas-
ıent les plus beaux morceaux d'architec-
re, & leur font manquer leur effet; ils

(1) Tous ceux qui savent la manière dont la
ncipauté de *Neuchâtel* est gouvernée, ne la
mpareront, je crois, jamais avec la ville de
ɔlogne.

ſont cauſe enfin que le milieu des rues eſt toute l'année couvert de boue, parce que l'on en néglige le pavé. Ces portiques ſont d'ailleurs dangereux dans une ville qui n'eſt point éclairée la nuit : quoi de plus facile aux voleurs, aux aſſaſſins, que de dépouiller, de tuer même un homme qui marche dans les ténèbres ? Les voleurs y ſont pourtant plus rares que les aſſaſſins. J'ai cherché à découvrir la raiſon de cette ſingularité, qu'on retrouve dans toute l'Italie, & qui eſt d'autant plus frappante, que la pauvreté eſt plus poignante dans ce pays qu'ailleurs, & que les bandits s'achètent au plus bas prix. Je crois l'avoir trouvée en ce que les voleurs ſont forcés par leurs confeſſeurs à la reſtitution, au défaut de laquelle l'abſolution leur eſt refuſée; un aſſaſſin au contraire, qu'il ſoit puni de mort, ou par les galères, ou même qu'il ne le ſoit point du tout, eſt toujours sûr de l'obtenir ſans difficulté & dans la meilleure forme.

Bologne a une collection précieuſe de tableaux & d'autres chefs-d'œuvres de l'art; cependant ſes palais n'ont rien de remarquable. Ses plus belles égliſes même, comparées avec celles de Rome, de Florence, de Gênes & de Veniſe, ne méritent pas que l'on en faſſe mention; exceptons-en cependant celle de Sainte Pétrone, à cauſe de la méridienne de Caſſini, qui s'y trouve, & que l'on a renouvelée vers le milieu de ce

ècle. C'eſt dans cette ville que viennent
: raſſembler tous les muſiciens, caſtrats &
›médiens italiens qui cherchent de l'em-
loi; & c'eſt ici que l'on s'adreſſe de toutes
s parties du monde pour ſe les procurer:
eſt ainſi que Léipſic eſt en Allemagne l'en-
epôt de tous les gouverneurs, précepteurs,
:c. Il eſt donc tout ſimple que Bologne poſ-
:de les meilleurs ſpectacles de toute l'Italie,
: qu'ils y ſoient à meilleur marché que dans
›ut le reſte de l'Europe.

Ce que l'on appelle *l'inſtitut de Bologne*,
: qu'on élève juſqu'aux cieux dans toute
Italie, eſt une immenſe collection de tout
: qui eſt néceſſaire à l'étude des ſciences &
la culture des arts. C'eſt une eſpèce d'en-
/clopédie pour les ſens. La bibliothèque
›ntient beaucoup de choſes rares; on y
:marque ſur-tout un recueil fort conſidé-
:ble, in-folio, ſur l'hiſtoire naturelle, où
s productions des trois règnes ſe trouvent
ıpérieurement peintes. Cet inſtitut poſsède
: plus un cabinet d'hiſtoire naturelle, un
ıtre de raretés relatives aux arts, un obſer-
ıtoire, un théâtre d'anatomie, des modèles
: toute eſpèce &c. Toutes ces choſes, qui
e font pas éparſes comme elles le ſont
ar-tout ailleurs, préſentent ici, par leur
éunion, un enſemble des plus impoſans,
ont chaque partie, priſe à part, noffre
ependant rien de bien ſaillant, mais le plus
ouvent une ſimple répétition de ce que

l'on rencontre communément dans d'autres grandes villes. On peut donc comparer l'institut de Bologne à l'arsenal de Venise, (dont j'ai parlé dans le chap. II de cet ouvrage) qui ne doit sa grande réputation qu'à un entassement semblable de toutes les munitions de guerre de la république. Un observateur impartial ne s'en laisse point imposer par cette espèce de charlatanerie; mais il examine chaque objet isolé de ce grand tout, & le juge à mesure qu'il vient se présenter successivement à ses regards.

Le Pape Lambertini, né à Bologne, fonda cet institut, & n'épargna ni soins ni dépenses pour le porter à sa perfection. Il mourut en 1758. Son but avoit été de relever l'université de cette ville, & de lui donner une célébrité extraordinaire. Rien de plus louable sans doute que cette intention; mais il faut quelque chose de plus pour propager la lumière, ou plutôt pour la faire naître où elle n'exista jamais. Cet étalage somptueux est à Bologne un véritable joujou d'enfans; & l'on n'a point encore vu sortir de sages de ce cheval de Troie scientifique.

ANCONE.

ANCONE, qui tenoit autrefois un rang parmi les premières villes de l'Europe, deviendroit,

endroit, ſous un bon gouvernement, le ːu le plus commerçant de l'Italie. On dé-ɔuvre encore çà & là des traces de ſon ıcienne importance; & ſon commerce eſt foible que par comparaiſon avec ce qu'il oit autrefois. C'eſt la ſeule ville dépendante ı St.-Siége où l'on rencontre un certain ɔmbre de manufactures & de fabriques. y règne un eſprit d'induſtrie & d'activité ranger au ſud de l'Italie. La nobleſſe même y a pas honte de ſe livrer au trafic, & les :emières familles du pays ſont en même :mps les plus fortes maiſons de commerce. es Juifs même, qui ſont pauvres à Rome, : vivent comme dans une priſon, ſont ches ici, & y jouiſſent de grandes préro-ıtives. Cette induſtrie, ſi avantageuſe au éſor apoſtolique, eſt le fruit de la ſage :ſolution que l'on prit, il y a environ cin-uante ans, de faire du port d'Ancone un ɔrt libre. On trouve encore ici pluſieurs ıorceaux précieux d'antiquité, entr'autres ɜtte fameuſe digue de marbre que l'em-ereur Trajan fit conſtruire dans le port, ı milieu de laquelle s'élève ſon arc-de-triom-he qui s'eſt aſſez bien conſervé.

LORETTE.

LORETTE offre le ſpectacle très-ſingulier 'une ville conſidérable qui ſubſiſte unique-ıent de la ſuperſtition du catholiciſme. La rande quantité de pélerins, de voyageurs,

qui viennent visiter la sainte-maison ; le commerce des reliques, chapelets, scapulaires, &c., nourrit une ville qui, sans cette singulière ressource, mourroit de faim sur des tas de richesses. On y rencontre aussi beaucoup de petites boutiques où l'on vend des images de la Sainte-Vierge, des médailles auxquelles l'attouchement de la sainte-maison doit avoir communiqué une vertu toute particulière. Cette sainte-maison est déjà trop connue pour que j'en fasse ici une description particulière; on a pareillement d'amples détails de toutes les cérémonies auxquelles les ames dévotes se soumettent avant d'en faire la visite. Elles y arrivent en se traînant sur les genoux. Ce spectacle fait un effet assez singulier sur les étrangers. Ces bonnes-gens sont récompensés de leurs peines par les pieuses & douces impressions que la sainte-maison fait naître en eux, & par les larmes de joie qu'elle leur fait souvent répandre, dont, à la vérité, le spectateur de cette sainte corvée ne se fait guères d'idée.

Le trésor est renfermé dans les armoires d'une salle aussi superbe que spacieuse. Quoique l'on puisse croire avec quelque fondement, que beaucoup de ces pierres précieuses dont on fit jadis présent à cette maison, ont été prudemment échangées ; cependant la grande quantité des véritables, & les richesses immenses en or & en argent rassemblées dans ce lieu, forment un trésor si con-

ɛ́rable, que jamais, peut-être, le zèle
ıgieux n'en a accumulé un pareil. Il ne
oit pas bien difficile à des corsaires adroits
déterminés de l'enlever ; & l'on doit
onner qu'une tentative de ce genre n'ait
nt encore été faite. La ville n'est défen-
: que par cinq cents misérables soldats,
, n'étant nullement sur la défensive, op-
eroient une résistance à-peu-près nulle à
: attaque de nuit. On peut, il est vrai,
moyen d'un certain signal, répandre l'a-
ne dans tout le pays ; mais cette précau-
ı deviendroit inutile, si l'entreprise étoit
:cutée avec prudence & célérité. Je pré-
ds même qu'elle ne manqueroit pas d'être
ıronnée du plus heureux succès, & que si
trésor n'a point encore été pillé, il ne
t attribuer sa conservation qu'à l'esprit
·né & peu spéculatif de ces sortes de gens.
cette n'est que peu distante du rivage ; on
ıt facilement y aborder avec des chaloupes
ıées. S'il vient un jour à l'esprit des An-
is d'attaquer les possessions du Saint-Siége,
rs corsaires trouveront bien vîte le che-
n de la sainte-maison. J'avoue qu'un sem-
ble procédé rendroit cette nation en hor-
ır à tous les peuples catholiques ; mais
te réflexion ne contrebalanceroit pas,
ıs l'esprit d'un corsaire, l'idée de la gran-
ır & de la richesse du butin.

CHAPITRE V.

Florence. Nobleſſe, Langue. Spectacle. Littérature, Préjugé national. Arts. Galerie. Palais Pitti. Edifices publics. Piſe. Cathédrale. Cimetière. La tour penchante. Ponts. Bains. Univerſité. Sienne. Livourne. Projet de relever le temple de Jéruſalem. Conduite des Ruſſes pendant leur ſéjour à Livourne. Anecdote non imprimée qui a rapport à un événement extraordinaire. Quarantaine. Cafés. Hoſpitalité bien étrange.

LA Toſcane eſt, ſous ſon gouvernement actuel, le pays le plus fortuné de toute l'Italie. Des lois ſages, un commerce floriſſant, ſon agriculture miſe en honneur & prenant chaque jour de nouveaux accroiſſemens ſous un ciel pur & ſerein : il ne manque aux Toſcans que de ſentir leur bonheur. Quelle différence entre ſon maître actuel & le meilleur des Médicis! S'il n'eſt point entouré du cortégé brillant des beaux-arts qui accompagnèrent le fameux Côme pendant ſon ſiècle immortel, il ſurpaſſe certainement ce grand homme par l'étendue de ſes con-

oiſſances, ſa tendreſſe pour ſes ſujets &
:s ſoins qu'il ſe donne pour les rendre
eureux. Ce ſera les générations futures qui
ıoiſſonneront les fruits de ces excellens éta-
liſſemens, de ces lois ſi ſages; & la recon-
oiſſance élevera dans leurs cœurs des mo-
umens dignes du ſage Léopold. Il eſt éton-
ant que ce bon prince n'ait commencé que
:epuis quelques années à bien apprécier le
ıérite & l'influence des beaux arts. Abſorbé
ıns l'art de bien gouverner, & dans l'étude
es ſciences vraiment utiles, il ne voyoit ſa
.perbe galerie qu'avec les yeux de l'indif-
:rence. Il ne faiſoit rien pour elle, ne la
iſitoit même jamais, à moins qu'il ne fût,
our ainſi dire, forcé d'y accompagner des
ıerſonnes du plus haut rang qui venoient la
'oir. Une indifference pareille déſoloit les
mateurs & ſurprenoit les voyageurs. Ce
;roupe ſi fameux de Niobé & de ſes enfans,
ue l'on tira, en 1771, du palais de Médicis
le Rome, pour le tranſporter à Florence,
eſta pluſieurs années de ſuite dans un garde-
neuble du palais Pitti, enſeveli ſous un tas
le meubles de rebut, ſans pouvoir obtenir
a place qu'il méritoit. On l'en tira enfin,
orſque la ſcène changea ſi heureuſement à
l'avantage des beaux-arts. Sans doute le grand-
duc, en élargiſſant le cercle de ſes connoiſ-
ſances, ſentit plus vivement leur prix ineſti-
mable & devint ainſi leur protecteur le plus
zélé.

Un voyageur, arrivant à Florence, s'attend ordinairement à voir une ville d'une beauté extraordinaire; mais la haute idée qu'il s'en est formée se dissipe bientôt d'elle-même, sur-tout s'il a déjà vu d'autres belles villes. Il est même impossible qu'un homme qui a voyagé dans diverses parties de l'Europe, parle avec enthousiasme de la beauté de cette ville qui mérite, à-la-vérité, d'être admirée, mais qui n'est pas sans rivales. Un grand nombre de belles statues qui sont dispersées dans les divers quartiers de la ville, & qui, par la manière dont elles sont placées, manquent presque toujours leur effet, ne sont certainement pas toute la beauté d'une ville. Les grandes & larges pierres qui pavent les rues, quoique commodes, ne le sont pas, à-beaucoup-près, autant que les trottoirs de Londres. Florence partage, d'ailleurs, cet avantage avec Venise, Gênes, & plusieurs autres villes de l'Italie. Ses rues ne sont ni longues ni larges; ses places ne sont ni spacieuses ni magnifiques; & si l'on en excepte même quelques palais, quelques édifices publics, la Cathédrale, le *Batisterio*, où l'on baptise tous les enfans de la ville, un beau pont sur *l'Arno*, & ces statues dont j'ai déjà parlé, Florence, dans toute son étendue, n'offre rien de particulièrement remarquable. La grande place sur laquelle est bâtie le vieux palais du grand-duc (*Palazzo vecchio*) est la moins bien de

»utes, nonobstant quelques statues & plusieurs beaux groupes dont elle est decorée, : qui contrastent assez désagréablement avec architecture gothique du palais. Le reste de . place est entouré de maisons fort comiunes, & par *la Logia*, qui est le lieu de éunion des négocians. On a placé sous les :cades plusieurs chef-d'œuvres de sculpture u'il ne faut point oublier. L'aspect de lorence, de quelque côté que vous y ar-iviez, n'a rien de frappant, pas même sur ı terrasse d'un des jardins du grand-duc, ommé *boboli*, de laquelle l'œil plonge sur ı ville entière. En revanche, la vue de la ille sur la campagne, &, sur-tout, vers le allon où coule l'Arno, est délicieuse. L'œil 'égare avec un plaisir inexprimable sur des ôteaux plantés de vignes; mais Florence nême contribue peu à ces charmantes vues. :t c'est donc-là cette ville si merveilleuse, lont un de ses souverains disoit: *qu'il ne alloit la montrer aux étrangers que les Dimanches?* Cette forsanterie avoit peut-être quelque fondement au seizième siècle; dans :es temps où, hors de l'Italie, les beaux-ırts étoient encore au berceau, & où l'on ıe rencontroit presque que des maisons de ɔois dans les principales villes de l'Europe. Mais ces temps-là ont bien changé.

Autant la noblesse de Florence étoit riche sous les premiers Médicis, autant est-elle pauvre aujourd'hui. Aussi s'occupoit-elle alors

du commerce auquel cette ville doit toute sa splendeur; mais, depuis long-tems, elle se fait gloire de mépriser cette source inépuisable de richesses. Un noble Florentin croiroit se déshonorer s'il embrassoit la première vocation du grand Côme de Médicis. La pauvreté de cette noblesse ne lui permet pas de faire une figure bien brillante, & cependant sa dépense excède presque toujours de beaucoup ses revenus. Cet abus fait songer, depuis long-temps, au gouvernement à publier des lois somptuaires; & s'il est vrai que le luxe enrichit un grand Etat, & en ruine un petit, ces lois produiront les effets les plus avantageux dans ce pays.

Le grand-duc a déjà mis en usage, en 1782, les moyens les plus sensés pour arrêter cet amour dangereux de la dépense, non par des lois auxquelles on se dérobe par la ruse, & qui, par-là, n'auroient été d'aucun effet, mais par des exhortations qu'il fit circuler dans le public, &, sur-tout, par son exemle. Il a déclaré même qu'il ne verroit pas de bon œil à sa cour les personnes dont le costume ne seroit pas des plus simples; qu'il partiroit même de là pour donner les places & accorder des emplois honorables. Ceux de mes sujets qui sont riches, disoit-il, ne doivent montrer leur grandeur qu'en protégeant les arts, les manufactures, l'agriculture, & par des actes de bienfaisance. Les tribunaux de la Toscane ont aussi reçu de sages rè-

lemens; chose bien extraordinaire en Italie. On leur recommande, lorsqu'ils jugent au criminel, de ne point prononcer trop légèrement sur la liberté de leurs frères, d'être humains dans les interrogatoires, prudens dans l'intimation du serment, de presser la décision des procès, d'adoucir le sort des prisonniers, & de ne les laisser languir dans les cachots que le temps absolument nécessaire. Le grand-duc a aussi mis des entraves au plaisir de la chasse; il tient trop à la barbarie.

Le grand-duc n'est pas fort passionné pour le théâtre; cependant il préfère la comédie à l'opéra, ce qui donne occasion à une troupe de comédiens françois de s'arrêter quelquefois à Florence. Elle y étoit, lors de mon dernier séjour en cette ville, en 1780. Les acteurs n'étoient pas mauvais; il seroit même difficile d'en rencontrer de meilleurs dans les provinces en France; cependant les loges furent constamment vuides; & sans la bienfaisance du grand-duc, dont la noblesse fut, pour ainsi dire, forcée d'imiter la générosité, toute la troupe seroit, je crois, morte de faim. On est ici, plus que dans toute autre ville de l'Italie, dans la mauvaise habitude de jouer dans les loges pendant le spectacle. Le bruit qui en résulte, les visites perpétuelles d'une loge à l'autre, détruisent souvent tout le charme d'une belle ariette. Les Italiens y sont faits; une sensation agréable, mais rapide, est tout ce qu'ils sont suscep-

ribles d'éprouver dans ce moment. Il est, d'ailleurs, du bon ton que les dames soient attentives à tout autre chose qu'au spectacle. Il en est même qui affectent cette ridicule insensibilité jusqu'à choisir le moment où les plus fameux chanteurs, développant tout leur talent dans les plus sublimes morceaux de musique, rendent le spectateur tout oreille, pour entamer une conversation à haute voix. Les ballets sont le vrai talisman qui les arrache à leur indifférence. C'est un charme irrésistible qui fixe leur attention, malgré l'habitude où l'on est de répéter même les plus pitoyables danses bien des jours de suite. Les Italiens n'ont point fait encore de grands progrès dans cette partie du spectacle : l'invention, l'arrangement & l'exécution de leurs ballets sont également mauvais; & comme leur pantomime est toujours accompagnée de caricatures; que les talens précieux qui font un grand acteur leur sont entièrement inconnus, il seroit inutile de chercher de l'expression dans leurs danses. Ils sont pantins dans le comique, & grimaciers dans le tragique. Leur grand art est de bien caracoler & de prendre des postures indécentes. N'allez donc pas chercher chez eux des traces de cet art charmant dont Noverre nous a donné la plus ingénieuse théorie, & la pratique la plus étonnante. Ces prétendus ballets durent des heures entières; les Italiens ne s'en lassent jamais. Quel dom-

mage de prostituer, par de semblables farces, les plus riches & les plus admirables décorations !

Le chant & la bouffonnerie sont les deux passions favorites de cette nation ; les Florentins n'en sont point exempts. Ils détestent tout genre de spectable qui donne à penser, & applaudissent indifféremment à tout ce qui peut chatouiller la grossièreté de leurs sens. On avoit annoncé, pendant mon séjour à Florence, *Didon abandonnée*, opéra de Métastase. La première chanteuse, qui devoit jouer le rôle de Didon, tomba subitement malade, mais cela n'empêcha pas de jouer, même pendant plusieurs jours de suite, cette pièce dans laquelle Didon forme le nœud de l'intrigue, tout le reste n'étant qu'accessoire. Ainsi l'on joua *Didon* sans Didon. Si ce philosophe qui a prétendu que pour bien connoître un peuple, il falloit étudier son théâtre, a raison, la conclusion ne sera pas trop à l'avantage des Italiens.

C'est en Toscane, & sur tout à Sienne, que la langue italienne, à ce que l'on prétend, se parle avec le plus de pureté. Comme cette province a vu naître dans son sein les plus célèbres écrivains, qu'on s'y est constamment occupé à perfectionner la langue, il en est résulté qu'elle a donné le ton à ses voisins. Cependant en se conformant au style des Toscans, l'on s'est bien gardé d'adopter aussi leur prononciation ridicule-

ment affectée. Il est même à remarquer que cette prétendue beauté n'a point trouvé d'imitateurs dans les autres provinces de l'Italie. L'on connoît au contraire le proverbe : *lingua toscana in bocca romana* (la langue toscane dans la bouche d'un Romain). Entre autres singularités grammaticales, est celle du *c*, que les Toscans changent toujours en *h* : par exemple, *casa*, *hasa*; *cavallo*, *haballo*; *chiesa*, *hiesa*, &c. Cette affectation est très vieille chez eux. Le Dante en fait déjà mention dans son poëme, en disant que c'est à cela que les ames, dans l'autre monde, se sont apperçues qu'il étoit Toscan.

Les Italiens qui se sont tant appliqués à perfectionner leur langue, qui ont eu tant d'excellens poëets, ne sauroient citer un prosaïste élégant. On donne Algarotti pour un modèle en ce genre; mais quelle différence entre son style & celui des meilleurs auteurs anglois, françois & allemands! L'académie *della Crusca* à Florence peut donc être regardée comme une nouvelle preuve de la grande inutilité de ces sortes de sociétés: l'académie françoise est dans le même cas, ainsi que celle de Berlin, si renommée jadis par les prétendus avantages qui en résultoient pour le monde savant.

On imprime à Florence quantité d'ouvrages savans, mais si pédans & d'un si mauvais goût, qu'on les croiroit écrits, non dans le dix-huitième siècle, mais dans le

douzième. On y réimprime de vieux auteurs classiques surchargés de commentaires, qui prouvent combien les lumières sont encore foibles en Italie, & même en Toscane. Cette province si célèbre par ses poëtes n'en a plus un seul, mais elle a en revanche une foule de faiseurs de sonnets. J'ai déjà fait mention, dans le premier chapitre de cet ouvrage, du triste état de la librairie à Florence, où elle avoit été autrefois si brillante. Comme on n'y lit presque point, on ne sauroit espérer qu'il s'opère si-tôt une révolution en sa faveur. Les ouvrages que l'on imprime avec cette recherche & ce luxe typographique si surprenant, sont entièrement ou en grande partie aux frais du grand-duc : cela ne prouve donc rien à l'avantage de la librairie, qui cependant est, dans ce siècle, la véritable mesure d'après laquelle il faut calculer le degré de la civilisation d'un Etat.

Comme les Italiens ne lisent ni ne voyagent, & ne savent de langue que la leur, il est tout naturel qu'ils ayent le malheur de décheoir journellement, sans même s'en appercevoir. L'Irlandois Sherlock, connu par ses voyages, entreprit en 1771, de leur ouvrir les yeux. Comme il savoit assez bien l'Italien, il écrivit un livre en cette langue, où il peignit l'état actuel de leur littérature, & ne leur prouva que trop clairement combien étoient grandes leur ignorance & leur mauvais goût. Les noms de Shakes-

péar, de Richardson, de Pope & d'une foule d'autres écrivains célèbres, parurent alors pour la première fois dans un ouvrage italien, avec le tribut d'éloges qu'ils méritent. Il fit sensation; mais loin de profiter des bons avis qu'il contenoit, les beaux esprits se déchaînèrent contre l'auteur, & ne le nommèrent plus que *le matte inglese*. Bianconi, résident de la cour de Saxe, près du St. Siége, fut le seul qui trouvant les reproches de Sherlock fondés, prit la plume pour sa défense...

La bonne opinion que chaque Italien a de la province qu'il habite, devient risible à force d'être exagérée. Sa petite patrie est suivant lui le plus bel endroit de l'univers. Les raisons qu'il en donne lui sont venues par tradition; il ne cesse de les alléguer. Depuis le citoyen de la superbe Rome, jusqu'au bourgeois de la petite république de Lucques, ce défaut est commun à tous les Italiens. On ne s'étonnera donc pas que les Florentins, qui ont tant d'avantages réels, soient aussi les plus fanfarons. Hors de chez eux, tout est grossier & barbare; eux seuls sont parfaits, ont inventé & perfectionné toute chose; les grands hommes des autres nations sont infiniment au-dessous des leurs... Enfin l'on ne finiroit pas si l'on vouloit détailler les nombreuses prétentions de leur sotte vanité.

Malgré la ressource de la grande galerie,

des cabinets des particuliers, des ſtatues qui décorent les égliſes & les rues ; malgré les ſoins du grand-duc à donner du reſſort & de l'émulation à ſes ſujets, les beaux-arts ne font cependant que de bien foibles progrès à Florence. On obtient facilement la permiſſion de travailler dans les palais, & d'y copier des chef-d'œuvres. Les corridors qui conduiſent à la galerie du grand-duc, font garnis de ſtatues antiques & de ſuperbes tableaux. Comme ils ſont ouverts tout le jour au public, on y trouve ſans ceſſe un grand nombre d'artiſtes laborieux. Le ſeul art qu'on ait porté, à Florence, à un certain degré de perfection, c'eſt la moſaïque ; elle ſe nomme *Florentine*, parce que ce n'eſt que dans cette ville qu'on la fait travailler. Mais quoique ces ſortes d'ouvrages ſoient d'un brillant, d'un naturel & d'un effet ſurprenant, ceux qui les exécutent n'occupent qu'un des derniers rangs parmi les artiſtes ; ils ne paſſent même que pour de ſimples mécaniciens. Ils font des payſages, des fleurs, des fruits, des vues-de-mer, dont la raviſſante perfection ne ſera jamais ſurpaſſée par le plus habile pinceau. Comme la moſaïque eſt exceſſivement chère, les artiſtes qui exécutent les plus grands payſages quand ils ſont commandés, ne font ordinairement que de très-petits morceaux. Mais il n'appartient qu'à la moſaïque de Rome de traiter des ſujets tirés de l'hiſtoire ;

elle diffère de la *Florentine* en ce que la première ne peut se servir que de fort petites pierres, au-lieu que celle-ci en peut travailler de quatre pouces en longueur.

La galerie du grand-duc est le plus bel ornement de Florence; elle prouve combien un certain nombre de souverains, aimant les beaux-arts, peuvent rassembler de merveilles. Lorsque l'empereur François I prit possession de la Toscane, cette superbe collection eût été transportée à Vienne, sans une clause expresse du testament de la dernière princesse de la maison de Médicis, qui en défend l'exportation. Tout est donc resté à Florence; & cet amas prodigieux de vases d'or & d'argent en tout genre, qui viennent encore de Côme II, & qui eût été d'un si grand secours à la cour de Vienne pendant la grande guerre, est demeuré intact.

La galerie, considérée dans son ensemble, ne souffre point de comparaison; on n'a jamais, sous un même toit, rassemblé tant de chef-d'œuvres en tout genre. Mais si l'on entre dans le détail, on verra qu'une quantité de ces beaux morceaux se trouvent aussi ailleurs, & l'étonnement diminue alors. Cette remarque n'est certainement point celle d'un panégyriste outré, comme il en existe tant. Je conviens que la collection des statues antiques est précieuse, mais après la Vénus de Médicis, on ne peut en citer une seule du premier rang.

On ne sauroit donc comparer, dans le détail, la galerie de Florence avec le *Museo Clementino*. Il y a même des connoisseurs qui préfèrent les antiques de la *Villa Borghèse* & du Capitole, à celle du grand-duc. Il en est de même des tableaux, que ceux de plusieurs galeries de l'Europe égalent en nombre & en mérite. La célèbre *Madonna della sedia* de Raphaël n'est pas même dans la galerie, mais dans le palais Pitti, résidence du grand duc.

La seule chose qui distingue cette galerie, est une collection de portraits des plus grands peintres, faits par eux-mêmes. Elle garnit deux appartemens, & l'on en compte déjà au-delà de deux cens. Mengs est le dernier qui y envoya le sien : c'est le plus grand de tous ; il en a lui-même fixé la place. Battoni a aussi été prié d'envoyer son portrait ; mais comme cet artiste préfère l'argent à la réputation, il a mieux aimé renoncer à la gloire d'être placé parmi les grands maîtres de son art, que de travailler pour rien.

Etant à Rome, je lui témoignois combien j'étois étonné de ne pas l'avoir trouvé placé dans la collection ; il me répondit : Je n'ai pas de temps à sacrifier à un travail semblable ; que l'on me paye mon portrait, & je l'enverrai.

La feue électrice de Saxe, qui étoit tout à la fois poëte, peintre & musicienne, pro-

posa au grand-duc, lors de son séjour à Florence, d'augmenter la collection de son portrait: en effet, de retour en Allemagne, elle le peignit elle-même, & le lui envoya. Elle n'y figure pas comme princesse, mais comme peintre, le pinceau à la main. Cependant on a distingué le cadre, en le surmontant d'une couronne. On trouve encore dans cette collection, une certaine quantité de vases étrusques, d'autres vaisseaux antiques, des ouvrages en cire joliment travaillés, &c. Mais c'est la tribune qui renferme ce que Florence a de plus précieux. Ce sanctuaire de ce temple des arts, est un cabinet octogone des plus élégans; le jour y pénètre par le dôme. Tout ce que la galerie a de plus précieux & plus rare y est rassemblé: la Vénus de Médicis, cinq autres statues antiques, plusieurs tableaux de Raphaël, une excellente Madonna de Corrége, une Vénus de Titien &c. On changea quelque chose au bâtiment de la tribune en 1780. Ce changement, qui ne regardoit que l'intérieur de la galerie, fut poussé avec vigueur. Le grand-duc y assistoit souvent & encourageoit les ouvriers; il s'intéressa sur-tout à une salle, où l'on placera le groupe de Niobé, & qui deviendra une des plus belles de l'Europe. On a de plus ajouté plusieurs appartemens à ceux qui composent la galerie, & tiré des maisons de campagne du grand-duc, tous les tableaux de quelque valeur, pour

les y placer. Il y avoit autrefois grand nombre d'inconvéniens attachés à la fouille des antiques, que le grand-duc a fait disparoître, en accordant aux entrepreneurs, par une ordonnance positive, toutes les aisances & soulagemens qu'ils pouvoient desirer.

La cour réside au palais Pitti. Il tient son nom de son premier propriétaire, qui le bâtit dans le quinzième siècle; mais ruiné par les sommes immenses qu'il lui coûta, il fut obligé de le vendre à la maison de Médicis qui l'agrandit considérablement depuis. Alberti, noble Toscan, en avoit été l'entrepreneur. Cet artiste, qui avoit pris Vitruve pour son modèle, & qui étudia toute sa vie les chef-d'œuvres de la Grèce & de Rome, fut le premier des architectes modernes qui écrivit sur son art. On a encore de lui, en langue latine, plusieurs traités sur la peinture & la sculpture.

Ce palais, situé sur une éminence, n'est pas absolument grand, mais il est agréable, bien meublé & orné de peintures, & presque d'une beauté frappante. On y voit aussi une grande quantité de tableaux, plus précieux en partie que la plupart de ceux de la galerie. Nous avons déjà dit que ce sublime morceau de Raphaël, connu sous le nom de *Madonna della sedia*, est de ce nombre: ce tableau présente la sainte Vierge assise, tenant son fils entre ses bras. Il n'a pas plus

de vingt pouces de hauteur; mais l'expreſſion, la magie de ce chef-d'œuvre eſt ſi puiſſante & ſaute tellement aux yeux, que les moins connoiſſeurs ſont forcés de l'admirer.

Le jardin du grand-duc eſt derrière le palais; il eſt en grande partie compoſé de terraſſes, animé par une grande quantité de jets-d'eau, & d'une belle étendue. Il n'a d'ailleurs rien de ſuperbe: auſſi il eſt aſſez négligé. Toutes les perſonnes décemment habillées peuvent s'y promener. J'y rencontrai le Prétendant qui s'eſt fixé depuis quelques années à Florence, & mène une vie fort retirée. Il ne vient jamais à la cour, ne fréquente aucune ſociété, parce qu'on lui refuſe le titre de roi, qu'il croit lui être dû. Ce fut par la même raiſon qu'il quitta Rome où ſa famille a été pendant tant d'années plainte & chérie, & où ſon frère, le cardinal d'York, jouit encore aujourd'hui de la plus grande conſidération. La nobleſſe romaine avoit eu, avant ſon mariage, la complaiſance de lui donner le titre de Majeſté; mais il piqua les dames romaines, lorſqu'après avoir épouſé une comteſſe de Stolberg, il voulut la préſenter dans les ſociétés comme reine. Après avoir eſſuyé pluſieurs mortifications, il quitta Rome pour ſe retirer à Florence.

La cathédrale eſt remarquable, tant par ſa grandeur que par le marbre de diverſes

couleurs, dont elle eſt couverte. C'eſt un reſpectable monument de la majeſté républicaine. Il en eſt de même du *Batiſterio* qui touche à la cathèdrale, mais qui en eſt cependant ſéparé. Les portes ſont de métal & à compartimens, dans leſquels ſont repréſentés des traits de la bible, de l'hiſtoire de l'égliſe, des légendes, avec un art & une délicateſſe étonnante. Tel étoit l'admiration de Michel-Ange pour ce chef-d'œuvre, qu'il avoit coutume de dire que les portes du *Batiſterio* méritoient d'être celles du Paradis. C'eſt dans cet édifice que ſont baptiſés tous les enfans de la ville. Je n'ai rencontré qu'en Toſcane des édifices particulièrement deſtinés à cette cérémonie.

PISE.

Il eſt impoſſible de jeter les yeux ſur Piſe ſans être ému de compaſſion. Cette ville ſi ancienne, jadis ſi riche, ſi puiſſante & ſi peuplée, n'eſt plus actuellement qu'une pauvre ville de province d'un petit Etat. Elle eſt grande, ſon enceinte eſt toujours la même que dans ces temps heureux où elle renfermoit un peuple libre, floriſſant & guerrier; actuellement la population ne paſſe pas dix-huit mille ames; l'herbe pouſſe dans les rues, qui ſont ſolitaires & déſertes; pluſieurs centaines de maiſons ſont entièrementvuides, & les loyers au plus bas prix. Comme on y

vit à fort bon marché, que le luxe n'eſt pas grand, bien des pauvres familles nobles s'y ſont fixées, & empêchent la ruine entière de cette malheureuſe ville. Cette miſère générale n'empêche cependant pas qu'il n'y ait ſpectacle toute l'année, & qu'on n'y donne, pendant le carnaval, des opéra ſuperbes. Il fut heureux pour Piſe que le comte Orlow la choisît pour ſon quartier général dans la dernière guerre avec les Turcs. Livourne étoit le ſeul port dans la mer Méditerranée, où la flotte Ruſſe pouvoit s'amunitionner; & chaque fois qu'ils avoient fait une excurſion, ou terminé une expédition, ils revenoient dans cette ville. Mais la ſociété de la nobleſſe, qui eſt nombreuſe à Piſe, la lui fit préférer: il y demeura preſque pendant toute la guerre. Comme il n'y a que quatre lieues de Piſe à Livourne, les principaux officiers ſuivirent l'exemple de leur chef, ſur-tout pendant l'hiver. Alors il régna à Piſe une abondance qu'on n'y connoiſſoit plus depuis des ſiècles, & les habitans goûtent encore aujourd'hui les fruits de cet heureux ſéjour des Ruſſes dans leur ville.

Piſe eſt une des plus anciennes villes de l'Italie. Du temps de Strabon, elle paſſoit déjà pour une ville maritime très-conſidérable. Elle étoit alors ſituée ſur les bords de la mer qui s'eſt inſenſiblement retirée depuis. C'eſt une choſe aſſez connue en Italie

à l'embouchure des fleuves qui vont se jeter dans les deux mers qui la baignent. Il est même des personnes qui prétendent que chaque siècle les Apennins s'abaissent sensiblement, & que les terres que les fleuves en arrachent & entraînent vers la mer, servent à agrandir l'Italie.

La première chose qui se présente à la vue lorsque l'on arrive à Pise du côté de Massa-Carrara ou de Gênes, c'est la place de la cathédrale, toute couverte de gazon. On y apperçoit fort peu de maisons bourgeoises; & à l'exception des jours de fêtes, on n'y rencontre pas une ame; de sorte que l'on seroit tenté de se croire transporté dans un séjour enchanté, car rien n'est plus majestueux, plus superbe & plus admirable que les palais dont cette place est environnée. L'église cathédrale, le *Batisterio* qui a des portes de métal comme celui de Florence, la tour penchante, le cimetière (*il campo santo*) sont, pour ainsi-dire, ensevelis sous l'herbe qui leur donne l'air d'une église de village. Il y a des bâtimens à Pise auxquels l'architecture a prodigué tout ce qu'elle a de riche, de majestueux & d'agréable; la tour penchante est la plus élégante de l'Italie.

L'église cathédrale a éte construite en 1016, presque toute entière de ruines grecques, par un architecte de ce pays, *Boschetto de Dulichio*. Elle est couverte de marbre en-dedans & en-dehors; les Pisans le

rapportoient dans le temps de leur grand commerce dans ces contrées. Ils commerçoient alors dans toutes les îles de la Méditerranée & de l'Archipel, sur les côtes de la Syrie, de l'Egypte, en Asie & en Afrique. L'église a cent grandes fenêtres qui éclairent l'intérieur; l'extérieur est décoré par quantité de colonnes & de beaux pilastres. Elle passe pour le plus bel ouvrage en architecture gothique de l'Italie. Un grand nombre de colonnes de granit qui soutiennent cet édifice, travaillées par des Grecs, sont dans le meilleur style. Il y en a qui sont d'une seule pièce de granit, quelques-unes même de porphyre. On en remarque une de cette pierre précieuse, haute de neuf pieds, qui est placée sur le maître-autel.

Le *Batisterio* & la tour penchante sont également embellies de ruines grecques. Il n'y a plus de doute actuellement que cette belle tour ne se soit vraiment affaissée, après qu'on a réfuté l'idée où l'on étoit qu'elle avoit été construite de la sorte. Ce n'est que parce que les pierres sont extrêmement bien taillées & très-bien cimentées, qu'elle a pu subsister six siècles de suite. Si l'on abaisse une perpendiculaire de son sommet vers la terre, on trouve qu'il diffère de quinze pieds de sa direction en droite ligne. On prétend que Galilée s'est servi de cette tour pour faire un calcul de la chûte des corps avec une plus scrupuleuse exactitude. Le

Le cimetière est remarquable, parce que sa surface est couverte de terre enlevée des environs du St. Sépulcre près de Jérusalem. Dans le milieu s'élève un grand bâtiment quarré en marbre. Ce fut dans le temps des croisades, auxquelles les Pisans prirent aussi beaucoup de part, qu'ils eurent cette singulière idée. Chacun rapportoit quelque relique de la Palestine: les Pisans s'imaginèrent que celle-là étoit la plus capable d'illustrer leur patrie; en conséquence leurs vaisseaux qui transportoient dans la Terre-Sainte une foule de valeureux soldats & des armes, au-lieu de revenir chargés d'or & de richesses, n'en rapportoient que des blessés & de la terre. Il en coûte beaucoup pour obtenir l'honneur insigne d'être enterré dans cette Terre-Sainte. Le plus beau Mausolée qu'on y trouve est celui du comte Algarotti, mort en 1765. Le roi de Prusse a fait élever ce monument aux cendres de ce savant, son ami (il fit depuis le même honneur au marquis d'Argens, à Aix en Provence.) Il en fit lui-même l'épitaphe qui renferme bien des choses en peu de mots, la voici: *Algarotti, Ovidii Æmulo, Newtoni discipulo, Fredericus.* Sa Majesté fut en correspondance avec lui jusqu'à sa mort; & s'il se fût rétabli de sa dernière maladie, il étoit décidé à faire encore une fois le voyage de Berlin.

Outre ces chef-d'œuvres d'architecture dont nous venons de faire mention, Pise possède encore nombre de beaux palais. Il ne faut sur-tout point oublier un pont en marbre sur l'Arno, sur lequel se livroient annuellement ces fameux combats que le grand-duc a réformés au grand regret de tous les Pisans.

Il y a des bains chauds à une demi lieue de Pise, que les Italiens visitent beaucoup, sur-tout depuis que le grand-duc les a fait rétablir. Ces bains sont bien réglés, propres & commodes ; choses extrêmement rares en Italie. On passe, pour y arriver, devant de superbes aqueducs, restes précieux de l'antiquité. Cette partie des environs de Pise est délicieuse, & aucune ville de la Toscane n'a rien à lui comparer. Si Pise est riche en ouvrages d'architecture, elle est en revanche bien pauvre en tableaux, & elle ne possede pas une seule statue antique.

Pise a une université, un observatoire, un jardin de botanique, un cabinet d'histoire naturelle, & une foule de professeurs, mais qui ne font pas beaucoup de bruit. Il se peut qu'ils soient savans dans quelques parties ; mais convenons aussi que leur ignorance de tout ce qui se passe ou existe au-delà des Alpes, tient vraiment de la barbarie. L'Allemagne sur-tout est pour eux un pays inconnu. J'ai eu occasion d'entretenir

un professeur de mathématiques, auteur qui n'avoit jamais entendu parler de Leibnitz & de Wolf, ni lu leurs ouvrages Je pourrois citer mille exemples de cette ignorance crasse qui règne généralement en Italie. La raison en est, en grande partie, que les Italiens négligent entièrement l'étude des langues. Il n'y a pas de pays en Europe, l'Espagne exceptée, où la langue françoise même soit moins connue. Il seroit inutile d'après cela de penser à d'autres langues, puisqu'entre trente Italiens, on en rencontre à peine un seul qui comprenne celle ci. Un Italien qui sans avoir voyagé étudieroit les langues angloise & allemande, seroit un phénomène qu'il faudroit presque désespérer de rencontrer dans ce pays. Comment pourroient-ils avoir une idée des beautés des poëtes & prosaïstes anglois ? Ils ne s'imaginent pas même que les Allemands puissent avoir une littérature florissante; aussi sont-ils à même de s'entendre faire par-tout des complimens excessivement galans, lorsque l'on ne sait pas toutefois de quel pays ils sont. Bartola, Napolitain, a tenté de traduire ou bien plutôt de travestir nos poëtes sous le titre, *Idea della poesia allemanna*; mais il n'a pas réussi; & il ne le pouvoit pas : les exemplaires sont restés au libraire.

SIENNE.

Pise est plus considérable que Sienne qui

a aussi une université. Cette ville est située sur la route de Florence à Rome, & fourmille conséquemment d'étrangers qui cependant ne s'y arrêtent ordinairement que fort peu de temps. Les femmes de Sienne sont les plus belles de toute la Toscane. On se pique d'y parler le plus purement l'italien. J'ai déja eu occasion d'en parler : ce dialecte affecté ne sauroit me plaire. Les Siennois ont encore une autre prétention ; ils veulent absolument passer pour les gens les plus spirituels de leur pays, & s'efforcent de le prouver en adoptant une manière de s'exprimer tout-à-fait extraordinaire. Un homme-de-qualité Siennois donnoit le bras à deux dames dans une promenade ; un chanteur étranger passe devant lui & le salue ; celui-ci lui rend son salut, & ajoute : *Votre esclave, monsieur qui accompagnez les instrumens.* Ce compliment excita des risées qui humilièrent extrêmement le virtuose. Voilà un échantillon de l'esprit siennois, dont j'ai été moi-même témoin. On se sert assez communément du mot *esclave* dans toute l'Italie ; c'est une manière de compliment fort ordinaire. L'expression de *très-humble* ou de *très-obéissant serviteur*, qui est en usage dans nos contrées, n'a pas semblé aux Italiens exprimer assez énergiquement leur profonde somission : ils ont donc eu recours aux galères, dont ils ont emprunté cette brillante image, qui doit servir à rendre plus expressifs les

témoignages extérieurs de leur politesse. Cette observation donne matière à bien des réflexions, mais je me garderai bien de les faire.

Sienne est grande & bien bâtie. La place du marché qui est située dans un fond, & qui forme une espèce de bassin, est d'une étendue extraordinaire. La population n'est pas grande, mais la pauvreté l'est pour le moins autant qu'à Pise. Il n'est resté que de bien foibles vestiges de l'ancienne splendeur de cette ville. L'église cathédrale en est un des principaux; elle est ornée de superbes tableaux & autres chef-d'œuvres de l'art: elle est extrêmement grande, & extérieurement toute couverte de marbre blanc & noir: ce qui est d'un effet assez heureux.

Livourne.

Livourne est un exemple sensible des merveilles que peut opérer, en un court espace de temps, une sage politique. Une ville de peu de conséquence, au sein d'un pays qui fourmille de ports de mer, voisine d'une ville opulente, & depuis long-temps en possession d'un commerce immense; étoit-il à présumer qu'elle acquerroit si rapidement ce haut degré de splendeur, & qu'elle deviendroit, par son commerce, la rivale de son orgueilleuse voisine? C'est cependant ce qui est arrivé, & cela, sans une révo-

lution politique bien extraordinaire. Plus le commerce d'Anvers tomboit en décadence, plus celui d'Amsterdam devenoit florissant; mais les mêmes rapports ne subsistent point entre Gènes & Livourne. Celle-ci est la seule ville de l'Italie dont la splendeur s'accroisse journellement (1). La population monte déjà à quarante-cinq mille ames, & augmente tous les jours. Il ne s'étoit écoulé que six ans entre mon premier & mon second séjour en cette ville; &, dans ce court espace de temps, les changemens en bien étoient cependant frappans. Lorsque la république de Gènes céda Livourne à la maison de Médicis, ce n'étoit qu'un petit bourg pauvre & mal-sain; mais la grande population opéra bientôt la plus brillante métamorphose, au grand désespoir de ses anciens maîtres. Livourne étant une ville moderne, il ne faut y chercher ni des monumens de l'antiquité, ni des chef-d'œuvres plus récens d'architecture, de belles églises, des palais, encore moins des galeries de tableaux & des collections de statues. Il faut laisser ce soin aux races futures. On n'admire encore à Livourne qu'une grande industrie, des fabriques, des manufactures & une marine

(1) Trieste est à la vérité dans le même cas; mais quoique l'on parle italien dans cette ville, tout le monde sait cependant qu'elle n'appartient point à l'Italie, mais à l'Allemagne.

brillante. C'est le port, sur la Méditerranée, le plus fréquenté, sans même en excepter Marseille. Il faut convenir aussi que le gouvernement protége d'une manière toute particulière son commerce, par une grande liberté & des loix sages, par des traités avec les Etats barbaresques, en soutenant une compagnie des Indes, & par une très-grande tolérance.

Les Juifs fourmillent à Livourne, & y jouissent de très-grands priviléges. Ils font toute sorte de commerce, mais sur-tout celui du corail; leurs fabriques en ce genre sont les premières de l'Europe. C'est ici le lieu de parler d'un projet que sa singularité rend d'autant plus intéressant, qu'on avoit même déjà commencé à le mettre à exécution. Quelques officiers allemands qui se trouvoient sur la flotte russe dans la dernière guerre contre les Turcs, & qui avoient fait connoissance avec le célèbre Aly-Bey, convinrent avec quelques Juifs établis à Livourne, de faire à ce rebelle, qui étoit alors dans son moment brillant, la proposition de leur livrer Jérusalem, au moyen d'une certaine somme d'argent. Cette ville étoit en son pouvoir, & l'on connoissoit la soif insatiable de richesses, qui dévoroit Aly-Bey.

Il y consentit; mais ses demandes furent exorbitantes; car outre une grosse somme d'argent, il prétendoit encore que la Russie le soutînt dans la suite de ses entreprises.

Cette puiſſance, dont le principal intérêt étoit d'affoiblir ſon ennemi de quelque manière que ce fût, lui promit ſous main de l'aſſiſter; & les Juifs de Livourne, qui formoient déjà les projets les plus brillans, qui ſe flattoient de la garantie des premières puiſſances de l'Europe, & rebâtiſſoient peut-être en idée le temple de Jéruſalem, écrivirent à leurs confrères d'Angleterre & de Hollande. La groſſe ſomme qu'exigeoit Aly-Bey étoit la plus petite des difficultés, & l'on auroit peine à décider juſqu'où eût été pouſſée la réaliſation de cette étrange idée, ſi Aly-Bey, par ſa mort, ne l'eût entièrement fait évanouir.

Le long ſéjour que fit la flotte ruſſe dans le port de Livourne, d'où elle tiroit toutes ſes munitions, & où elle amenoit toutes ſes priſes, fut à cette ville d'un avantage inappréciable : on fermoit en conſéquence les yeux ſur quantité d'abus. Les Ruſſes mirent cette condeſcendance à profit, & ſe permirent des choſes qui ne reſtent impunies dans aucun pays du monde. L'anecdote ſuivante va le prouver. Le chien d'un officier Ruſſe, qui ſuivoit ſon maître par la ville, s'étant égaré parmi les fuſils d'un corps-de-garde, à une des portes de la ville, y occaſionna du déſordre. Il étoit tout naturel que la ſentinelle chaſſât cet animal; auſſi le fit-elle, mais malheureuſement par un coup de pied. Le ruſſe, que ce procédé offenſa,

tomba, la canne à la main, sur la sentinelle toscane, & l'accabla de coups. Les cris du pauvre malheureux donnèrent l'alerte à toute la garde, & l'officier de service se présenta pour arracher son soldat des mains du russe, qui devenant plus furieux encore par la résistance, traita l'officier comme la sentinelle. Le singulier de l'aventure est qu'elle resta-là, & sans aucune suite.

Il arriva dans cette ville un événement beaucoup plus remarquable dans le mois de mars 1775. Une dame russe, qui devoit le jour à une union illégitime, mais qui étoit du sang le plus auguste de cet Empire, avoit passé deux ans à Rome, où elle vivoit dans la plus affreuse indigence. De cet état d'humiliation & de misère, comment lui eût-il pu venir en idée de jeter les yeux sur un trône, & de concevoir l'espoir d'y monter un jour? Elle étoit d'un caractère prudent & doux, & d'une figure intéressante. La visite d'un officier russe expressément député, vint tout-à-coup troubler sa solitude. Il lui fit verbalement les plus étranges propositions; l'offre d'une grosse somme d'argent y donnoit encore plus de poids.

La grande pauvreté de la dame donna à ce dernier argument tout l'effet que l'on en pouvoit attendre. Elle se laissa même persuader de se rendre à Pise au commencement de l'année 1775. Le comte Alexis Orlow, qui s'y trouvoit dans le même temps,

la reçut comme une reine; il l'accompagna par-tout; & au spectacle, aux yeux de tout le public, il avoit pour elle des égards si marqués & un ton si respectueux, que la noblesse, qui connoissoit le caractère vain & orgueilleux du comte, en fut dans le plus grand étonnement; personne ne pouvoit deviner quelle étoit cette singulière inconnue. Cette comédie dura pendant tout le carnaval. Enfin, la proximité de la ville de Livourne fournit l'occasion de faire, comme par hasard, la proposition d'y aller faire un tour. L'infortunée l'accepte, & on la fait descendre chez le consul anglois Dyk, qui la reçut de la manière la plus engageante. A table, on vint à parler de la flotte; & comme elle avoua n'être jamais montée dans un vaisseau de guerre, on l'engagea à satisfaire sa curiosité. Qu'elle étoit loin alors de prévoir sa triste destinée! Le comte la conduit à la chaloupe, y entre avec elle; on navigue vers le navire, on y monte. Quel changement de scène affreux! A peine y a-t-elle mis les pieds, qu'on lui annonce du ton le plus insultant qu'elle est prisonnière, & on le lui prouve en lui mettant les fers aux mains. Le navire resta encore deux jours à l'ancre, pour se préparer à retourner en Russie. Il étoit défendu à toute chaloupe étrangère d'en approcher; les sentinelles menaçoient de faire feu. Cela n'empêcha cependant pas plusieurs Livournois d'en approcher de très-près, pour voir le

déplorable objet de leur curiosité. La malheureuse se présenta souvent à la fenêtre de la cajute, avec toutes les marques du plus violent désespoir. Le troisième jour, on apperçut le vaisseau qui mettoit à la voile avec sa proie. J'arrivai à Livourne peu de jours après ; toute la ville étoit encore en rumeur, & la cour sur-tout fit connoître d'une manière non-équivoque, combien elle étoit choquée d'un procède si nouveau.

Hakert, peintre brandebourgeois qui demeuroit à Rome, fut chargé de peindre les victoires des Russes dans cette guerre. Comme l'incendie de la flotte Turque à Tchesme avoit été leur expédition la plus brillante, le comte Orlow fit mettre le feu à un vaisseau dans le port de Livourne, pour rendre au peintre la chose plus sensible. C'est ce qui a donné lieu au bruit si ridicule qui se répandoit alors, que le comte avoit voulu donner au duc de Glocester le spectacle d'un feu-d'artifice aussi nouveau qu'extraordinaire. Ce spectacle attira en effet une foule de peintres de toutes les contrées de l'Italie : reste à savoir s'ils ont vu quelque chose de plus que des flammes éclipsées par des tourbillons de fumée, & si cela valoit réellement la peine de faire tant de chemin. Hakert peignit cet incendie de la flotte Turque & les autres exploits des Russes, & l'illustre Catherine le récompensa d'une manière digne d'elle.

Les palais & les églises de Livourne ne sont ni grands ni superbes, mais on y rencontre cependant quantité de maisons dont l'intérieur est décoré avec goût, & élégamment meublé. Le consul anglois Dyk a même outré ce genre de luxe à un point qui passoit l'imagination de bien des princes de ce pays. Sa maison, qui est immense, est partagée en appartemens d'été & d'hiver. Les tapisseries, les meubles, tout enfin, jusqu'à la plus petite bagatelle, est différencié, & destiné à certaine saison de l'année, avec la recherche & la ponctualité la plus grande. C'est en France que l'on a inventé ce raffinement, où il est adopté, comme on sait, par plusieurs grands seigneurs; mais il n'a trouvé encore que fort peu de partisans. Cette recherche n'en est que plus frappante chez le consul Dyk. Les avantages qu'il en tira furent grands. Sa maison fut tellement du goût du comte Orlow, qu'il s'y logea & le chargea de l'approvisionnement de la flotte russe. Un négociant allemand nommé Frank, qui tient la première maison de commerce à Livourne, avoit été jusqu'alors en possession de cette commission importante; il avoit des droits à la reconnoissance du comte, & lui avoit aussi offert sa maison; mais comme il avoit malheureusement omis de la partager en appartemens d'hiver & d'été, celle de Dyk eut la préférence, & cette préférence lui valut cette commission lucrative, dont

l fut profiter si adroitement que, calcul fait, il gagna un million de sequins à la fin de la guerre. On crut dédommager Frank par le titre de consul-général de la cour de Russie en Italie, avec des appointemens considérables; mais il le refusa, sous prétexte que le grand nombre de ses affaires ne lui permettoit pas de remplir un tel poste. L'Impératrice, qui ne vouloit cependant pas laisser sans récompense des services dont elle-même reconnoissoit l'importance, lui accorda de très-grands priviléges de commerce, dont ses navires jouissent encore dans tous les ports de l'Empire.

Le grand commerce au Levant & sur les côtes barbaresques, est cause que l'on est obligé de faire ici la quarantaine la plus stricte. Personne ne peut espérer d'en être exempt. On n'a égard ni au rang, ni à la parole, ni même aux marques les plus évidentes de la plus parfaite santé. Cette quarantaine se fait dans des maisons élevées à cet effet non loin du port. Sa durée varie beaucoup; elle se fixe pour l'ordinaire d'après les contrées d'où l'on arrive, & les certificats de santé. Toute la faveur que l'on fit au comte Orlow, qui se trouva souvent dans ce cas, fut d'excepter sa personne seulement de quelques jours du terme prescrit. Les marins ont la plus grande aversion pour les longues quarantaines; ils mettent tout en usage pour les esquiver. L'équipage d'un vaisseau venant

du Levant, est en alerte aussi-tôt qu'il arrive à la vue du port de Livourne. Chacun est alors obligé de se décrasser, & même de se parer; on prodigue les liqueurs fortes, pour se donner un air de gaieté & de vivacité; on force les malades de quitter le lit & de déguiser leur mal-être. Leur maladie est-elle équivoque; on les met quelquefois à terre avant que le vaisseau soit entré dans le port. Je sais qu'un vaisseau se servit de cette supercherie. Il avoit deux hommes à son bord, dont la maladie avoit paru indéfinissable au médecin du vaisseau; comme ils étoient Italiens & connoissoient le pays, on les déposa à terre pendant la nuit. Le vaisseau continua ensuite sa route vers Livourne, s'inquiétant fort peu de ces deux malades dont on n'entendit plus parler. Si cette manœuvre eût été découverte, leur vie étoit en danger: les loix du pays sont sur ce point de la plus grande sévérité; c'est aussi la partie de la police qui est la mieux entendue en Italie. Le plus petit bâtiment, ne fût-il parti que de quelques milles de là, doit, s'il veut entrer dans un port, se légitimer au préalable auprès des commissaires de santé: il ne sauroit en obtenir la permission auparavant.

Les cafés de Livourne sont les plus beaux de l'Europe. Rien ne surpasse l'élégance de leur décoration; les murs sont, pour ainsi dire, tapissés de glaces, & le soir si prodigalement éclairés, que l'on croiroit ces illu-

nimations destinées à célébrer quelque grande fête. Les lois de l'hospitalité sont non-seulement aussi peu respectées à Livourne que dans le reste de l'Italie, mais il semble, par un usage introduit dans cette ville, que l'on ait pris à tâche de les braver toutes; ce qui ne fait pas trop d'honneur à une ville riche & de plus commercante. Tout étranger qui n'est pas Italien, paye le billet de spectacle au double; en cas de refus, l'entrée lui en est interdite. Son costume & ses manières sont-elles italiennes, fait-il bien la langue, est-il inconnu; il ne lui en coûte que le prix ordinaire; mais il court les risques de l'avanie la plus complète, s'il est découvert. Les Livournois veulent-ils excuser cette bassesse en disant que ce spectacle est principalement pour eux, qu'ils contribuent dans tous les temps à son entretien, & qu'ils n'ont en conséquence, sans égard pour les devoirs de l'honnêteté, en vue que leur intérêt personnel: on leur demandera si les Milanois, les Génois & les Romains ne sont pas aussi bien étrangers à Livourne qu'un Anglois ou un Allemand; si les Ultramontains sont seuls étrangers chez eux. (Je dirai ici, en passant, que nos spirituels voisins *par de-là le Rhin*, attachent à ce mot la même idée que jadis les Grecs & les Romains à celui de barbare.) Qu'il en soit ce qu'il voudra, il reste toujours certain que c'est la seule ville de Livourne qui se déshonore par un usage

aussi avilissant, lequel, nonobstant toutes les spéculations pécuniaires si en vogue de nos jours, n'a encore trouvé d'imitateurs en aucun pays de la terre.

CHAPITRE VI.

Gènes. Gouvernement. Caractère. Commerce. Capitaux. Economie. Sciences & beaux-arts. Architecture. Femmes. Langue. Exercices de religion. Confréries. Les cendres de St. Jean. Délivrance de Gènes par le peuple en 1745. Troupes de terre & marine. Esclaves des galères qui se vendent eux-mêmes. Occupations de la noblesse. Clifford. Banque de Gènes. Assemblées. Les Sigisbées. Lucques.

GÈNES, cette république jadis si puissante, qui étoit maitresse d'un fauxbourg de Constantinople, & qui répandit l'effroi jusques dans les lagunes de Venise, est tombée actuellement dans le plus triste état de décadence. Sa foiblesse perce de toutes parts, & il est bien douteux qu'elle se maintienne encore long-temps dans son état de liberté. Ce fut une bien triste nécessité que celle qui la contraignit de céder l'île de Corse à

ı France. Ses troupes étoient en trop petit
ıombre pour résister à la valeur patriotique
le ces insulaires, qui luttoient contre la ty-
annie. On a calculé que la conquête de
'e cette petite île, qui n'a environ que
ent vingt-quatre mille habitans, a coûté
la France vingt mille hommes & soixante
nillions de livres. On pourroit avancer que
a république gagna beaucoup plus qu'elle
ıe perdit par cette cession, si la Corse, dont
a ville de Gènes tiroit la plus grande partie
le ses vivres, ne lui avoit point été par là de
a plus grande utilité. Ces transports n'ont
lus lieu depuis qu'elle appartient à la Fran-
e. S'il s'en fait encore quelques-uns, les prix
ont si hauts que les gens du commun ne sau-
oient y prétendre. Cette cherté de vivres,
lont on n'a pas même l'espoir de voir la
in, a donné lieu à un mécontentement du
euple contre le gouvernement, qu'il fait
ouvent éclater publiquement. Il est à re-
narquer que, dans ce cas comme dans d'au-
res, la republique de Gènes contraste avec
elle de Venise de la manière la plus frap-
ante. Dans cette dernière, toutes les lan-
ues sont pour ainsi dire liées; à Gènes, au
ontraire, le gouvernement écoute sans in-
uiétude les cris & les rumeurs les plus vio-
entes d'une populace déchaînée. Si c'est par
ın motif politique qu'il se conduit ainsi, on
eroit presque tenté d'adopter ce principe si
pernicieux à l'humanité, que pour bien gou-

verner les peuples, la févérité vaut mieux que la douceur; car un peuple, mécontent de fon gouvernement fent infenfiblement l'amour pour fa patrie fe refroidir. Gènes eft dans ce cas; voyez au contraire les Vénitiens régis avec un fceptre de fer, vouer à leur patrie l'attachement le plus parfait.

Les affaffins font traités avec la même condefcendance; les fénateurs & les premiers de la république ne font eux-mêmes pas à l'abri de leurs coups. J'affiftai moi-même à un dialogue affez vif entre le général de la république & un artifan, dans le palais du doge. (Gènes contrafte encore avec Venife en ce que le général de la république eft toujours un fénateur; au-lieu qu'à Venife il faut que ce foit abfolument un étranger.) Le frère de cet homme avoit été arrêté pour un délit dont il fe difoit innocent. Celui-ci demandoit fa délivrance en termes péremptoires, & menaçoit même de fe venger en cas de refus. Mon étonnement fut extrême en voyant une fi haute impudence dans le palais du doge, & en préfence de plus de cent perfonnes, autorifée, pour ainfi dire, par la douceur & la condefcendance du général. Quelle preuve plus forte d'un gouvernement foible & chancelant! Il fe donna des peines infinies pour appaifer cet homme, & révoqua même fur-le-champ l'ordre qu'il avoit donné de ne laiffer parler perfonne au délinquant.

Les Génois font plus fins & plus induf-

rieux que les autres Italiens. La terre in-
;rate & stérile qu'ils habitent en est cause;
a nature, si prodigue pour leurs voisins, n'a
:té qu'une marâtre impitoyable pour eux. Ils
herchent à réparer cette disgrâce par une
ctivité & un esprit de combinaison qui leur
jusqu'ici parfaitement réussi. Les Ligu-
iens, qui habitoient anciennement ces con-
rées, étoient du même caractère. Les voya-
eurs rencontrent souvent des exemples bien
:rappans de cette grande vérité. Une terre
ngrate réveille l'industrie, & la surabondance
e toutes choses l'étouffe. Que l'on compare
: sol marécageux & humide de la Hollande
vec les environs délicieux de Naples. Cette
rande industrie des Génois, cet esprit d'usure
& de rapacité qui en résulte, leur manière
'agir & de penser si différente de celle de
eurs compatriotes, les fait haïr non-seule-
nent de leurs voisins, mais encore de tous
:s autres peuples de l'Italie.

Par un raffinement d'économie politique,
dopté en partie dans d'autres pays, le gouver-
ement Génois s'est approprié le monopole
e toutes les denrées de consommation jour-
alière, telles que le pain, le vin, l'huile, le
ois : en un mot, toutes les choses les plus
ndispensables à la vie, sont vendues exclusi-
ement dans certains magasins établis dans
ı ville à cet effet ; & malheureusement
outes ces denrées y sont ordinairement très-
mauvaises & très-chères. Comme il est pres-

que impossible de faire la contrebande, le peuple est forcé de venir s'approvisionner dans ces magasins. La noblesse & les riches commerçans peuvent, au moyen d'une certaine rétribution, obtenir le droit de faire venir leurs provisions des pays étrangers, mais ils n'en osent rien vendre. Il leur est cependant permis de faire présent de quelques bouteilles de vin aux étrangers. L'impossibilité de trouver dans tout Gènes du vin potable, met un grand prix à cette honnêteté. Ce monopole trop étendu est la principale cause de l'extrême pauvreté du bas peuple dans cette ville d'ailleurs si riche. Sans la grande quantité de fondations & les fortes aumônes qu'on lui distribue, il risqueroit souvent de mourir de faim.

Gènes renferme quatre-vingt mille ames dans son enceinte. Dans ce nombre il n'y a pas deux cents familles riches, trois ou quatre fois autant qui soient à leur aise; tout le reste languit dans la plus extrême misère. L'État, qui est aussi très pauvre, n'entrevoit pas la vraisemblance de pouvoir un jour acquitter les énormes dettes qu'il a contractées.

On dit assez communément que Gênes est le Pérou de l'Italie. Les grosses sommes que cette ville a prêtées & prête encore à des rois, des princes & des sociétés, semblent encore confirmer l'opinion que l'on a qu'elle posséde des richesses inépuisables. Mais si l'on examine les choses avec plus

l'attention, l'on trouve que ce n'eſt, à peu le choſes près, qu'un préjugé. La chûte to-:ale du commerce des Génois, dont Livourne :ſt cauſe en grande partie, les a contraints le faire travailler leurs capitaux par des bil-ets-de-change & des prêts. Auſſi eſt-il bien are de trouver à Gènes de gros magaſins ›ourvus de productions étrangères; choſe ſi ommune dans les autres villes commerçantes. J'eſt donc dans ſon argent que le Génois ait conſiſter actuellement tout ſon com-nerce : mais comme l'argent ne ſauroit, par a valeur intrinsèque, faire la richeſſe d'un Etat, qu'il n'en eſt même que la preuve, il ıe faut donc le conſidérer ici que comme ıne ſimple marchandiſe. S'il venoit à man-quer, toutes les branches de commerce eroient coupées aux Génois, les productions le leur pays étant ſi peu de choſe; c'eſt même ıne raiſon de plus pour que leur commerce oit preſque entièrement paſſif, quelque pro-it qu'ils faſſent en prêtant leur argent à 'étranger. Peut-être ſera-t-on tenté de :roire, cette branche de commerce étant la eule que les Génois ayent ſu ſe conſerver, ju'ils ont de l'argent en abondance : on ſe rompera encore; la plus petite comparaiſon ra prouver ce que j'avance. La maſſe d'ar-gent qui circule dans Gènes ne monte point u-delà de trente-ſix millions de notre mon-noie : cette ſomme, quelque grande qu'elle oit, ne paroîtra pas extraordinaire ſi l'on

considère qu'elle fait la seule richesse de cet État. Hambourg n'a peut-être pas une moindre circulation d'espèces, quoique sa véritable richesse ne soit pas dans ses coffres-forts, mais dans ses immenses provisions de productions, soit brutes soit préparées, entassées dans les magasins. Les capitaux que Gènes a placés dans les pays étrangers, montoient, au mois de Juin 1780, à cent quatre-vingt millions de livres ; mais une bonne partie de cette somme se trouve entre des mains peu sûres. Comparons donc toutes ces richesses avec les dettes effectives de cet État, & nous trouverons qu'elles n'auroient pas suffi aux Anglois pour soutenir six mois seulement la dernière guerre d'Amérique. Il est bon de faire quelquefois de semblables calculs, pour se donner une juste idée des rapports des divers États entre eux, lesquels sont souvent, du petit au grand, & à l'inverse, infiniment plus grands qu'on ne se l'imagine au premier coup-d'œil.

La grande économie avec laquelle vivent les Génois, même les plus riches, afin d'être encore en état de prêter en partie les intérêts des sommes qu'ils tirent du dehors, passe toute idée. Un Hollandois la trouveroit exagérée. Voilà pourquoi ils sont si peu hospitaliers, & menent une vie si retirée ; delà provient cette grande simplicité de costume, la modicité des divertissemens publics : cette même économie enfin est cause que l'on

e trouve pas un ſeul ſavant, pas un ſeul
tiſte habile dans une ville auſſi conſidé-
ble, la patrie d'un Colomb & d'un Doria.

Cet eſprit d'économie a de plus introduit
uſage des habits noirs, coſtume ſi frappant,
: que l'on n'a adopté dans aucune autre ville
e l'Europe auſſi généralement. Les Véni-
ens, il eſt vrai, portent tous des manteaux
ouges; mais ils ne ſervent qu'à couvrir les
abits de couleur avec leſquels ils paroiſſent
ans les ſociétés. Mais tout ſe met en noir
Gènes; &, pour peu que l'on s'imagine
re élevé au-deſſus de la lie du peuple, on
garde bien de s'habiller d'une autre cou-
ur. Cette mode rend, dans les ſociétés, le
oup-d'œil général ſi triſte & ſi lugubre,
u'elle ſemble encore diminuer le peu de
ociabilité qui la caractériſe.

Les Génois ne ſont pas moins amateurs
u ſpectacle, que les autres peuples de l'Ita-
e; mais ils aiment encore plus l'argent:
uſſi ne faut-il pas s'attendre à Gènes, à
oir de ces ſuperbes opéra que l'on repré-
nte dans des villes plus petites même &
oins conſidérables. Les comédiens y ſont
mal payés, qu'on n'y rencontre ordinai-
ement que le rebut des autres villes. Si un
anteur de quelque réputation s'arrête à
ènes, ce n'eſt jamais qu'en été, où preſque
ous les théâtres de l'Italie ſont fermés. Le
oncours eſt alors conſidérable, parce qu'on
eut l'entendre à bon marché, ſi toutefois

ce n'eſt pas encore payer trop cher ce plaiſir paſſager, par la chaleur étouffante de la ſaiſon, à laquelle on ne ſauroit échapper au ſpectacle.

Gènes eſt le ſeul État un peu conſidérable de l'Europe qui n'ait point d'univerſité. L'indifférence des Génois pour tout ce qui tient aux ſciences & aux beaux-arts, eſt preſque incroyable; & c'eſt encore en quoi ils contraſtent avec les Vénitiens, qui ſoutiennent & protégent les ſavans & les artiſtes. Si les palais de Durazzo, Brignoli & Carrega, &c., n'euſſent point été garnis de ſuperbes tableaux au ſeizième & dix-ſeptième ſiècle, on n'y ſongeroit certainement pas de nos jours. Ces collections, loin d'être augmentées, ne ſont pas même dignement entretenues. Un artiſte courroit riſque à Gènes de mourir de faim; ils fourmillent dans les autres villes de l'Italie, mais on n'en rencontre pas un ſeul ici, encore moins des ſavans, ſur-tout depuis l'abolition des Jéſuites. L'ignorance des Génois eſt ſi grande, qu'elle tient vraiment à la barbarie: ils ont pluſieurs bibliothèques, mais ils n'y mettent pas les pieds. On auroit tort d'attribuer à l'eſprit de commerce cette indifférence pour toute autre connoiſſance: les principales villes commerçantes de l'Allemagne, de la France, de la Hollande même, où chaque individu eſt imbu de cet eſprit, où l'économie eſt la première des vertus, nous offrent les plus fortes

preuves

preuves du contraire. Je passe sous silence l'Angleterre, où le négociant est le plus zélé protecteur des arts, & souvent un savant lui-même.

Les belles églises & les édifices publics sont encore des temps passés, où un tout autre génie animoit la république. L'église de l'Annonciation est une des plus belles de l'Italie. L'intérieur est décoré avec un très-grand luxe. On en peut dire autant de la Cathédrale; mais rien n'est plus remarquable à Gênes, en fait d'architecture, que le pont de Carignan, qui semble suspendu dans les airs. Ses deux extrémités sont posées sur deux montagnes; sous son arche s'élèvent des maisons hautes de six étages. C'est à un zèle religieux que ce chef-d'œuvre doit son existence. La famille de Carignan a fait bâtir une église qui porte son nom, & qui est un des plus beaux ornemens de Gênes. Elle est située sur une montagne; chose fort incommode pour les bonnes ames qui la visitent souvent; & ce fut ce qui engagea les Carignans à faire construire ce pont qui, de la montagne voisine, conduit immédiatement à l'église. Ce pont est tout-à-la-fois une promenade très-agréable, de laquelle on peut voir bien avant dans la mer. Une fort belle terrasse, qui est la promenade ordinaire de tous les Génois, offre une vue plus brillante encore; elle fixe, sous un même horizon, une étendue immense de

mer, la ville, & un grand nombre de maiſons de campagne.

Gênes, qui eſt une ville ſi ancienne, n'a pas ſu conſerver un ſeul monument de l'antiquité; elle ne poſsède qu'un bien petit nombre de ſtatues, & pas une ſeule qui mérite d'être citée. Demande-t-on aux Génois des chef-d'œuvres du ciſeau; ils vous ſont voir auſſi-tôt trois ſtatues de Puget. Ces ſtatues ſont belles, mais ne méritent cependant pas d'être placées à la tête d'une collection, ſur-tout dans une ville grande & riche, ſituée au ſein d'un pays où les beaux-arts brilloient jadis avec tant d'éclat. Cette circonſtance, & le nombre des tableaux de peintres fameux, qui n'eſt nullement proportionné avec la grandeur & l'importance de cette ville, me fait croire que l'indifférence des Génois pour les beaux-arts n'eſt pas tant l'effet de leur grand eſprit d'économie, qu'une ſuite de leur caractère.

Gènes porte le ſurnom de ſuperbe. C'eſt la vanité & non l'amour de l'architecture, qui décora cette ville de ces magnifiques palais qui, quelque agréables qu'ils ſoient au coup-d'œil, quelque impreſſion qu'ils faſſent ſur un obſervateur qui ne pénètre point au delà de la ſurface des choſes, ſont cependant bien loin d'être travaillés dans le beau ſtyle de l'art dont Rome, Florence & tous les ouvrages de Palladio nous fourniſſent de ſi brillans modèles. Le ſuperbe point-de-

vue de Gènes du côté de la mer, si vanté par ses habitans, est chèrement acheté par des rues étroites & puantes, nécessitées par la singulière situation de la ville, qui, resserrée entre la mer & les montagnes, s'étend sur une bande de terre extrêmement étroite. Cet espace de terrein sur lequel Gènes est bâtie, se courbe en demi-cercle, & son peu de largeur fait encore qu'une partie de la ville se prolonge jusque sur le penchant des montagnes : ce qui lui donne cet air d'amphithéâtre si vanté. Il n'y a que bien peu de rues dans lesquelles on puisse aller en voiture ou à cheval ; il faut cheminer à pied dans toutes les autres. Toutes, jusqu'à la superbe *Strada nova*, qui est formée par quatorze palais, ont cette incommodité, & cependant cette rue est encore la plus large de Gènes. La noblesse fait toutes ses visites en chaises-à-porteurs ; on s'y place quand il fait mauvais, & on s'en fait suivre dans le beau temps. En ce dernier cas, les dames ont l'avantage d'être par-tout accompagnées par un cavalier ; elles sont aussi habillées de noir, & se distinguent par-là de la bourgeoisie, qui n'a ni la permission de porter cette couleur, ni envie de l'obtenir, puisqu'elle restreint trop la parure, quoique, comme je l'ai déjà dit, tous les hommes qui ne sont ou ne veulent point appartenir au peuple, s'habillent de noir ainsi que la noblesse.

Les Génoises sont belles, mais leur cos-

tume les défigure, sur-tout ce qu'elles nomment *messero*, espèce de voile de Perse, avec lequel elles s'enveloppent la tête & la partie supérieure du corps : les yeux seuls restent à découverts ; &, par une certaine manière de plier ce voile, elles savent très-bien les faire valoir. La tête, le cou, les bras, la taille, en un mot les plus belles parties du corps deviennent invisibles par cette mode ridicule, qui fait d'une belle femme une véritable momie. La coëffure la plus recherchée & la parure la plus élégante sont souvent cachées sous ce masque grotesque, qui devient encore plus risible par le contraste si marqué de la simple toile avec des habits de soie. Gènes est la seule ville en Italie, où cette mode soit en vogue. Les femmes portent aussi des voiles (*zandali*) dans la Lombardie Vénitienne ; mais ils sont d'étoffe de soie noire ; & la manière dont ils sont coupés en fait une parure élégante, au-lieu que le *messero* est extrêmement choquant pour des yeux qui n'y sont pas faits. Les dames-de-qualité ne s'en servent jamais, à moins qu'elles n'ayent des visites à faire dans le plus grand incognito. Les loix défendent l'usage des bijoux ; les dames n'ont la permission d'en porter que six semaines avant & six semaines après leur mariage. D'après ce que nous avons dit du peu de lumières & de l'ignorance des Génois en général, il ne faut pas s'attendre que les femmes ayent sur

ce point des droits plus fondés à nos éloges. Comme la lecture est une occupation tout-à-fait inconnue à Gènes, on ne sauroit s'étonner que ces belles Génoises regardent un livre comme la chose du monde la plus inutile. Le jeu, les intrigues & les exercices de religion forment le cercle entier de leurs occupations, ainsi que la matière de leurs conversations. Il faut qu'elles ayent conçu un bien haut degré d'estime pour un étranger, si elles lui parlent italien; les femmes même du plus haut rang ne parlent entre elles que le patois de leur pays. Cette habitude est tellement enracinée, qu'elles ont de la peine à s'exprimer dans un autre dialecte; il en est même beaucoup qui ne connoissent que celui-là. De ce nombre étoit, en 1780, une jeune & belle dame d'une des plus illustres maisons de la république : de sorte qu'il est tout simple de demander à une Génoise si elle sait l'italien. Rien n'est si plaisant que de pouvoir faire une semblable question dans le centre même de l'Italie. L'idiome génois est si différent de tous les autres idiomes italiens, qu'un étranger, sût-il même parfaitement la langue italienne, n'en comprendra absolument rien. Cet idiome prouve que des voyelles entassées les unes sur les autres n'ont jamais donné de l'harmonie à une langue. Il n'est venu à l'esprit de personne de dire que le patois génois qui se trouve dans ce cas, soit agréable; au

contraire, il donne une ſenſation déſagréable, & ſon ton eſt larmoyant. Le caractériſtique de cet idiome conſiſte dans l'abréviation des mots, & dans la ſouſtraction d'une bonne partie des conſonnes : c'eſt ce qui occaſionne le rapprochement & l'entaſſement des voyelles ; par exemple, *tavola*, *taola* ; *ſcudo*, *ſcuo*, &c.

Les Génois cherchent à compenſer par toutes ſortes de cérémonies pieuſes, par des proceſſions ſur-tout, qui, à Rome, ne ſont pas fort fréquentes, cette ignorance craſſe dans laquelle ils croupiſſent, & dont ils n'ont pas honte. Aucune ville de l'Italie n'a autant de confréries que Gênes. Elles ſe diſtinguent entre elles par leurs vêtemens, qui ſont auſſi ridicules que hideux. Ce ſont des eſpèces de robe-de-chambre de toile blanche qui enveloppent tout le corps & même la tête, ne laiſſant que deux trous pour les yeux. Pluſieurs de ces maſques pieux ſont armés, ſous ce vêtement religieux, de poignards & de couteaux, avec leſquels ils cherchent, en paſſant, à frapper leurs ennemis. Les attentats ne ſont pas rares à Gênes, & reſtent pour l'ordinaire impunis. L'aſſaſſin ne craint point d'être reconnu ſous ce maſque uniforme ; & ſes confrères, loin de le nommer, lui accordent leur protection. Lors de mon ſéjour à Gênes, un marchand Milanois reçut un coup de couteau d'un de ces drôles ; il ſut l'eſquiver ſi heureuſement,

qu'il n'eut que la peau effleurée. La raiſon de cet aſſaſſinat étoit ſi peu de choſe, qu'il paroît preſque incroyable. Ce négociant avoit dit à un de ſes amis, avec lequel il voyoit paſſer la proceſſion, que le coſtume d'une autre confrérie qu'il nomma, étoit plus à ſon gré que celui-ci. (Dans certains jours, les confréries ſont en gala ; elles portent alors de petits manteaux de taffetas de diverſes couleurs, bordés de galons.) Ce fut cette remarque ſi innocente dont ce coquin voulut ſe venger par un meurtre. Un étranger prudent ne contemplera que de loin toutes ces farces religieuſes ; car quelque accoutumé qu'il puiſſe être à de ſemblables cérémonies dans le reſte de l'Italie, il n'a cependant rien vu encore qui égale le comique de la bizarrerie de celle-ci.

La plus grande partie des membres de ces confréries ſont de ſimples artiſans. Un négociant, quelque bigot qu'il ſoit d'ailleurs, croiroit ſe déshonorer en ſe joignant à eux. Cela n'empêche cependant pas que des perſonnes du premier rang ne ſe chargent, par eſprit d'humilité, de traîner les croix de ces confréries. Comme ces croix, qui marchent devant la proceſſion, ſont grandes & peſantes, & qu'on a beſoin d'autant de force que d'adreſſe pour les porter, il faut que les perſonnes qui ſe deſtinent à cette ſainte corvée, s'exercent long-temps en particulier avant de paroître en public. Souvent ces

coups-d'essai sont funestes; on risque de s'estropier & de végéter le reste de la vie, martyr de cette pieuse ferveur. Cela n'empêche pas que cet emploi ne soit brigué par une foule de gens qui payent avec plaisir les frais considérables qui y sont attachés. Cet argent est employé à se pourvoir de cierges & d'autres choses nécessaires. Le riche marquis de Spinola porta une croix, il y a quelques années, & se fit, par ses libéralités, un nom parmi ses confrères.

Les Génois se font haïr de toutes les autres nations de l'Italie, par la grande différence qu'ils mettent dans leur façon de penser & d'agir. Cette haine nationale a engendré le mépris que toutes les cours voisines ont conçu pour eux; ils cherchent toutes les occasions de les humilier, & malheureusement pour les Génois, tous les princes sont d'excellens économes qui n'ont pas besoin d'emprunter leur argent, & ne sont conséquemment nullement forcés à certaines condescendances politiques envers eux. Un grand Monarque donna, il y a quelques années, dans son voyage d'Italie, une preuve convaincante du souverain mépris qu'il a pour cette république. On sait que ce souverain Philosophe ne passe guère auprès d'une grande ville sans y entrer; qu'il visite sur-tout avec soin les ports de mer; & cependant il ne daigna pas mettre les pieds dans Gênes, quoiqu'il se trouvât plusieurs fois dans le voisinage. On

raconte même à ce ſujet une anecdote que je ne garantirai pas, quoiqu'elle ſoit connue & citée à Gênes même : lorſque les députés du ſénat vinrent engager ce Monarque à honorer leur ville de ſa préſence, il leur répondit : « Que ſa ſuite n'étoit pas aſſez grande pour oſer ſe montrer dans Gènes.

On ſe rappelle à ce ſujet la priſe de cette ville en 1745, & les ſingulières ſuites de cet événement, dont les Génois parlent encore avec la plus grande emphaſe. Il eſt vrai que ni l'hiſtoire ancienne, ni la moderne, ne nous montrent une armée bien diſciplinée d'un peuple guerrier, chaſſé en plein jour par la populace d'une ville conquiſe par elle; mais il ſeroit injuſte d'attribuer cette défaite aux troupes impériales. Elles ſe défendirent vigoureuſement dans leurs poſtes déſavantageux, & périrent victimes de la mal-adreſſe de leur chef, le marquis de Botta. Cet homme qui ne poſſéda jamais l'ombre de talens, après avoir réduit les Génois au déſeſpoir par ſa conduite dure & imprudente, ne ſut point prendre les meſures néceſſaires pour empêcher les ſuites dangereuſes de cette ſituation critique. La populace avoit pénétré dans toutes les maiſons, les palais & les couvens de la rue Balbi (quartier général des troupes impériales). Elle s'étoit également emparée de tous les poſtes voiſins. Un feu roulant qui partoit des toits de ces maiſons pour la plupart très-maſſives, ſema

la terreur & la mort parmi les Impériaux, dont tous les coups de fusil portoient à faux. La position amphithéâtrale de la ville fut encore très-avantageuse à ce peuple furieux. Toutes les balles & les pierres lancées des hauteurs étoient d'un effet certain.

La fermeté des soldats dans ce pressant danger ne rendit leur désastre que plus grand, jusqu'à ce qu'ils ne virent enfin d'autre moyen de délivrance que dans une prompte fuite. Tout ceci fut l'ouvrage de la populace; les autres habitans, le sénat même, doutant toujours du succès de cette entreprise hardie, ne se déclara point ouvertement; il se contenta seulement de soutenir sous main la populace, & de lui procurer des armes.

Ce singulier événement fit perdre aux Impériaux un pays important, dont la possession, eût-il même fallu s'en désister à la paix d'Aix-la-Chapelle, eût cependant procuré de très-grands avantages. L'incapacité d'un seul homme fut cause de ce désastre affreux; & loin d'être puni comme il le méritoit, il fut, au-contraire, à l'étonnement de l'Europe entière, élevé à de nouvelles dignités; preuve certaine que le marquis de Botta étoit meilleur courtisan que bon général d'armée. Il y a grande apparence que les choses n'auroient pas ainsi tourné à son avantage sous le gouvernement actuel.

Depuis ce temps, Gênes est entourée d'une

nouvelle fortification, mais ſi étendue, qu'il faudroit au-moins trente mille hommes pour la défendre. Dans le cas d'un ſiége, elle ſera de la plus grande inutilité, ſi une armée étrangère ne vient point à ſon ſecours. La république n'a que trois mille hommes de troupes de terre à ſon ſervice; la plupart ſont Allemands, tant officiers que ſimples ſoldats. Ils ſont mal diſciplinés, mal équipés, & fort peu conſidérés. Le général eſt, comme nous l'avons déjà dit, un des principaux ſénateurs; il ne porte jamais d'uniforme. Un jonc avec lequel il aſſiſte à toutes les proceſſions de ſon corps, eſt la ſeule marque diſtinctive de ſon grade. Gènes n'entretient également que quatre galères, qui ne ſervent preſque jamais qu'aux petites excurſions des ſénateurs, lorſqu'ils vont viſiter les villes maritimes qui ſont ſous leur domination, & à tranſporter les dames Génoiſes dans les bains de Piſe. Voilà la marine de la république de Gênes, & tel eſt ſon uſage.

Il eſt extrêmement rare de les voir aller en croiſière contre les corſaires. Cette négligence, ainſi que la foibleſſe du gouvernement, dont nous avons fait mention plus haut, fait encore que ce petit nombre de galères n'eſt pas même garni d'un nombre ſuffiſant d'eſclaves; circonſtance aſſez ſingulière, puiſque les vols & les aſſaſſinats ſont fort communs à Gênes, & que ces mêmes galères tiennent lieu de maiſons de force.

Les Génois, pour compléter le nombre de leurs galériens, ont un moyen dont l'exécution ſemble d'une impoſſibilité abſolue ; je doute même qu'il y ait un coin de notre globe où il ſoit encore en uſage. N'eſt-on pas autoriſé à croire que la vie d'un galérien eſt le dernier degré de la misère humaine ? Enchaîné au banc, en plein air & presque nud, expoſé ſans ceſſe à l'intempérie des ſaiſons & à la fureur des flots, réduit à une nourriture déteſtable, rongé par la vermine & déchiré par les coups de fouet, le ſort d'un malheureux priſonnier qui croupit dans une priſon ſouterreine, devroit encore lui paroître digne d'envie ; ſa deſtinée, comparée à la ſienne, eſt une véritable félicité. Cependant, par une inconcevable contradiction dans la nature humaine, il ſe trouve chaque jour des hommes qui vendent leur liberté pour compléter le nombre de ces infortunés. Le terme de ce contrat ſingulier eſt communément fixé à un an, & le prix eſt de deux ſequins. Ce malheureux diſſipe pour l'ordinaire au cabaret ce vil prix d'une liberté précieuſe, puis il eſt tranſporté ſur les galères, dépouillé de ſes habits & enchaîné. On ne met pas de différence entre le traitement du plus grand ſcélérat & d'un ſemblable drôle. Dans le cours de l'année, il n'eſt pas difficile de ſaiſir des momens où il incline à ſe livrer à de nouveaux débordemens ; on ſe hâte alors de lui préſenter

de nouveau de l'argent, & d'alonger ainsi le temps de son esclavage, de sorte qu'il est rare de lui voir jamais recouvrer sa liberté.

La noblesse Génoise, loin d'avoir renoncé au commerce si utile à l'Etat, y met, au-contraire, la plus grande activité. Les deux premières maisons de commerce, à Gênes, appartiennent aux illustres familles de Durazzo & Cambiasi. Elles n'ont pas honte de se rendre à la Bourse, & de flatter même le plus petit marchand, quand les circonstances le demandent. Leur familiarité & leur honnêteté *al banco* est des plus grandes; mais malheur au négociant qui part de-là pour imaginer s'en faire un protecteur ! Le même homme qui lui a amicalement serré la main à la Bourse, le recevra dans son palais, un instant après, avec le ton d'un despote d'Asie. M. Clifford, qui étoit autrefois un des plus gros négocians d'Amsterdam, en fit l'expérience dans le temps de sa plus grande célébrité, où il étoit accoutumé à être caressé & prévenu même par des Souverains. Il voulut, à son passage par Gênes, visiter dans son palais le noble Durazzo, chef de la première maison de commerce de cette ville. Accoutumé à voir toutes les portes des grands s'ouvrir à son arrivée, il fut bien étonné de se voir négliger dans l'antichambre d'un simple gentilhomme sans titres ni charges distinctives. Il crut d'abord que c'étoit une inadvertence du do-

mestique qui, en l'annonçant, avoit mal prononcé son nom. Il fit en conséquence annoncer derechef que M. Clifford d'Amsterdam demandoit la permission d'entrer. Le noble Durazzo ne parut pas plus que la première fois. Enfin, Clifford, après avoir attendu plus d'une heure, partit, en recommandant au valet-de-chambre de dire à son maître, que les Cliffords ne savoient point être des pilliers d'antichambre, & que les Durazzos étoient de trop petits seigneurs pour vouloir prétendre à cet honneur.

La Banque de Gènes, sous la protection de St. George, est un phénomène politique assez singulier. Elle est entièrement indépendante du sénat, conséquemment du pouvoir législatif, & forme une petite espèce d'Etat à part. Elle a ses loix; il lui arrive même assez souvent d'avoir des démêlés avec le gouvernement, qui cependant n'ont point eu jusqu'ici des suites dangereuses. Le sénat, loin de chercher à entamer ce trésor, y a joint au contraire une bonne partie des revenus de l'Etat, qui circule ainsi avec l'argent de la Banque. Cette Banque existe depuis le quinzième siècle; & depuis cette époque, ses loix sont toujours demeurées intactes. Son administration est entre les mains des plus riches bourgeois; cette charge est élective & à vie. Ils forment une digue contre le pouvoir aristocratique; il résulte delà que ce gouvernement que l'on accuse,

non fans raifon, de tendre par fois au defpotifme, eft à Gènes le plus doux qui ait peut être jamais exifté. Mais j'ai déjà démontré plus haut que cette douceur n'eft point fondée fur un principe politique; elle tient encore moins aux lois fondamentales de l'Etat, mais à cette foibleffe du gouvernement qui s'eft infinuée dans toutes les branches de l'adminiftration.

Les affaires d'Etat, celles du commerce, la chaleur du climat, ont introduit chez la nobleffe l'ufage de n'aller que très-tard en fociété. Cet ufage eft également adopté dans la plus grande partie de l'Italie, avec cette différence cependant, que toute la nobleffe, à Gènes, fe raffemble chaque fois dans la même maifon. On fait ainfi la ronde des familles, & le tour de chacune ne revient jamais que tous les quatorze ou quinze mois. Ces affemblées, nommées *Converfationi*, commencent à neuf heures, & durent jufqu'à onze heures du foir. Tous les plaifirs de ces *Converfationi* fe réduifent à jouer, à prendre des rafraîchiffemens; encore faut-il les demander. Rien n'eft plus trifte & plus ennuyant pour un étranger qui ne joue pas. Comme on ne fe réunit uniquement que pour cela, & que le temps où on refte enfemble eft extrêmement court, on n'en perd pas une minute. Les lois défendent l'ufage trop commun de la porcelaine, mais l'on peut avoir autant d'argenterie que l'on juge à propos.

Les Sigisbés ſont d'uſage dans toute l'Italie; mais cette mode n'eſt nulle part auſſi ridiculement exagérée qu'à Gènes. A dater du jour des noces, le mari ne ſe montre plus en public avec ſa femme. Il n'oſeroit paroître avec elle, ſoit à la promenade, ſoit au ſpectacle, ni même dans les ſociétés. Dans d'autres villes, bien des maris bravent le ridicule par amour pour leurs femmes, ſans craindre de paſſer pour jaloux, ou pour gens de mauvais ton ; mais à Gènes, le couple le plus décidé ne riſquera cependant jamais de faire un pareil eſſai. Toutes leurs connoiſſances, ſans diſtinction, s'éloignent: leurs ennemis les tournent en ridiculent : le peuple les inſulte du moment où ils oſent paroître enſemble en public. On les fuit comme des peſtiférés, & leurs meilleurs amis les évitent dans les rues & cherchent à ſe dérober à leurs regards; ils riſqueroient eux-mêmes d'être ridiculiſés, s'ils entroient en converſation avec de ſemblables perſonnes.

Dans un pays où tout reſpire & inſpire la volupté, rien ne ſauroit être plus nuiſible aux bonnes mœurs que la mode des Sigisbés. Tout homme raiſonnable en conviendra; quoi qu'en puiſſent dire pluſieurs voyageurs, ſpirituels, panégyriſtes du Sigisbéat ; ils ne ſont en ce point que l'écho des Italiens. La choſe la plus ridicule eſt ſuſceptible d'être colorée par un vernis impoſant; rappelons-

nous seulement que la femme a le choix de son Sigisbé, qui souvent même est désigné dans le contrat de mariage, & que cet homme la suit par-tout. Elle est toute à lui, à l'exception de quelques heures de la nuit, qu'il faut sacrifier au mari. Je dis quelques heures, car un Sigisbé qui veut s'acquitter scrupuleusement de sa charge, entre chez sa dame tandis qu'elle est encore au lit, préside à sa toilette, matin & soir; le mari se retire, &c. Il est faux que les Italiens soient jaloux. Le Sigisbéat prouve au moins qu'ils ne le sont pas de leurs femmes. Ils le sont de leurs maîtresses, & n'en font point mystère: non que cette passion soit plus forte chez eux que chez d'autres nations; mais elle se déclare avec plus de véhémence: leur caractère vif & vindicatif, qui ne peut souvent être appaisé que par l'assassinat & la mort de leur rival, en est l'unique cause.

Laissons un peu de côté le mal moral du Sigisbéat, & son influence pernicieuse sur les bonnes mœurs, & ne considérons que le dommage inappréciable tant physique que politique, qui en résulte pour l'État. J'en puis donner une preuve sensible. Il se trouve à Gènes des négocians de toutes les nations, des Anglois, Allemands & François sur-tout. Ces derniers sont presque tous de la Suisse françoise. Jusqu'en 1780, il n'y en avoit pas même un seul négociant fran-

çois établi en cette ville; particularité remarquable, puisque il n'y a pas une seule ville commerçante en Europe, où il ne se trouve pas quelques maisons de cette nation. Ces étrangets sont pour la plupart de gros commerçans; mais tous, sans exception, sont célibataires. Quelque pernicieux que soit cet état, dans lequel vivent un si grand nombre de personnes opulentes, à la population d'un pays, ce n'est pourtant encore que le moindre des maux qui en résultent. Nul étranger ne s'établit dans Gènes que dans la ferme intention d'amasser pendant quelques années, pour retourner ensuite dans sa patrie. Il est sûr d'atteindre son but s'il a les les connoissances nécessaires, s'il est sans famille, & s'il vit avec la plus grande économie. A un terme fixé, tout commerçant étranger, s'il n'est point lié de quelque manière, quitte Gènes avec la fortune qu'il s'est faite. Il est facile de sentir que ces sortes d'arrangemens sont la ruine d'un État. Un riche négociant de Genève, établi à Gènes, & qui vit encore, résolut, il y a quelques années, de se marier, de braver le Sigisbéat, & de vivre à sa fantaisie. Il épousa une charmante Génoise, dont la possession devoit le dédommager de tout. Eloignés du monde, heureux l'un par l'autre, leurs desirs, pendant quelque temps, ne s'étendirent point au-dela de leur situation présente; ils vivoient comme deux

hermites au milieu de cette grande ville ; mais bientôt ils s'apperçurent qu'ils étoient à-peu-près prisonniers chez eux, que l'entrée des sociétés, des promenades & des spectacles leur étoit comme interdite, puisqu'ils n'osoient y paroître ensemble sans être insultés. Cette réflexion les frappa si vivement qu'ils tombèrent malades. La mort mit bientôt fin au chagrin de la jeune & belle Génoise, & ne laissa à son tendre époux que la triste certitude qu'il étoit l'unique cause de son infortune, & qu'il pouvoit prévoir d'avance les larmes que cette démarche inconsidérée lui fait encore verser.

LUCQUES.

La république de Lucques nous offre une image d'un État libre, bien différent de celui de Gènes. On y rencontre une plus grande égalité parmi les bourgeois, un air de liberté que l'on chercheroit vainement dans tout le reste de l'Italie. Ce petit État, moins peuplé & moins riche que beaucoup de nos villes libres Impériales, se soutient par sa petitesse & sa pauvreté, & goûte en paix le bonheur, fruit de sa prudence. La liberté y a produit le plus haut degré d'industrie, tant dans la ville que dans la campagne. Les terres sont cultivées avec soin, & la ville est pleine de bonnes manufactures. Lucques fournit, entre autres choses,

une prodigieuſe quantité de maſques, qui ſont travaillés avec un art & une perfection qui n'a encore été atteint nulle part. Cette marchandiſe forme une branche de commerce très-avantageuſe dans un pays où le carnaval eſt un objet ſi eſſentiel. Les Juifs ne ſont pas ſoufferts dans ce petit Etat. Une particularité plus remarquable encore, eſt qu'on n'y a jamais voulu recevoir les Jéſuites, même dans le temps où cet ordre donnoit des loix à la moitié de l'Europe. On pourroit demander ſi, ſous le drapeau les enfans de St. Ignace, l'induſtrie & le repos règneroient encore auſſi ſouverainement chez ces paiſibles républicains.



CHAPITRE VII.

Rome. Caractère des Romains modernes. Leur orgueil. La religion des prêtres. Tolérance. Sociabilité. Leur penchant pour la politique. Le cardinal de Bernis & le duc de Grimaldi. Poiſſon de diſcorde. Coups de couteau. Proteſtans. Argent en papier. Mœurs des femmes. Immenſe hôpital pour les pélerins. Le collége de la Propagande. La langue *ſanskritta*. Seminaire allemand à Rome.

ROME eſt la plus belle ville de l'Europe; aucune autre ne peut lui être comparée. C'eſt la ville la plus intéreſſante de notre globe, pour les artiſtes, pour les amateurs, les antiquaires, en un mot, pour tout homme qui penſe, de quelque nation, de quelque religion qu'il ſoit. Ses ruines immenſes ſont ſuperbes & impoſantes; rien n'eſt beau, rien n'eſt magnifique comme ſes égliſes, ſes palais, ſes jets-d'eau, ſes ſtatues, ſes colonnades & ſes obéliſques: avouons cependant que toutes ces merveilles de l'art n'ont point le charme d'un enſemble parfait. Il faut détailler les beautés de Rome

pour les admirer. Souvent les plus beaux édifices ſont placés dans un cul-de-ſac, où ils manquent doublement leur effet, par leur ſituation & par les objets dont ils ſont environnés. C'eſt ainſi que le Panthéon ſe trouve actuellement ſur une petite place, où des femmes font tous les jours cuire du poiſſon & vendent leurs denrées. La grande place *Navona*, où s'élève ce jet-d'eau majeſtueux qui ſurpaſſe tout ce que l'Italie nous offre dans ce genre, n'eſt garnie que de maiſons extrêmement baſſes, qui ne ſont pour la plupart que des friperies. La ſuperbe fontaine de Trévi avec ſa décoration d'opéra, eſt entièrement maſquée. Cet admirable eſcalier *della Trinita di Monte*, eſt, pour ainſi dire, déshonorée par la vilaine égliſe où elle va aboutir. Celle du Latran, dont le pape eſt curé, ſe trouve au milieu des champs. L'égliſe de St. Pierre même a des avenues très-déſagréables, qui précèdent la colonnade, &c.

Par la plus étonnante des révolutions, ce peuple jadis ſi célèbre, ſi valeureux & ſi libre, n'eſt plus aujourd'hui qu'un vil troupeau d'eſclaves ſans ambition & ſans courage. Il n'a pas conſervé la moindre empreinte de ce caractère d'héroïſme qui diſtinguoit les anciens Romains: leur orgueil ſeul lui eſt reſté; & quoiqu'il n'ait rien ſur quoi le fonder avec quelque ombre de juſtice, il ne laiſſe cependant pas de le laiſſer

percer dans une multitude de circonſtances; il ne manque jamais de citer dans l'occaſion ces mots : *Senatus Populuſque Romanus*, quelque ridicules qu'ils ſoient dans ſa bouche.

L'orgueil des Romains modernes, même au ſein de la plus extrême pauvreté, eſt véritablement digne de pitié; il prend ſa ſource dans la grande célébrité de leurs prédéceſſeurs, & dans la foule des chef-d'œuvres d'artiſtes qui, depuis long-temps, ne ſont plus. Cet orgueil, commun au vil manœuvre & au prince, perce juſque dans leur manière de s'exprimer. Une ſimple maiſon dont le propriétaire occupe un certain rang, ſe nomme auſſi-tôt *Palazzo*. On ſe donne les noms des anciens héros, ce qui fait que les premières familles de Rome ſont abondamment pourvues de Céſars & de Scipions. Envoient-ils un meſſager quelque part; ce drôle dit auſſi-tôt : *qu'il va en embaſſade*. Un prince, n'eût-il pas même quatre mille écus de revenus, ne ceſſe cependant jamais de parler de ſa cour (*corte*). Le cuiſinier d'un perſonnage de diſtinction ſe donne le titre de *Miniſtro della cucina* ; & un ſimple laquais ſe dit de la famille (*della fimiglia*) du cardinal ou du prince un tel.

C'eſt dans la foule de ces batteurs de pavés, que les grands de Rome placent leur magnificence; mais elle n'a rien de bien réel, car

les gages de ces gens ſont extrêmement modiques. Ils ſont pour la plupart obligés de vivre de la *Mancia*, uſage honteux qui eſt très-en vogue à Rome. Lorſque l'on a dîné dans une grande maiſon, ou, ſi l'on a même ſeulement une audience, tous les domeſtiques viennent le lendemain à votre logement demander leur *Mancia*, qui doit toujours être proportionnée avec les rapports dans leſquels vous vous trouvez avec leur maître. Si celui qui ne prétend point à une nouvelle audience, ou qui eſt mécontent de celle qu'il a obtenue, ne veut point donner la *Mancia*, (le pour-boire) il doit s'attendre aux plus grandes impertinences, car ces drôles regardent cette générofité comme une obligation dont on ne ſauroit ſe diſpenſer. Cette ſotte coutume eſt ſi générale, que les domeſtiques même du pape ne laiſſent pas paſſer une audience, ſans aller mendier la *Mancia*. On prétend même que pluſieurs cardinaux la partagent avec leurs gens: (ſouvent le beſoin d'argent eſt plus preſſant que leur orgueil n'eſt grand; ce qui eſt beaucoup). Au bout de l'année, cette *Mancia* ne laiſſe pas que de faire une ſomme conſidérable. Les cardinaux ſe croient les égaux des rois, & prétendent le pas ſur les électeurs: voici la plaiſante raiſon de cette prétention. Le pape, diſent-ils, qui eſt choiſi dans notre corps, a le rang ſur l'empereur; les princes qui l'éliſent doivent conſéquemment

conſéquemment être d'un rang plus élevé que ceux qui nomment à l'empire. Il y a quelques années qu'un cardinal chargé de quelque commiſſion à une cour électorale, plein de cette ridicule prévention, ſe mit au-deſſus du cérémonial, & arriva à la cour ſans ſe faire annoncer. Mais la manière non-ſeulement froide, mais dédaigneuſe avec laquelle on ſut l'éconduire, lui apprit l'immenſe diſtance qu'il y a entre un électeur & un cardinal.

Cette ſurabondance d'orgueil doit, nonobſtant l'extrême pauvreté générale, engendrer le luxe. Les jours de fête, les femmes & les filles du plus bas rang mettent dans leur ajuſtement une recherche qui les confond preſque avec les dames de la première diſtinction. La parure eſt pour elles l'affaire eſſentielle; elles veulent briller, au riſque de ne vivre chez' elles que de fruits & de légumes. Souvent une ſemblable *Donna* qui ſe couvre de ſoie certains jours de l'année, n'a qu'une ſeule chemiſe, quelle va, revêtue de haillons, laver elle-même; choſe fort commode; car dans un climat auſſi chaud, le linge eſt bientôt ſec. Toutes ces femmes dorment nues. Pluſieurs d'entre elles, dont les maris ont de petits emplois, ſe procurent, les jours de fête, un domeſtique en livrée qui marche derrière elles quand elles vont à l'égliſe. Ce laquais n'eſt pour l'ordinaire qu'un honnête manœuvre, qui, au

moyen d'une pièce de six sols, endosse une livrée, & marche respectueusement derrière la *Signora*. Dans une autre ville que Rome, cette démarche exciteroit la risée générale; mais ici elle inspire le respect, même aux personnes qui connoissent ces femmes & le laquais qui les suit.

Cette ridicule vanité étouffe encore l'enjouement, la gaieté, qu'une vie libre & sans gêne peut seule engendrer, & qu'on est bien loin de connoître à Rome. Tout ce qui est du ressort du gouvernement, soit civil, soit ecclésiastique, est entre les mains des prêtres, qui possèdent toutes les dignités & tous les emplois de quelque importance. L'indigence & l'oisiveté dans lesquelles croupissent le plus grand nombre des Italiens, reçoivent par-là de nouveaux accroissemens; ils ne desirent rien tant que de n'avoir rien à faire. Des milliers de Romains vivent des provisions que chaque couvent distribue journellement en très-grande quantité. Cette conduite adroite des moines attache d'autant plus le peuple à leur parti & à leur systême de religion.

Bien des personnes croient qu'il règne une très-grande irreligion chez les premiersde Rome, quoiqu'ils se conforment extérieurement à tout ce que leur église leur enjoint. Je suis pleinement persuadé du contraire; je suis convaincu que tous les Romains, de quelque rang, de quelque condition qu'ils puissent

être, font pour le moins aussi croyans à Rome, que dans tout autre endroit de la chrétienté. Il faut cependant convenir que les Romains ne sont pas si entichés de leurs cérémonies religieuses, que d'autres nations. J'aurai occasion d'en parler plus au long dans la suite. On a tort de prétendre que les miracles modernes, les reliques & d'autres choses de ce genre, sont l'ouvrage de prêtres artificieux, qui s'en servent pour tromper le peuple. Il n'est point douteux que des esprits simples & superstitieux n'ayent d'abord conçu ces idées miraculeuses, que des prêtres plus sensés ont politiquement réduites en systême & tellement amalgamées avec la religion, que tout catholique zélé s'est enfin vu forcé d'en faire autant d'articles de foi. J'ose assurer que tous les prélats & cardinaux qui composent actuellement la cour de Rome, se trouvent encore dans ce cas singulier. Presque tous sont fervens catholiques, non - seulement dans ce qui concerne les droits & les priviléges du St. Siege, ce qui est assez simple, puisque les leurs en dépendent, mais leur zèle s'étend encore sur des matières qui n'y ont pas le moindre rapport, & qui exigent la foi du charbonnier.

Il est certain que l'esprit de tolérance est très-répandu à Rome, & qu'on y est d'une extrême condescendance pour les étrangers. Cet esprit de tolérance s'étend sur tout. On

ne punit même que rarement les insultes faites à la religion; & lorsque c'est un étranger qui est le coupable, on lui laisse le temps de s'échapper. Cette condescendance cause bien des abus, mais aussi est-elle bien nécessaire dans une ville aussi pauvre que Rome, puisqu'elle la fait vivre. La plus légère recommandation donne à un étranger entrée dans les premières maisons; pour un petit écu, & encore moins, les portes de tous les palais, des galeries & des *villa* s'ouvrent pour lui. La complaisance va si loin à cet égard, que des princes même sortent de leur appartement pour contenter la curiosité de cet étranger. On est pourtant forcé de croire que la vanité a beaucoup de part à ces procédés honnêtes; car n'est-il pas un peu flatteur de voir ses richesses, son goût & son faste admirés, prônés & célébrés par la plume des voyageurs?

Il n'est pas dans le caractère des Romains d'être d'une affabilité & d'une politesse bien grande; ils sont au contraire pour la plupart aussi vains qu'orgueilleux. Comme toutes les premières familles comptent des papes parmi leurs ancêtres, & comme ce vicaire du Christ veut avoir le pas sur les monarques, les princes romains s'imaginent pouvoir prétendre au rang & aux honneurs accordés aux princes des maisons royales. Ajoutez à cela la grandeur & le faste de leurs palais,

là foule des chef-d'œuvres qui ornent leurs galleries, & ce grand nombre de privilèges dont ils sont en possession dans Rome. L'entrée de leurs palais, qu'ils accordent aux étrangers, n'est dans le fond autre chose que la permission d'assister aux *conversationi*, qui sont la chose du monde la plus ennuyante. On joue, on cause, on meurt de soif, qui est une des plus grandes incommodités dans ce climat brûlant. Dans quelques maisons seulement on présente des rafraîchissemens; dans toutes les autres on n'offre pas même un verre d'eau. Les Romains sont aussi peu hospitaliers que tous les autres Italiens: aussi les invitations pour manger chez eux, sont-elles extrêmement rares. Les ministres des cours étrangères leur donnent en cela l'exemple. Le cardinal de Bernis, ambassadeur de la cour de France, fait parfaitement bien les honneurs de sa place. Tous les vendredis sa table est garnie d'artistes, & elle est journellement ouverte aux étrangers. Il est très-considéré, & mérite à tous égards de l'être. Il traita parfaitement bien les Anglois pendant la dernière guerre de l'Amérique: s'ils ne venoient pas le voir, il ne les faisoit pas inviter, mais ses agens les y engageoient sous main. Les revenus du cardinal se montoient à 450,000 livres; ses bénéfices font seuls trois cent mille livres.

Quoique la cour de Rome n'ait depuis

long-temps aucune influence dans les démêlés de l'Europe, on n'est cependant nulle part aussi attentif aux événemens politiques. Ce mot *politique* retentit sans cesse dans toutes les sociétés. Ce qui semblera incroyable, on prit beaucoup plus d'intérêt à Rome au dernier traité de paix entre la France & l'Angleterre, qu'à Paris même. Il est assez singulier que les Italiens, nonobstant la différence de la religon, & celle des usages & des mœurs, qui est plus grande encore, soient tout-à-fait portés pour les Anglois. N'est-il pas étrange que les François (ce qu'on ne sauroit dire d'aucune autre nation) soient généralement haïs dans tous les pays de l'Europe ? L'homme impartial apprécie les mérites incontestables de ce peuple, & laisse aux baladins de cour le ridicule de prendre les François pour objet unique de leur sotte admiration.

La France & l'Espagne ont actuellement à Rome des ambassadeurs qui ont été autrefois ministres d'état à leurs cours respectives; le cardinal de Bernis & le duc de Grimaldi. La guerre terminée, leurs intérêts se trouvèrent les mêmes, & il se forma entre eux une espèce d'amitié, à laquelle un poisson mit fin pendant mon séjour à Rome : cet événement, qui donna pendant quelque temps matière à conversation dans les cercles de Rome, nous prouva que deux premiers ministres peuvent quelquefois être

deux bien petits hommes. Un villageois avoit apporté au marché un poisson d'une grandeur extraordinaire; &, profitant des fêtes que l'on donna alors à l'archiduc Ferdinand, il en demanda vingt sequins. Le cuisinier de l'ambassadeur d'Espagne le trouvant trop cher pour l'acheter sans en avoir d'abord parlé au maître-d'hôtel, retourna sur-le-champ au palais, en recommandant au villageois d'attendre son retour; mais celui de l'Ambassadeur de France, profitant de l'absence de son confrère, fit aussi-tôt enlever le poisson, qui fut payé trente-cinq sequins, pour donner plus d'éclat au repas où il devoit figurer. Le duc fit redemander, mais vainement, ce poisson de discorde. Jamais la pomme fameuse du berger Pâris ne fut desirée plus vivement.

On sait que rien n'est plus commun en Italie que les coups de couteau; ils sont cependant moins fréquens actuellement dans les Etats du pape & en Toscane, qu'à Gènes, Naples & en Sicile. Le gouverneur actuel de Rome, Spinelli est venu à bout de prévenir par une juste sévérité & une extrême attention presque tous ces assassinats. Dès-qu'il fait nuit, les sbires courent les rues & ont le droit de fouiller tous les gens du commun qu'ils rencontrent sur leur passage. S'ils trouvent un couteau sur cet homme, il est sans rémission condamné aux galères, quand même son état & son ca-

ractère le mettroient au-dessus du soupçon. Cette rigueur est absolument nécessaire; car d'après le principe des Italiens, il est permis d'épier son ennemi & de l'assassiner. C'est ainsi qu'ils cherchent à justifier cette coutume infernale. Ils comparent d'abord un pareil assassinat à un duel, & disent: « aussi-tôt que l'on a offensé quelqu'un, ce duel commence; de ce moment il faut être sur ses gardes, afin de ne pas être blessé; ce qui arrive de deux manières: ou votre ennemi vous porte ses coups secrètement & par derrière, à quoi il faut faire attention, ou ouvertement & par devant, ce qu'il faut alors chercher à parer. » La multitude des églises & leurs priviléges favorisent de pareils assassinats, qui, sans la sévérité de l'inexorable Spinelli, seroient peut-être en plus grand nombre que par-tout ailleurs. On assure que depuis Sixte-Quint, jamais la police de Rome n'a été si bien tenue que sous ce respectable gouverneur. Cependant on voit encore une foule de ces malheureux assiéger les portes des églises, y fixer leur demeure des semaines, des mois entiers, lasser enfin la surveillance des espions de police, & sortir de Rome. Ils tendent ordinairement des toiles au-dessus du seuil des portes de l'église, pour se mettre à l'abri du soleil & de la pluie.

Il est assez étonnant que de semblables excès n'ayent jamais pour principe des ani:

mosités de religion, quelque grand que soit le nombre des étrangers de diverses religions qui demeurent constamment à Rome. La fureur des conversions n'y est pas grande non plus : cela n'empêche cependant pas que l'on ne reçoive avec joie des prosélytes, & qu'on ne leur fasse, suivant les circonstances, de petites pensions. Il y a divers fonds destinés à cet usage.

On enterre les protestans auprès de la pyramide de Cestus, dans un lieu qui ressemble beaucoup à un cimetière. On y peut même lire plusieurs épitaphes. Il y en a une entre autres en Allemand, gravée sur une table de marbre, que le margrave d'Anspach fit faire pour son ecuyer de voyages, qui le suivit en Italie & mourut à Rome. Les enterremens des protestans se font ordinairement très-tard, & sont, quand on le demande, protégés par un détachement de sbires. Cette précaution est nécessaire, car le respect de la populace de Rome pour les étrangers, lorsqu'ils ne sont pas catholiques, cesse à leur mort: aussi, lorsque le convoi passe devant eux, laissent-ils souvent échapper ces mots: *al fiume! al fiume!* dans le fleuve! dans le fleuve! & sans les sbires, il est à croire qu'ils ne s'en feroient pas tenus à la simple menace. Mais il est faux que le malade soit obsédé sur son lit de mort par un ecclésiastique qui cherche à le convertir. On en fait, il est vrai, la demande

aux personnes qui entourent le moribond; mais au moyen d'un refus honnête, on est sûr de ne plus être inquiété. C'est ce qui arriva pendant mon séjour dans cette ville à la mort d'un dessinateur, fils du célèbre musicien Bach de Hambourg, qui donnoit déja les plus hautes espérances. Après la demande ordinaire, on le laissa en paix; & ses compatriotes, accompagnés du détachement des sbires, le portèrent tranquillement en terre.

Il faut venir à Rome pour se faire une idée bien claire des suites malheureuses, qu'un cours trop fort en argent de papier, peut avoir sous un gouvernement peu sage. On ne voit en cette ville que des billets de banque, qui ajoutent encore à la pauvreté générale. Ces billets appartiennent au mont-de piété (*monte-de pieta*), où suivant l'ordonnance, ils doivent toujours être payés sur-le-champ; mais on ne reçoit ordinairement que cinq pour cent, & pour le reste une nouvelle note. Tous les paiemens se font dans cette monnoie, & les étrangers eux-mêmes ne reçoivent pas autre chose pour leurs lettres-de-change. Il est défendu sous de fortes peines de s'en défaire à perte; ce qui augmente encore beaucoup l'embarras. Cette banque, en un mot, nous offre la véritable contre-image de celle de Londres, que l'on peut toujours citer comme le plus parfait modèle d'une bonne

banque. Le *Lombardo* en fait encore partie : l'on y prête sur gage, & les pauvres y reçoivent jusqu'à dix écus sans intérêts, ou en payent pour des sommes plus fortes.

Les pauvres ne profitent cependant que médiocrement de ce privilége ; ils préferent la soupe d'aumône au *Lombardo*. On n'est pas toujours obligé de l'aller chercher soi-même; on l'envoie à bien des familles dans leurs maisons. Cette faveur ne s'accorde cependant que difficilement : cette bonne œuvre perdroit sans cela de son faste.

Rome est véritablement le paradis des mendians : ils sont non-seulement nourris par les couvens & des revenus des fondations, mais ils reçoivent encore de l'argent comptant ; ils ont de plus le droit d'aller mendier dans les cafés & dans les autres lieux publics. Souvent lorsque leur quête est bonne, ils ont l'impudence d'acheter des glaces dans ces mêmes lieux, s'asseyent sans façon auprès des personnes de distinction, & les mangent en leur présence. La bonhommie chrétienne trouve cette effronterie toute simple. Il existe encore plusieurs fondations qui ont pour objet de doter de pauvres filles : je trouve cette coutume fort louable. Une fille peut briguer cette faveur, sans connoître même son futur époux. Elle n'obtient d'abord qu'un billet d'assurance, qui est de trente jusqu'à cinquante écus, qu'elle

reçoit le lendemain de son mariage. Mais si la fille ne trouve pas de mari, elle ne sauroit prétendre à cette somme; on lui permet cependant quelquefois de trafiquer son billet, dont elle ne se défait jamais qu'avec perte. Ces billets d'assurance, que plusieurs d'entre elles sollicitent & obtiennent de diverses fondations, forment ensemble une somme assez honnête, qu'elles s'empressent de faire connoître; mais cette bone œuvre se fait malheureusement avec une si grande ostentation, qu'elle n'est presque plus un mérite. Toutes les filles dotées sont obligées un certain jour d'aller en procession sous un costume uniforme, & de se donner ainsi en spectacle aux yeux de tout le public. Cette cérémonie empêche beaucoup de pauvres & honnêtes familles d'y prendre part, & bien des braves filles de se marier.

Quelque penchant qu'ayent les Italiennes aux intrigues galantes, elles y mettent cependant beaucoup de méthode à Rome. Comment seroit-il en effet possible de trouver des maris pour un si grand nombre de pauvres filles dans une ville ou vivent tant de célibataires, si l'on n'employoit pas le manége le plus adroit? Une multitude d'artistes étrangers sont tombés dans le piége, & ont eu une femme sans presque s'en douter. Il arrive journellement de ces sortes d'aventures. Les parens permettent à

leurs filles de se tenir tout le jour aux fenêtres. Celles-ci dans d'autres pays cachent soigneusement leurs intrigues galantes à leurs mères : à Rome, au contraire, la mère est pour l'ordinaire la confidente de la fille ; c'est elle qui l'endoctrine & lui donne les conseils que lui suggère son expérience. Un passant est-il frappé de la beauté de la jeune personne, qui est ordinairement fort parée ; lui plaît-elle ; souhaite-t-il de faire sa connoissance : voici la manière dont il peut apprendre s'il ose espérer quelque chose. Il la fixe fortement, & attend qu'il soit à une assez grande distance, ou même au coin de la rue, pour la saluer : si son salut ne lui est pas rendu, il ne peut se flatter d'aucun bon espoir ; le contraire est une bonne marque ; il peut alors hasarder hardiment une lettre. On fixe le temps & le lieu d'un rendez-vous ; & quoique le galant, loin de pouvoir entretenir une femme, ne puisse même souvent que difficilement pourvoir à sa propre subsistance, ou qu'il soit d'un rang à ôter à cette pauvre fille toute ideé de mariage, elle ne laisse cependant pas que de faire chaque fois cette question naïve : *voulez-vous m'épouser ?* Si le galant ne veut point entendre parler d'une union si sérieuse, la mère fait alors jouer tous les ressorts ; & souvent le couple imprudent est surpris par les parens & des témoins dans une attitude non-équivoque.

Le dupé n'a plus alors qu'à opter entre payer une grosse somme d'argent fixée par les loix, épouser la fille, ou aller en galères.

La grande pauvreté qui règne à Rome a aussi nécessité une foule d'hôpitaux, qui sont la plupart richement dotés. Ces fondations sont les fruits de la bienfaisance chrétienne dans les siècles passés, dans ces temps où la misère n'entroit pas encore dans le caractéristique de la ville sainte. L'hôpital des pelerins est remarquable surtout par sa grandeur. Tous les pélerins catholiques y trouvent un abri pendant trois jours; on leur lave les pieds le premier jour, en présence d'un chirurgien, qui y met des emplâtres s'ils se sont blessés en route. Dans l'année du jubilé, il en arrive quelquefois dix mille dans un jour. Les tables sont alors parsemées de fleurs, & pourvues abondamment de toutes choses. La propreté y est poussée au point que chaque pélerin reçoit une serviette blanche. Des personnes de distinction, du premier rang même quelquefois, les servent à table. Les femmes mangent & logent séparément. Le but de ces dévotes pélerines est souvent bien mondain : j'en ai vu l'année du jubilé de 1775, qui étoient parées & ajustées aussi galamment que si elles alloient au bal. Elles ne manquent presque jamais d'atteindre leur but projeté, pour peu qu'elles soient jolies. Elles ne marchent ordi-

nairement qu'à petites journées, mendient par tout par humilité, ce qui leur attire l'estime générale. Je rencontrai moi-même une semblable Donna, non loin de Viterbe, dans les états du St. Père, qui faisoit sa toilette derrière un buisson, pour paroître décemment en ville. Je la vis quelques heures ensuite, très-élégamment ajustée, visiter les cafés & demander l'aumône. Elle reçut beaucoup d'argent, qu'elle distribua chaque fois en sortant de la maison, aux pauvres dont elle étoit aussi-tôt environnée. Elle avoit fait sensation ; sa figure avoit plu: c'en étoit assez pour lui procurer les rendez-vous qu'elle desiroit.

Afin de joindre le spirituel au temporel dans cet hôpital, on a préposé douze prêtres pour faire les prières du matin & du soir avec les pélerins, les instruire de ce qu'ils ont à faire, & leur administrer les sacremens. Cette bienfaisante fondation s'étend même jusqu'aux convalescens des autres hôpitaux de Rome, qui y sont abondamment traités trois jours de suite. Il y a dans ce même hôpital un oratoire où l'on prêche les Juifs tous les samedis. Ces pauvres gens sont forcés d'y envoyer régulièrement leurs enfans : les grimaces qu'ils font pendant toute la durée du sermon de controverse, sont assez plaisantes à voir. On peut aisément se figurer le dégoût avec lequel ils prêtent l'oreille, & combien ils sont armés

d'avance contre les argumens qu'on peut leur pouſſer. Les honoraires de ce prédicateur des Juifs, qui n'eſt jamais un Maſſillon, ſe monte à cinquante écus romains par an, & on ne ſauroit plus mal employer cet argent.

Rome abonde en ces ſortes de fondations inutiles & ridicules, qui toutes enſemble forment une ſomme immenſe. Je ſuis fâché d'être forcé de mettre de ce nombre le collége de la Propagande. La ſuperbe imprimerie qui en fait partie, a des caractères avec tous les acceſſoires pour imprimer des livres en vingt-huit langues différentes, au nombre deſquelles ſe trouve la *ſanskritta* qui eſt ſi difficile; mais il ſeroit plus difficile encore de prouver que cette magnifique imprimerie ait encore été d'une utilité réelle à l'égliſe romaine, à la religion, & ſur-tout aux ſciences. Le tout n'eſt qu'un faſte auſſi vain qu'inutile, qui règne à Rome plus que par-tout ailleurs, & qui ne ſert qu'à jeter de la poudre aux yeux des ſots.

La *ſanskritta* a coûté des ſommes immenſes, & cependant il eſt vraiſemblable que ni cet âge ni la génération future ne verront un livre imprimé dans cette langue à Rome. Elle a ſeize voyelles & trente-quatre conſonnes, & l'emporte ſur l'arabe. Par ſon exactitude auſſi bien que par ſon ordre grammatical, elle peut donner des preuves indubitables qu'elle fut fondée ſur

des principes très-raisonnables par une société de gens de lettres qui avoient profondément étudié la justesse, l'harmonie, jointes à cette sublime simplicité, & à cette force d'expression qui font le charme & la beauté d'une langue. On ne sauroit décider si elle fut la langue commune à tout l'Indostan dans des temps plus reculés, ou si c'est aux Bramines qu'appartient la gloire de son invention : ils pouvoient fort bien avoir eu pour but de conserver par-là d'une manière mystérieuse leur religion & leur philosophie. Toutes les autres langues ont été inventées insensiblement & comme par hasard, par les hommes pressés du besoin de rendre leurs idées & d'exprimer leurs besoins ; mais la *sanskritta* est une merveille beaucoup trop grande pour devoir le jour au jeu d'un hasard capricieux. Les monumens anciens que l'on trouve dans cette langue ont rapport à des événemens passés dans l'Asie occidentale, & sont tous différens de ceux que d'autres races arabes ont livrés à la postérité. Il est même à présumer qu'un examen sérieux prouveroit que ceux-ci portent une empreinte de vérité beaucoup plus forte, & des marques d'une plus haute antiquité. Jusqu'à ce que nous soyons plus à portée de juger de ces monumens que les Bramines nous présentent, il faudra s'en rapporter à eux quand nous voudrons savoir si les Indiens ont eu une histoire authentique,

plus ancienne que les autres nations de notre globe.

On peut à bon droit compter au nombre des fondations inutiles qui se trouvent à Rome, celle d'un riche couvent destiné à placer les Allemands & les Hongrois à la source de la théologie & des autres exercices de leur religion. On y compte deux cents étudians, & leur uniforme est rouge. Comme ces jeunes-gens apprennent à aimer Rome plus que leur patrie, & que les études qu'ils y font, loin d'être meilleures, ne sont quelquefois que plus mauvaises, cette fondation est non-seulement inutile, mais même pernicieuse dans le siècle où nous vivons. Ce séminaire pouvoit être fort utile l'an 1553, où il fut fondé. On assure qu'il a déjà donné cinq électeurs, treize cardinaux, six archevêques, plus de quatre-vingt-dix évêques, sans compter une foule d'autres prélats (1).

(1) Les papiers publics ont annoncé dernièrement que Joseph II vient de l'abolir.

Fin du tome premier.

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans ce premier Volume.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

Fin de la table du premier volume.